This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF

JOHN HARVEY TREAT

OF LAWRENCE, MASS.

CLASS OF 1862

"LES SAINTS"

Saint Odon

(879-942)

par

DOM DU BOURG

DEUXIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre

Saint Odon

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. Henri JOLY, de l'Institut.

VOLUMES PARUS :

Saint Odon, par Dom du Bourg.
Le Bx Curé d'Ars, par Joseph Vianey. *Troisième édition.*
La Sainte Vierge, par R.-M. de la Broise. *Deuxième édition.*
Les Seize Carmélites de Compiègne, par Victor Pierre. 2e *édition.*
Saint Paulin de Nole, par André Baudrillart. *Deuxième édition.*
Saint Irénée, par Albert Dufourcq. *Deuxième édition.*
La Bne Jeanne de Lestonnac, par l'Abbé R. Couzard. 2e *édition.*
Saint Léon IX, par l'Abbé Eug. Martin. *Deuxième édition.*
Saint Wandrille, par Dom Besse. *Deuxième édition.*
Le Bx Thomas More, par Henri Bremond. *Deuxième édition.*
Sainte Germaine Cousin, par L. et F. Veuillot. 2e *édition.*
La Bne Marie de l'Incarnation, Madame Acarie, par Emmanuel de Broglie. *Deuxième édition.*
Sainte Hildegarde, par l'Abbé Paul Franche. *Deuxième édition.*
Saint Victrice, par l'Abbé E. Vacandard. *Deuxième édition.*
Saint Alphonse de Liguori, par J. Angot des Rotours. 2e *édition.*
Le Bx Grignion de Montfort, par Ernest Jac. *Deuxième édition.*
Saint Hilaire, par le R. P. Largent. *Deuxième édition.*
Saint Boniface, par G. Kurth. *Troisième édition.*
Saint Gaëtan, par R. de Maulde la Clavière. *Deuxième édition.*
Sainte Thérèse, par Henri Joly. *Cinquième édition.*
Saint Yves, par Ch. de la Roncière. *Troisième édition.*
Sainte Odile, par Henri Welschinger. *Troisième édition.*
Saint Antoine de Padoue, par l'Abbé A. Lepitre. *Troisième édition.*
Sainte Gertrude, par Gabriel Ledos. *Troisième édition.*
Saint Jean-Baptiste de la Salle, par A. Delaire. *Quatrième édition.*
La Vénérable Jeanne d'Arc, par L. Petit de Julleville. 5e *édition.*
Saint Jean Chrysostome, par Aimé Puech. *Troisième édition.*
Le Bx Raymond Lulle, par Marius André. *Troisième édition.*
Sainte Geneviève, par l'Abbé Henri Lesêtre. *Quatrième édition.*
Saint Nicolas Ier, par Jules Roy. *Troisième édition.*
Saint François de Sales, par Amédée de Margerie. *Sixième édition.*
Saint Ambroise, par le Duc de Broglie. *Cinquième édition.*
Saint Basile, par Paul Allard. *Quatrième édition.*
Sainte Mathilde, par Eugène Hallberg. *Troisième édition.*
Saint Dominique, par Jean Guiraud. *Quatrième édition.*
Saint Henri, par l'Abbé Henri Lesêtre. *Quatrième édition.*
Saint Ignace de Loyola, par Henri Joly. *Cinquième édition.*
Saint Étienne, roi de Hongrie, par E. Horn. *Troisième édition.*
Saint Louis, par Marius Sepet. *Cinquième édition.*
Saint Jérôme, par le R. P. Largent. *Cinquième édition.*
Saint Pierre Fourier, par Léonce Pingaud. *Quatrième édition.*
Saint Vincent de Paul, par Emmanuel de Broglie. 9e *édition.*
La Psychologie des Saints, par Henri Joly. *Dixième édition.*
Saint Augustin de Canterbury, par A. Brou. 4e *édition.*
Le Bx Bernardin de Feltre, par E. Flornoy. *Quatrième édition.*
Sainte Clotilde, par G. Kurth. *Septième édition.*
Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld. *Septième édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché. 2 fr.
Avec reliure spéciale. . . 3 fr.

54058. — Imprimerie Labure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

" LES SAINTS "

Saint Odon

(879-942)

par

DOM DU BOURG

PRIEUR DE SAINTE-MARIE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1905

C 328.7.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY
TREAT FUND
May 26, 1925

IMPRIMATUR

Parisiis, die 24ª januarii 190

H. Odelin
V. g.

INTRODUCTION

Quand il prend la plume pour redire l'existence d'un de ces hommes qui, dans le passé, ont tracé, obscurs ou illustres, leur sillon terrestre, et puis ont disparu derrière les brumes de l'horizon, l'historien est tenu de s'abstraire lui-même des impressions trop personnelles, des ambiantes conceptions, des préoccupations actuelles, pour vivre de la vie, penser avec l'intelligence, aimer avec le cœur, poursuivre les objectifs d'un des contemporains et des concitoyens de son héros. Sans cette constitution, qui exige un effort réel et opiniâtre, l'auteur aura beau compiler les textes, compulser les manuscrits, dépouiller les chartes ; il pourra s'acquérir le renom légitime d'une doctorale érudition : son œuvre ne sera ni vivante, ni vraie.

S'agit-il de la vie d'un saint, la question se complique encore. Cette existence se passe, en effet, sur la terre, mais aussi dans le monde surnaturel, où cette créature humaine a pris pied par ses pensées, ses désirs et ses espérances et où elle a été puiser ses lumières pour la voie, ses forces pour la lutte. Or, la spiritualité, bien qu'essentiellement invariable dans son principe, Jésus-Christ, source de grâces et

exemplaire de vie pour les hommes de tous les siècles et de tous les pays, modifie néanmoins, d'après les temps et les lieux, ses manifestations extérieures, voire même ses procédés de sainteté.

Pour garantir leurs vies de saints des ricanements de l'incrédulité ou des critiques méticuleuses d'une érudition soi-disant infaillible, pour les rendre plus accommodées aux goûts de l'époque, plus accessibles aux anémies contemporaines, un grand nombre d'auteurs s'attachent de nos jours à éliminer, le plus qu'ils peuvent, l'élément surnaturel de ces existences, où il a pourtant joué le rôle prédominant; ils nous présentent des saints, ne s'élevant que de peu au-dessus de la moyenne humaine, et des miracles assez modestes pour ne pas soulever les protestations d'une science qui n'admet pas les rivalités et ne consent pas à avouer ses impuissances.

Pour nous, nous ne saurions entrer dans cette voie d'atténuations et de concessions que nous n'admettons, ni comme chrétien, ni même comme historien. Nous croyons, en effet, à la toute-puissance de Dieu; nous sommes tellement enveloppés dans la vie normale de tous les jours par les merveilleuses manifestations de sa Providence, que nous ne saurions nullement lui contester le pouvoir de modifier, par d'autres miracles, l'ordre de ses miracles quotidiens, quand il s'agit de procurer à ses serviteurs les lumières, les forces, les consolations dont ils ont besoin, ou les glorifications auxquelles ils ont droit. Au point de vue de l'histoire, nous estimons que, dans la vie d'un saint du haut moyen âge, supprimer ou même atténuer le caractère surnaturel serait méconnaître l'époque dont il s'agit et commettre un anachronisme, comme celui de substituer, pour un

baron du xe siècle, à sa lourde cotte de mailles, un habit à la française et à son rude et expressif parler, le policé langage de la cour de Versailles. Aussi nous garderons-nous d'enlever à l'histoire de ces siècles aux fortes et naïves croyances, cette poésie qui leur est propre et dont le charme vient reposer des vulgarités et des tristesses de l'heure présente.

Est-ce à dire que nous voulions nous affranchir, en vue d'un récit plus légendaire et plus attrayant, des règles de la critique historique et de la consciencieuse recherche de la vérité? — A Dieu ne plaise! Une telle entreprise serait, à nos yeux, malhonnête et indigne du rôle de l'historien tout aussi bien que de la grande figure dont nous avons entrepris d'esquisser les traits.

Saint Odon a tenu, dans la société du xe siècle, une trop grande place pour n'avoir pas laissé de profondes empreintes de son action d'ici-bas. Par son œuvre de réformateur, par ses relations avec les personnages les plus en vue de son époque, par les notables et multiples productions de son esprit élevé et disert, ce moine n'est pas passé inaperçu dans la vie. Nombreux, nous serions presque tentés de dire trop nombreux, sont les documents se rapportant à notre saint : et l'une des difficultés de notre tâche sera de faire la part de l'authenticité d'avec l'attribution fantaisiste ou l'interpolation hasardée.

Nous avons l'heureuse fortune d'avoir pour base de notre étude la vie de saint Odon composée par un de ces chroniqueurs monastiques au récit naïf et sincère, voulant et sachant inspirer à tous son admiration sans réserve et sa filiale affection pour son héros. Quel eût pu être mieux préparé pour écrire cette biographie, plus à hauteur de sa tâche, plus

digne de nous inspirer une absolue confiance que le *moine Jean*, qui fut, pendant de longues années, le disciple, le compagnon, le confident du saint abbé ?

Nous servant des renseignements extraits de son œuvre, reconstituons la personnalité de l'historien : ce sera la meilleure créance que nous puissions présenter pour la valeur de son témoignage et la réalité des épisodes qu'il nous redit avec une naïve émotion, en l'enveloppant des pompes correctes de ses périodes latines et des considérations mystiques d'une spiritualité digne de son maître. Jean l'*Italien*, comme il est désigné dans les titres des manuscrits qui nous ont conservé son œuvre, était chanoine à Rome, quand la Providence le mit en relation avec Odon, lors du premier voyage que celui-ci fit dans la Ville éternelle en 936. Une vive sympathie s'établit entre ces deux âmes et, de ses entretiens avec le saint abbé, qui lui parlait avec une conviction éloquente, parce qu'elle était sincère, du mépris des choses qui passent et de la grandeur de celles qui demeurent, Jean emporta des impressions assez fortes pour bouleverser une vie. La semence était jetée en terre fertile et ne devait pas tarder à germer. Aussi, quand, à l'appel du Souverain Pontife, Odon revint une seconde fois à Rome, n'eut-il qu'à recueillir ce fruit déjà mûr pour le cloître. Jean, disant adieu aux douceurs de la vie de famille et aux revenus de son canonicat, s'attacha aux pas de celui qu'il choisissait comme son père et son maître. Ce dernier le conduisit provisoirement au monastère de Pavie, et, à son retour en France, le ramena à Cluny, où il confia à un moine émérite, Dom Hildebrand, la formation monastique de son disciple très cher. Après que Jean eut fait sa profession religieuse,

Odon le prit pour compagnon de ses incessantes et lointaines pérégrinations; en 939, il lui fit reprendre le chemin de Rome, et, suivant l'expression du chroniqueur, « à la place du chanoine qu'il avait enlevé à ses parents, il leur ramenait un moine ». Le long de ces routes interminables, qui déroulaient leur sillon mouvementé à travers les plaines et collines de France et d'Italie, qui grimpaient par des pentes abruptes sur les flancs escarpés des Alpes et des Apennins, qui côtoyaient les lacs et franchissaient les rivières, après avoir psalmodié avec ponctualité et recollection les heures de leur office bénédictin, les deux moines causaient. Le vieillard, dont la conversation, au dire de son historien, était pleine de grâce et de gaîté, faisait admirer à son disciple les magnificences de cette nature, où tout chante la gloire du créateur, élevait son intelligence et son cœur à la contemplation des beautés éternelles et formait son âme à la pratique des vertus monastiques. L'intimité devenait de jour en jour plus grande entre ces deux hommes, devisant du haut de leurs lourdes et vigoureuses montures, dans le calme des campagnes qu'ils parcouraient, et traversant, sans s'y mêler, les agitations, grandes ou petites, des bourgades et des cités. Jean apprenait à connaître, à aimer, à vénérer de plus en plus Odon, dont l'affection pour lui devenait de jour en jour plus paternelle et plus confiante. Cependant un désir légitime agitait le cœur du disciple : avec la réserve et l'humilité des saints, l'abbé, dans ses conversations, évitait avec grand soin de parler de lui-même, de ses origines, de son passé. Or, tout cela, Jean brûlait de l'envie de le savoir; bien des fois il avait usé de diplomatie, mais toujours en vain, pour amener son père à lui raconter

cette histoire qu'il soupçonnait charmante et merveilleuse. Un jour, enfin, le moine, qui était devenu très cher à son abbé, lui présenta simplement et filialement sa requête, lui faisant valoir combien ces souvenirs du passé pouvaient servir à la gloire de Dieu et au profit spirituel de son âme; il fut insinuant, pressant; il finit par triompher des résistances : ce ne fut pas, du reste, sans peine, si nous nous en rapportons au récit un peu emphatique que Jean nous donne de sa victoire· « Selon son habitude, nous dit-il, Odon se tint pendant quelques instants en silence, puis, quand la rougeur qui avait envahi sa face se fut dissipée, après avoir tiré de son cœur de profonds soupirs, il se mit à commencer d'une voix pleine de gémissements et de larmes le récit de son passé. » Dans ce récit, qui nous est transmis fidèlement par Jean, si nous prenons la peine de supprimer par la pensée les ornementations littéraires que ce dernier s'est cru tenu à ajouter à la narration primitive, nous nous trouvons en présence d'un saint Odon raconté par lui-même; nous possédons donc une œuvre qui équivaut presque, au point de vue de l'exactitude, pour les premières périodes, à des mémoires personnels. Pour la suite de la vie, nul n'était mieux en situation que Jean pour nous redire les gestes, les pensées, les vertus de celui qu'il accompagnait sans le quitter et qui épanchait son âme dans la sienne. Deux ans avant sa mort, Odon se sépara de son fidèle Jean; pour des motifs que nous ignorons, mais sans doute dans l'intérêt de la réforme qu'il y avait introduite et qu'il désirait consolider, ce fut dans le monastère de Salerne qu'il l'envoya fixer sa résidence. Nous pouvons supposer et les regrets causés par cette sépa-

ration et la douleur profonde infligée par la nouvelle de la mort du grand et saint abbé au cœur du moine, dont la santé en fut gravement compromise et qui se renferma désormais dans ses souvenirs et dans les occupations de sa vie régulière et studieuse. Au cours d'une crise douloureuse qui l'étendit pendant de longs jours sur son grabat, Jean reçut la visite de deux personnages considérables, Adhebrade, un des plus vénérables religieux du monastère, et Jean *exacteur du Sacré Palais* de Salerne; ils avaient connu jadis le saint abbé et reportaient sur son disciple une part des sentiments que ces relations leur avaient mises au cœur. Ils vinrent supplier le moine, au nom de leur commune vénération, d'écrire la vie de saint Odon, par là de payer sa dette de reconnaissance et de travailler pour l'utilité de tous. « Après avoir longtemps hésité, se sentant si inférieur à la tâche, avoir médité dans le silence de sa cellule, avoir surtout imploré l'assistance du Père, du Fils et du Saint-Esprit », Jean se laissa vaincre et ne voulut pas se dérober plus longtemps à ce qu'il considérait comme un devoir : il se mit à recueillir les matériaux de son œuvre, c'est-à-dire ses propres souvenirs, qui étaient bien vivants dans son cœur, et, pour les deux dernières années de l'existence d'Odon, les témoignages « d'Arnulphe, qui avait été son maître pendant son noviciat à Cluny; d'Hucbert, qui devint plus tard évêque de l'église de Tibur, et du frère Landry », qui avaient vécu dans l'intimité du saint pendant sa dernière période; et puis, il se mit à la tâche.

Comme on le voit, c'est un chroniqueur merveilleusement armé que frère Jean, pour écrire la vie de saint Odon, pour tracer le portrait d'un homme qu'il

connaissait si bien. Son œuvre est, en effet, un document historique d'une incontestable véracité, en même temps qu'elle nous donne une esquisse très vivante de scènes dont le narrateur a été témoin et où il a eu son rôle. Disciple de saint Odon, plein de vénération et d'affection pour son maître, Jean garde dans son récit le rôle de confident, et, comme le diacre Pierre dans les Dialogues de saint Grégoire, par ses objections et ses demandes d'éclaircissements, donne au saint l'occasion de tirer la leçon morale des événements et de faire ressortir les motifs surnaturels des actes ; ce qui prête à cette narration un charme particulier et nous permet de pénétrer dans cette âme de saint et d'en admirer tous les trésors cachés.

L'œuvre du moine Jean est-elle sans défauts? Loin de nous de le prétendre. Sans art professionnel, malgré les recherches outrées de la forme dont il revêt ses idées, il reproduit ses souvenirs à mesure qu'ils se présentent à sa mémoire. Plus soucieux de mettre en saillie les vertus de son héros que d'en écrire la biographie, il groupe les faits d'après leur connexion spirituelle et fait trop bon marché de l'ordre chronologique. Cette absence de méthode, jointe au pédantisme des dissertations théologiques dont elle est émaillée, fait de la *Vita S. Odonis, auctore Johanne Italico* une œuvre un peu touffue ; mais elle nous donne toutes les indications historiques, et nous pouvons y recueillir à profusion de charmantes fleurs en les dégageant du fouillis où elles sont enfouies.

Le moine Jean n'était pas seulement l'auteur qui avait mis toute son intelligence, toute son érudition, tout son cœur à la composition de son œuvre ; il était aussi un de ces copistes monastiques dont la

main alerte et artiste transcrivait de leur belle et nette écriture onciale, en la décorant de leurs délicates enluminures et de leurs majuscules flamboyantes, sur les folios de parchemin, les ouvrages qui allaient s'aligner dans les *armoires* des bibliothèques monastiques et qui sont aujourd'hui de précieux monuments pour l'histoire et les trésors enviés de nos collections publiques. Le moine Jean était, nous dit-il lui-même, occupé à la transcription des auteurs anciens, quand on vint le supplier de faire sa *Vita S. Odonis*. Après avoir composé cette dernière, il en transcrit l'original tout d'abord pour le monastère dont il fait partie : c'est à ses frères de Salerne qu'il a dédié son œuvre. Puis il reprend sa plume et son travail de copiste : il copie sa propre œuvre d'abord pour Cluny, qui a droit aux prémisses de la biographie de son grand abbé, et puis pour les monastères qui ont eu des relations spéciales avec Odon et supplient son historien de ne pas les laisser privés de ce pieux mémorial des œuvres du saint. Le moine Jean répond à ces requêtes avec une charité qui est avivée par son désir de propager la gloire de son illustre bienfaiteur. Mais il n'est pas un vulgaire copiste transcrivant servilement les caractères qui s'étalent sur le parchemin devant ses yeux : c'est son œuvre personnelle qu'il copie, et, en la copiant, il la perfectionne, il la complète, il la corrige, il y ajoute des traits nouveaux, des détails inconnus et découverts depuis. Chacune de ces copies faites successivement devient ainsi, à proprement parler, une nouvelle édition de l'œuvre primitive. Quel fut le nombre des copies exécutées par Jean lui-même ? C'est ce que nous ne saurions préciser. Mais la Bibliothèque Nationale possède dans deux

manuscrits la *Vita Odonis*[1]. M. Sackur, ce savant allemand qui a étudié avec prédilection et compétence les vestiges historiques de la grande abbaye bourguignonne, établit que ces deux recensions de l'œuvre primitive ont été faites sur deux copies successivement exécutées par le moine Jean lui-même de sa *Vita Odonis*[2]. La plus ancienne est une copie abrégée ou plutôt écourtée, occupant dix folios du codex 5386, avec plusieurs additions et corrections intéressantes de l'auteur et quelques erreurs inconscientes ou préméditées du copiste postérieur. Pour la recension que nous fournit le codex 5566, elle remonte au XIe siècle : un moine de Cluny, qui ne prend que la désignation de *frater quidam humillimus*, dédie à Hugues, abbé de Saint-Pierre[3], la copie de l'œuvre du moine Jean, qu'il a trouvée dans les archives et dont, à la demande des *senieurs* de son monastère, il s'est proposé de corriger quelques erreurs de détails et de combler quelques lacunes au moyen des chartes officielles déposées dans les archives de l'abbaye.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la mort d'Odon; l'œuvre dont il avait été, sinon le fondateur, du moins le propagateur insigne, Cluny avec sa Congrégation, s'épanouissait alors dans sa féconde majesté et jouait dans l'Église de Dieu son rôle admirable et providentiel de *seconde Rome*. Dans sa galerie de famille, dans sa collection de vies des saints et grands moines qui s'étaient succédé sur le siège abbatial de saint Pierre et avaient produit ces admi-

1. Ms. Lat. 5386. Ms. Lat. 5566.

2. New. Archiv., t. XV, *Ernst. Sackur. Zur vita Odonis abbatis* Clun. *auctore Johanne.*

3. Saint Hugues, abbé de Cluny († en 1109).

rables résultats, on commença à trouver que l'œuvre de Jean ne répondait pas à la grandeur du sujet, que le style et la manière du vieux chroniqueur sentait trop son xe siècle et qu'il était urgent de remplacer le panneau démodé aux tons exubérants du primitif suranné, par une peinture mieux peignée, plus correcte, agencée avec plus de méthode. Le moine Nagolde, auteur déjà d'une vie de son maître, saint Mayol, chargé par ses supérieurs de cette nouvelle besogne littéraire et historique, expose dans son prologue et la mission qu'il a reçue et les défauts qu'il a à corriger dans l'œuvre de son prédécesseur. « Cherchant non sa gloire, mais le bien de ses frères, il se propose de dissiper les nuages amoncelés autour de la figure du premier fondateur des Clunisiens par le fait du récit désordonné de l'histoire de sa vie, pour montrer à tous ce magnifique soleil, qui, jusqu'alors, n'a pas brillé de tout son éclat. » Ce second biographe emprunte la plus grande part des éléments de son travail au moine Jean; il présente les faits d'une manière plus simple et moins désordonnée : c'est plus correct, moins emphatique, mais c'est moins naïf et moins vivant.

Tels sont les monuments historiques que nous offre le moyen âge sur saint Odon : c'est à cette source qu'ont été puiser tous les auteurs qui, dans les siècles postérieurs, ont parlé du saint abbé et qui ont consacré, dans leurs ouvrages, des pages plus ou moins nombreuses au résumé de sa vie : Mabillon, qui accompagne son *Éloge de saint Odon* de ses notes critiques et historiques d'une si grande utilité pour éclairer la route au milieu des ténèbres de cette période; Dom Bouquet, dans l'histoire littéraire de la France; Dom Marrier, dans sa *Biblio-*

theca Cluniacensis, et, de nos jours, Peignot, dans son *Histoire de l'ordre de Cluny*; Haureau, dans l'*Histoire littéraire du Maine*, et Molinier, dans son *Manuel de Bibliographie historique*. C'est à ces auteurs, ainsi qu'aux cartulaires et bullaires de Cluny, pendant cette période, que nous demanderons les éléments de notre modeste étude sur la vie de celui qui fut à la fois un grand homme et un admirable saint et sur la féconde influence exercée par lui dans son cloître et dans la société.

SAINT ODON

CHAPITRE PREMIER

LE DIXIÈME SIÈCLE

A tout portrait, il faut un cadre. Ce cadre, c'est le milieu humain où l'être dont on veut dire la vie s'est mû, a agi, a lutté, a souffert; constituer ce cadre est la préparation indispensable pour mettre toutes choses au point, pour éclairer la voie et trouver la solution des problèmes. Dans le cas présent, ce coup d'œil sur la période du passé où a vécu saint Odon fera ressortir d'un vigoureux relief sur le fond sombre l'éclat de sa sainteté personnelle et le caractère surhumain de la mission de salut pour laquelle Dieu lui a fait l'honneur de le prendre pour son coopérateur.

Dans son *Histoire littéraire des écrivains ecclésiastiques*, G. Cavé met au frontispice du chapitre consacré à ceux du xe siècle le titre significatif et profondément vrai de *Sæculum obscurum*. Oui, elle est bien une période de ténèbres et de mystères, cette période de l'histoire où, dans une masse en ébullition et confuse, l'œil ne perçoit que la lutte

sauvage et désespérée de l'homme contre l'homme, où l'on n'entend que des cris de haine et de mort, — où de toutes parts la brutalité de la force piétine sur la justice, — où les débris des civilisations successives viennent s'effondrer sous les pas de la barbarie triomphante. Ces ténèbres ressortent plus sombres entre les lumières qui les ont précédées et aussi celles qui vont les suivre.

Au commencement du IXe siècle, une lumière fulgurante a illuminé le monde. Au milieu de l'agglomérat confus des races que la période des invasions a soulevées, bouleversées, triturées, que la monarchie mérovingienne a tenté d'unifier, mais que dans ses dégénérescences postérieures elle laisse revenir à toutes leurs brutalités natives et à leurs revendications inassouvies, Charlemagne s'élève. A ces multiples autorités en train de disparaître, il substitue la sienne dont il sait chercher la puissance dans la Toute-Puissance même divine; il a le génie de comprendre la grandeur de l'homme qui se fait l'instrument de Dieu et l'immensité de l'œuvre qu'il peut alors accomplir. A ces nations barbares ou semi-barbares, il s'agit de donner la foi; il s'agit de les donner au Christ et, en leur donnant le Christ, de leur communiquer les sources de la vraie civilisation. La main puissante du grand Empereur d'Occident donne et impose à tous les peuples soumis à son invincible Durandal les germes de la société chrétienne. Puis, au milieu de toute sa gloire, Charlemagne disparaît : avant de se clore à jamais, l'œil du vieillard a contemplé son œuvre; il a embrassé par la pensée cet immense territoire des forêts de la Germanie aux rivages ibériques, tous ces peuples soumis mais frémissants; il a aperçu sur les mers du

Nord les flottilles normandes avec leurs bandes de pillards avides et hardis; et un soupir a soulevé sa poitrine; il a senti le sol trembler sous ses pieds — et il ne sera plus là. A peine son corps est-il déposé dans son sépulcre d'Aix-la-Chapelle, que l'œuvre gigantesque sombre avec lui. Dès qu'est retombée inerte et glacée la main puissante qui l'avait formée et maintenue, disparaît la majestueuse et factice unité. Par des heurts violents et répétés, l'Empire d'Occident se disloque, se dissèque, s'amincit et bientôt il n'en reste plus, avec quelques lambeaux de territoire, que les fastueux et ironiques titres d'une majesté qui n'est plus. Les races se sont divisées, et derrière leurs frontières défendent leurs nationalités reconquises. L'œuvre de Charlemagne a vécu.

Toutefois l'influence du grand Empereur subsiste encore longtemps dans le monde; pendant toute la durée du IXe siècle, chacun des débris séparés de l'Empire conserve de cette période, avec l'honneur d'avoir été soumis au grand homme, la fécondité de la civilisation chrétienne dont il l'a doté et une vitalité énergique pour résister aux épreuves de l'avenir. Si les fragments de l'œuvre surhumaine jonchent épars le sol de l'Europe, une semence est déposée à la base des sociétés et dans l'intime des âmes individuelles, qui attend l'heure de Dieu pour les futures germinations.

A produire cet homme si élevé au-dessus des proportions normales, sa race s'est épuisée; elle décline rapidement dans la vulgarité — puis déchoit dans la médiocrité et lamentablement s'effondre dans l'imbécillité. Les invasions barbares font ressortir le navrant crescendo de ces royales déchéances.

Les Normands viennent en hordes de plus en plus nombreuses, de plus en plus hardies, de plus en plus terrifiantes. Leurs barques remontent tous nos fleuves et le flot dévastateur s'étend irrésistible dans toutes les contrées riveraines, laissant comme épaves dans ces régions ravagées les ruines fumantes de villages, de monastères, d'églises : de loin en loin, au milieu de ces lugubres paysages, on voit émerger les remparts des villes à la population décuplée et apeurée, et les noires murailles de quelque donjon féodal. A défaut du chef suprême, pusillanime et incapable, qui ne sait que fuir ou acheter à prix d'or et d'humiliations une trêve de quelques jours, les barons se trouvent investis de la tâche de la défense et conquièrent pour eux une prédominance absolue dans le pays : leurs races guerrières, qui, il y a un siècle, s'étaient laissé civiliser, discipliner, christianiser par Charlemagne, les voilà revenues aux indépendances des forêts de la Franconie et aux mœurs des ancêtres. Le comte, revêtu de sa sombre casaque de fer, avec sa lourde épée à la main, à la tête de ses hommes d'armes, voit les populations, affolées de misère et de peur, venir se grouper sous son donjon et implorer son vasselage ; sa puissance s'accroît de jour en jour ; ses domaines s'étendent aussi loin qu'ils ne se trouvent pas arrêtés par les agrandissements d'un voisin plus fort que lui. Parmi ces races, quelques-unes se font jour et prédominent par la puissance, les talents, le courage, les services rendus, se frayant le chemin vers le pouvoir suprême. C'est la féodalité, mais la féodalité non disciplinée, non christianisée, avec toutes ses énergies, toutes ses brutalités, toutes ses concupiscences bestiales et natives.

C'est surtout du côté des biens et des bénéfices de l'Église que les barons portent des regards d'envie et trouvent ample matière à satisfaire leurs convoitises. Les monastères, bâtis presque tous dans la campagne, exposés sans défense aux dévastations normandes, sentent leur impuissance depuis que l'épée de l'Empereur n'est plus là pour pourfendre les *ribauds* ennemis de l'Église de Dieu. Chacun appelle à son aide le seigneur dont le donjon s'élève dans le voisinage et achète à prix d'argent, et ordinairement moyennant la cession temporaire d'une partie de ses privilèges et de ses revenus, sa protection. Le baron prend le titre *d'avoué* de l'abbaye et se charge de défendre ses droits par son influence dans les *plaids* de la justice humaine, et par son épée et ses hommes d'armes contre les invasions normandes. Peu de temps s'écoule : et l'habitude de ce protectorat transmis de père en fils est déjà prise. Les concessions provisoires faites pour acheter l'assistance contre le danger du jour ne tardent pas à être considérées comme définitives ; et bientôt après, les biens ecclésiastiques, que cette race a été appelée à l'honneur de défendre et qu'elle a défendus peut-être, sont réputés de véritables patrimoines dont on peut user et disposer à son gré. Immédiatement après, va être inauguré à la tête de ces maisons de Dieu le lamentable et honteux régime des *abbés-laïques*. Étranges prélats dont le moindre souci est la régularité du cloître ou la psalmodie du chœur ; ils ont transformé le moustier en place de guerre, en lieu de débauches et d'interminables et bruyantes beuveries, et s'engraissent des revenus de ces propriétés monastiques que leurs pères s'étaient chargés de défendre.

Les bénéfices séculiers ne sont pas plus respectés que les réguliers. L'intrigue, la violence, la simonie en disposent dans bien des cas, et placent à la tête de fractions plus ou moins considérables du troupeau du Christ, voire même sur des sièges épiscopaux, les parents, les créatures de quelque puissant seigneur; tristes pasteurs des âmes qui n'ont de clérical que les dénominations dont ils s'affublent et les fonctions dont ils se sont emparés. Et, clergé et fidèles semblent se précipiter avec une vertigineuse rapidité vers cette barbarie dont la foi avait délivré le monde.

Contre ces lamentables décompositions luttent de vénérables pontifes, qui, avec une énergie et une sainteté saillissant brusquement de ces pestilents marécages, se mettent résolument en travers du courant de mort, groupent autour d'eux les bonnes volontés, et avec une liberté tout apostolique, lancent les foudres de l'Église contre les injustes oppressions des puissants, contre les déchéances du clergé, contre les vices de l'époque.

A Rome, la chaire de saint Pierre est occupée par une suite de pontifes, qui passent, énigmatiques et obscurs; promus ou imposés par des élections où la politique humaine joue un grand rôle, instruments plus ou moins passifs des revendications et des rancunes du parti qui les a portés au faîte. Malgré les accusations passionnées et injustes des ennemis de l'Église de Dieu, cherchant à généraliser les authentiques indignités de certains d'entre eux, la plupart de ces personnages se montrent, par l'intégrité de leur vie et même par leurs vertus, dignes des suprêmes fonctions : nous les voyons lutter avec bonne volonté contre les maux de l'Église; mais,

trop amoindris aux yeux du peuple chrétien et aussi à leurs propres yeux, ils ne se sentent pas au bras la force suffisante, ni au cœur l'indépendance requise pour frapper et pour réagir : leur voix se perd impuissante au milieu des cris des factions populaires de Rome et du cliquetis d'armes qui remplit l'atmosphère de la chrétienté. Jamais à autre époque n'apparaît plus merveilleux le miracle divin qui maintient intact le dépôt de la foi confié à de telles mains.

Si nous voulons nous faire une idée des décompositions de cette époque, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur les canons de ses conciles : nous y trouvons des peintures très vigoureuses de la grandeur du mal et les manifestations très suggestives de l'énergique indépendance de l'Église dans sa lutte contre le mal de la société et des âmes. A la vue terrifiante des églises incendiées, des évêques, des prêtres, des fidèles massacrés, des moines, des religieuses dispersés, du pays ravagé, les Pères du concile de Mayence, en 888, se frappent la poitrine et proclament dans toutes ces calamités les châtiments providentiels des péchés du clergé et des fidèles; ils rappellent les prescriptions de l'Eglise relativement au célibat des clercs et défendent à ces derniers la cohabitation avec des femmes et le port des armes. Entendons surtout le concile de Trosley tenu en 909 sous la présidence d'Hervée, archevêque de Rheims, proclamer, en face de ce bouleversement universel et de cet envahissement de la barbarie, la vérité libératrice : « La puissance civile, qui est aussi établie par Dieu, doit soutenir la puissance ecclésiastique et lui être soumise », après avoir dépeint la chute des monastères et les

déchéances de la vie religieuse, avoir montré les abbés laïques établissant leurs domiciles dans des moustiers d'hommes ou de moniales, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs gens de guerre, leurs chiens de chasse, la sainte assemblée lance contre ces puissants envahisseurs des immunités religieuses, contre ces détenteurs des biens ecclésiastiques, les foudres indépendantes et hardies de leurs excommunications.

Mais où pourrions-nous trouver des lumières plus sûres sur les misères de la société de son temps, qu'auprès de saint Odon lui-même. Dans ses collations, dans ses sermons, dans sa vie de saint Gerald, nous lisons des descriptions désolantes et désolées des violences et des injustices des grands, des désordres d'un clergé luxurieux et avide, de tous ces grands et illustres monastères abritant, derrière leurs murailles et auprès des reliques de leurs saints patrons et fondateurs, les dégénérescences actuelles et les vices précurseurs de la fin. L'œil attristé du moine contemple ces ruines morales et matérielles : sa voix s'élève pour dire ses éloquentes lamentations; il montre la colère de Dieu prête à frapper les crimes de la terre. Effrayé et découragé à la vue de l'iniquité triomphante, il fixe par une sorte d'hypnotisme ses regards sur les mystères de l'an mille qui s'approche, revient avec insistance sur les prodromes de la fin du monde, et affirme que l'antéchrist a déjà fait son apparition sur cette terre prête à s'effondrer dans le cataclysme final. Comme les Jérôme, les Augustin et la plupart des témoins de la dissolution de l'Empire Romain et des invasions barbares, il se laisse aller à une illusion d'optique et ne voit le remède à la violence du mal que dans

la solution de la tombe. Ce qu'Odon prend pour la décomposition de la fin, n'est que la parturition de l'avenir. Ces contrastes anormaux de vie et de mort, ces vertus, ces saintetés éclatant viriles à travers les dévergondages fous de la barbarie ne sont pas, comme les anémies morales et les atténuations de la foi de certaines époques, les symptômes d'une société qui se meurt, mais plutôt ceux d'une société que Dieu a jetée dans son creuset ardent pour la dépouiller de ses scories et la rendre plus belle et plus féconde à la vie.

PREMIÈRE PARTIE

LE JEUNE BARON

CHAPITRE II

FAMILLE. — NAISSANCE. — PREMIÈRES ANNÉES

Dans le tableau d'ensemble que nous venons de brosser, arrêtons nos regards sur un petit coin qui semble tout ensoleillé des rayons d'en haut et dont les douces et bénies lueurs contrastent avec les sombres ténèbres de l'ambiance. Voyez ce fier donjon élevant son enceinte crénelée et sa tour rébarbative aux confins du pays manceau et de l'Anjou. C'est la demeure guerrière d'une de ces vieilles races franques, dont l'ancêtre, venu jadis à la tête d'une des tribus envahissantes, s'est établi au milieu de ses compagnons dans la contrée. Les destinées de cette *prosapia francorum* ont été celles de toutes les familles féodales répandues sur le territoire; elle a pris sa part à toutes les luttes, à toutes les convulsions qui, successivement, ont bouleversé le pays durant tout le long de cette période primitive. Faisons connaissance avec le baron, qui commande

actuellement dans le donjon de ses pères. Certes, ce n'est pas une figure banale que celle du vieux leude; Abbon approche de la soixantaine. Sa haute taille est courbée par les années. Sa face, sillonnée de cicatrices et encadrée par les flots de sa barbe blanche, s'illumine de doux regards. Dans ses souvenirs d'enfance, il revoit les splendeurs du règne de Charlemagne; comme tant d'autres jeunes seigneurs francs de cette époque, il a été sans doute admis à se préparer, dans les écoles palatines, à l'accomplissement de ses devoirs de chevalier et de baron chrétien. Il a rudement et vaillamment mené son existence plus souvent sur son cheval de bataille que sur le siège de la grande salle du manoir. Maintenant, le voilà au soir de la vie. Si l'âge ne lui permet plus de manier lui-même sa lourde épée de combat, il procure, au moyen de ses hommes d'armes, la protection et la sécurité qu'il doit à ses vassaux. Pour lui, revenu aux occupations et aux attraits de sa studieuse jeunesse, il se nourrit avec délices des auteurs dont il a réuni avec sollicitude et dépenses les manuscrits autour de lui; il grave dans sa mémoire fidèle les *chroniques des siècles passés et la Novelle de Justinien*[1], et se consacre désormais aux nobles fonctions de justicier : la grande salle du manoir est ouverte à tous, et tous, vassaux, serfs ou barons du voisinage, viennent recourir au vénérable Abbon, soumettent leurs différends à son jugement et reçoivent avec respect et soumission ses sentences. Pour cet office de dévouement et de charité qu'il exerce envers tous, il va chercher les lumières et les abnégations dans les pratiques de la plus admirable piété. Est-ce

1. *Veterum historias*, *Justiani novellam* (vita Odonis à Joh.).

bien une demeure féodale ou un monastère que ce donjon où le pauvre et le pèlerin sont accueillis avec les honneurs et les prévenances dus à Jésus-Christ lui-même, où tous prennent leur part à la prière commune et à la psalmodie sacrée que préside le prêtre dans l'oratoire seigneurial; où, pendant les repas, se fait la lecture du Saint Évangile? Le vrai seigneur du logis, ce n'est pas Abbon, mais celui à qui Abbon a consacré, d'une manière toute spéciale, sa dévotion et son service et qui va jouer un si grand rôle dans tout ce récit. C'est saint Martin, le grand saint Martin, le héros et le patron de toute la contrée, le *baron Martin*, qui a dit adieu à toutes les gloires de la terre, pour se faire le pauvre, le moine de Jésus, et qui est devenu le saint archevêque de Tours et l'apôtre des Gaules. Ses reliques exercent une indicible attraction sur son dévot serviteur. Malgré toutes les répugnances qu'éprouve le baron féodal pour l'abandon de son donjon et le bourgeois séjour des villes, Abbon vient s'établir de temps en temps, à certaines périodes de l'année, à l'approche de certaines fêtes, près de la basilique de Tours, où il sent le désir de faire, pour le reste du temps, ses provisions de piété, de justice et de dévouement.

Néanmoins, sur cet intérieur que la bénédiction de Dieu illumine de si douces clartés, une tristesse intime pèse et l'assombrit. La Providence n'a pas accordé au bon et fidèle serviteur la grande consolation, si capitale dans les préoccupations et les désirs des races féodales, d'avoir une postérité. Avec sa sainte et vaillante compagne Silvia[1], il a vu les

1. Quoique la plupart des manuscrits ne nomment pas la mère d'Odon et que Mabillon en conclut que son nom est

années s'ajouter aux années, emportant une à une les espérances : devant leurs regards assombris, les deux vieillards n'ont comme perspectives d'avenir terrestre que deux pierres juxtaposées sous le cloître de saint Martin, qui recouvriront dans peu de jours leurs dépouilles mortelles, et le manoir désert où il n'y aura personne pour penser à eux, pour prier pour eux, pour continuer leur nom et leur tradition. Mais cette douleur intime n'est que l'épreuve, le prélude de consolations surabondantes; elle va aboutir au couronnement de la race bénie.

Comme nous en voyons de fréquents exemples pour les saints de l'ancien comme du nouveau Testament, il semble que Dieu, par une sorte de coquetterie, veuille intervenir seul, en dehors des lois de la nature, faire éclater le miracle dès le début de ces existences privilégiées et consacrer par là le caractère surnaturel de la mission qu'il leur destine. Une nuit de Noël, Abbon, selon sa coutume, est dans la basilique de son illustre protecteur; il s'unit de tout cœur à la touchante et magnifique liturgie des saintes vigiles. Tout à coup, poussé par la grâce d'en haut, il se jette à genoux, et de son cœur s'exhale une ardente supplication à la mère des miséricordes : il conjure la Vierge Mère de Bethléem, au nom des joies de cette nuit céleste, de lui obtenir le bonheur d'avoir un fils qu'il promet d'élever pour Dieu et de consacrer au service de l'Église. La prière humble, ardente, confiante du vieillard monte avec les volutes de l'encens et au milieu des chants angéliques; présentée par l'auguste mère

inconnu, nous la trouvons désignée sous le nom de *Silvia* dans le codex 5386 (fol. 165).

de Jésus et par saint Martin, elle est agréée par le Tout-Puissant, qui laisse tomber sur la terre sa fécondante bénédiction. Quelques jours après, la tristesse a disparu du vieux manoir, rajeuni par la joie et l'espérance : les deux vieillards prosternés redisent leur action de grâces à Celui qui vient de réaliser en eux les merveilles de sa droite et qui a donné au tronc desséché de pousser son rejeton et de reverdir pour la terre et pour le ciel.

Neuf mois après, grande fête est au manoir où est né l'héritier de la race, et à la basilique de Tours où Abbon a voulu faire transporter ce fils, don de Marie et de Martin, pour lui faire donner le saint baptême. A ces joies et festivités, s'associent grands et petits dans la contrée ; car tous voient dans les merveilles de cette naissance la récompense des vertus du vieillard, et le présage de la sainteté du petit Odon, qui vient de naître à la vie de la grâce. Au premier rang de la nombreuse et brillante assistance, se tient le comte d'Anjou, qui veut prendre sa part de cette joie de famille et donner ce témoignage de respectueuse et cordiale affection à son fidèle vassal et loyal chevalier[1].

Laissons maintenant le petit Odon rentrer dans l'obscurité de son enfance et se développer dans ce cadre que nous connaissons, confié aux soins de sa nourrice et sous les regards émus de ses parents. Contentons-nous de redire ce trait charmant que nous rapporte le moine Jean. Le soir est venu. La

1. Nous n'admettons pas la qualité de frères de lait que se donnent réciproquement le comte Foulques le Bon et l'abbé Odon dans des lettres que cite Mabillon, mais dont l'étrangeté des termes et les invraisemblances chronologiques suffisent à faire rejeter l'authenticité.

nourrice vient de quitter pour un moment le berceau où l'enfant repose doucement, souriant aux anges. La porte de la chambre s'ouvre avec précaution, et la taille majestueuse d'Abbon se dessine à l'entrée. Il promène ses regards tout autour de la chambre; quand il a constaté qu'il est bien seul, poussé par une inspiration d'en haut, il s'approche du berceau, et, prenant le cher enfançon dans ses rudes mains, il l'élève vers le ciel, en disant ces paroles décisives pour cette vie qui commence : « O Martin, perle des Pontifes, recevez cet enfant que je vous offre et que je vous donne. » Puis il replace l'enfant sur sa couche, dépose un long et tendre baiser sur ce front pur, y trace le signe de la croix et se retire en silence sans découvrir à personne le mystère de son oblation, qu'il ne dévoilera que plus tard.

Peu de temps s'écoule, et voilà que, pour Abbon et Silvia, aux joies de la naissance et des premières années vont déjà succéder les sacrifices. C'est dans l'ordre. Cet enfant, qu'ils doivent au miracle, ils ne l'ont pas reçu pour eux seuls : il appartient à Dieu par sa naissance même et par les oblations qu'ils ont faites eux-mêmes au fond de leurs cœurs. Il est donc nécessaire qu'il reçoive, dès maintenant, une éducation en rapport avec les destinées qui s'ouvrent devant lui. Comme le fait si bien remarquer Léon Gautier, dans sa *Chevalerie*, « la fatale séparation qui consiste à isoler la foi des autres sciences n'existait pas encore, et rien n'était plus sainement et fortement chrétien que le milieu où se développait l'âme du futur chevalier ». A cette époque, c'est le prêtre qui, aussi bien pour les pauvres enfants de sa paroisse que pour les jeunes nobles, a le monopole de l'éducation. Dans le cas présent, il ne peut être

question de s'affranchir de cette coutume générale, et, malgré le dur sacrifice de la séparation, Abbon n'hésite pas à inaugurer pour son fils, pourtant encore si jeune, une formation qui réponde à la fois à la dignité de sa race, à la piété de ses parents et aux destinées qui semblent d'ores et déjà devoir être siennes. « A peine Odon est-il sevré, dit son chroniqueur, que son père le confie, pour son éducation, à un *sien prêtre*. » Ce personnage est-il ainsi désigné à cause des fonctions de chapelain qu'il a exercées précédemment au manoir du vieux baron? ou bien n'est-il pas plutôt un des fils d'une des races serves de ses domaines, que le sire a fait élever, qu'il a affranchi pour le faire promouvoir à la cléricature et au sacerdoce? Toujours est-il qu'Abbon connaît *son prêtre*; il sait sa science et sa vertu, et, malgré l'éloignement de sa résidence, il n'hésite pas dans son choix et dans sa détermination. Et il conduit là-bas, pour l'y laisser, le cher enfant dont la venue en ce monde a été saluée de tant d'allégresse au manoir. Odon est encore porté par des bras féminins. Dans ce temps, la nourrice ne disparaît pas le jour où elle cesse d'allaiter l'enfant, mais elle continue pour lui, dans cette famille où elle a conquis droit de cité, ses soins quasi-maternels aussi doux que nécessaires pour l'un et pour l'autre. Les chansons de gestes nous les montrent auprès des jeunes barons dans les années de leur enfance; nous voyons la nourrice de saint Benoît l'accompagner et le servir pendant ses études à Rome et le suivre même dans les premières étapes de la vie monastique. Entouré des soins qui lui sont prodigués par ces deux dévouements, Odon s'épanouit à l'ombre du sanctuaire. En même temps que son corps se développe dans

l'agreste liberté des champs, sa vive intelligence s'ouvre aux lettres humaines et surtout aux lumières de la foi et son cœur se dilate au souffle purifiant de la charité divine. Sa voix harmonieuse se mêle, souple et fraîche, à celle d'autres enfants, pour chanter au pied de l'autel les louanges de Dieu et de ses saints.

Cet état de choses se prolonge longtemps encore. Abbon et Silvia étouffent le soupir qui leur monte à la gorge quand leurs regards se rencontrent et se redisent la pensée commune, obsédante, qui va retrouver le *petiot* là-bas, au delà de l'horizon. Un jour, une modeste caravane se montre, comme un point noir, au fond de la plaine et se dirige vers le manoir. Le père et la mère considèrent le point noir qui grandit, se dessine. Leurs yeux et leurs cœurs ne se trompent pas : ce sont eux ! s'écrient-ils ensemble, en se précipitant à la rencontre de la petite troupe. Quelques moments après, ils serrent leur Odon dans leurs bras. Ils s'aperçoivent alors seulement du nuage de tristesse qui couvre le front du prêtre. Dès qu'ils sont entrés dans la salle du manoir, ce dernier leur expose la cause de sa sollicitude et les motifs de leur retour imprévu. Laissons-lui la parole :

« Une de ces dernières nuits, pendant que tout reposait au logis, j'ai eu une vision, communication mystérieuse et troublante des volontés de Dieu. Devant moi, se sont présentés les deux princes de la sainte Église, saint Pierre et saint Paul. Leurs visages surhumains sont empreints d'une austère et majestueuse autorité. « Tu vas nous remettre, me « disent-ils, Odon, cet enfant qui t'est confié : nous « l'exigeons de toi. » Dès que la stupeur dont je suis saisi me permet de desserrer les lèvres : « De

« grâce, ô mes seigneurs, dites-moi ce que vous vou-
« lez faire de ce pauvre et cher enfant. Le ramènerez-
« vous à la maison de son père? — Non, répondirent-
« ils, ce n'est pas à la maison de son père, c'est vers
« l'Orient que nous voulons l'emmener. » Alors, une immense douleur s'empare de mon âme; je me jette à leurs genoux, je me roule dans la poussière à leurs pieds : « Pitié! pitié! pour votre serviteur! Cet en-
« fant que j'aime, ce trésor que ses parents m'ont
« confié, vous voulez me l'enlever! Que diront son
« père et sa mère désolés, quand je me présenterai
« devant eux sans lui? Ne seront-ils pas en droit de
« me traiter de traître et d'infâme! Pitié! » Alors les visages des bienheureux apôtres s'illuminent d'un rayon de divine charité. « Par pitié pour toi, par
« commisération pour la douleur de ses parents, nous
« consentons à accorder des délais et à suspendre
« pour un temps l'exécution de notre mandat. » Et la vision s'évanouit.

Le chroniqueur Nagolde s'extasie devant ces merveilles et ces délicatesses de la Providence, indiquant la vocation et les destinées d'Odon, alors que l'enfant n'est pas encore en situation d'entendre les appels d'en haut et d'y répondre. Comme conclusion de ce qui précède, troublé par la vision, effrayé par sa responsabilité, par les revendications du ciel, suspendues, menaçante épée de Damoclès, sur sa tête, le prêtre vient ramener l'enfant à son père et se décharger du mandat confié.

CHAPITRE III

POINTE DU COTÉ DE LA TERRE. — ÉDUCATION FÉODALE

Alors se produit dans l'âme d'Abbon un phénomène trop humain pour exciter beaucoup de surprise. Ses regards s'attachent avec amour sur son Odon, sur cet enfant qui vient de lui être ramené, après une si longue et douloureuse séparation. C'est un gentil garçonnet bien découplé, à la taille bien prise, aux yeux pétillants d'intelligence, doux, mais bien décidés. Aux caresses de son père et de sa mère, il répond avec les gentillesses et les affections de son petit cœur.... Un rêve troublant d'avenir passe devant les yeux du vieillard. Certes, il n'a garde d'oublier les caractères miraculeux de la naissance de son fils, les oblations que lui, Abbon, a faites de ce cher enfant dans l'intime de son âme et dans le silence solitaire de la chambre de là-haut; il ne révoque pas en doute les droits de Dieu sur cet être et la sorte de mainmise sur lui dans la vision mystérieuse du prêtre. Loin de lui cette félonie envers Dieu. Mais Dieu lui accorde un délai; il ne fait qu'en profiter. Et puis, cette oblation qu'il a faite à Dieu de son enfant n'équivaut pas à la vocation d'Odon; il ne fera rien pour entraver l'appel de Dieu; mais il est peut-être plus déterminé aujour-

d'hui qu'il ne l'était hier à respecter et à garantir la liberté de son fils quand il sera d'âge à se prononcer. C'est que ses yeux se sont arrêtés émerveillés sur les grâces naturelles de l'enfant, et une vision paternelle le lui a montré s'élançant, revêtu de la cotte de mailles, sur le fougueux destrier et se précipitant, à la tête de ses hommes d'armes, sur les bataillons des Sarrasins ou les hordes des Normands. Quelles réserves inépuisables possède le cœur humain de finasseries byzantines, de subtilités avocassières, pour motiver et légitimer à ses propres yeux lâchetés, concessions, capitulations! — C'est l'histoire universelle.

La conclusion de tout ceci, c'est que, peu de temps après, nous trouvons le petit Odon parmi les jeunes nobles élevés dans la cour du comte d'Anjou. Nous avons déjà dit les sentiments d'affectueuse estime que professait le comte Foulques pour son vassal, le vénérable Abbon. Aussi a-t-il accueilli avec un joyeux empressement sa requête. Du reste, cette charge d'éducateur des jeunes barons est tenue à grand prix et honneur par tous les grands seigneurs féodaux; ils voient dans ce groupe charmant, qui fait l'ornement de leur cour, le témoignage de la considération dont ils jouissent pour le présent et un précieux moyen de préparer les prépondérances de leur propre race dans l'avenir. C'est donc le cœur et les bras ouverts que le comte Foulques-le-Roux reçoit Odon et le fait élever avec ses propres enfants dans le noble château d'Angers. Cette solution remplit de joie Abbon et Silvia, qui peuvent ainsi procurer à leur Odon une éducation complètement digne de son rang et conserver avec lui, grâce au voisinage, des relations aussi douces qu'utiles pour tous. Mais

elle ne sera que temporaire, et, au bout de deux ans, la Providence va la modifier de manière à compléter pour cet enfant les mystérieuses préparations de l'avenir.

Un jour, arrive au château d'Angers, accompagné d'une noble et brillante escorte, le duc Guillaume d'Aquitaine. C'est le prince le plus puissant et le plus renommé de tout le royaume; son autorité s'étend sur tout le midi des Gaules, et les documents contemporains le désignent sous l'appellation de *très valeureux comte de Gothie, duc d'Aquitaine*. Son existence a été très mouvementée; mêlé, par sa situation personnelle, à toutes les luttes qui ont convulsé le pays, il y a joué un rôle prédominant et y a apporté toutes les fougues et les brutalités de cette époque. Mais, à mesure que l'âge a commencé à attiédir ces fougues, à atténuer ces brutalités, la grâce a opéré ses effets sur cette âme où la foi est restée ardente; son cœur a été profondément ému des exemples de sainteté et de surnaturelle douceur qu'a donnés au monde féodal un de ces saints suscités par Dieu pour la régénération d'une société, un des principaux seigneurs du Midi, saint Géraud d'Aurillac. Géraud a été l'ami d'enfance de Guillaume, élevé auprès de lui dans la brillante cour d'Aquitaine; au milieu des saintes et fécondes occupations de sa vie, le baron-moine va souvent visiter le puissant duc et lui apprend, par ses exemples et ses conseils, comment doit se conduire un noble chrétien qui entend rester fidèle à son honneur humain et au service de son Dieu.

Guillaume connaît depuis longtemps Abbon et a respect et considération pour son passé plein de bravoure et son présent tout de loyauté et de vertu.

Aussi, quand le vieillard vient, accompagné du petit Odon, rendre ses hommages au duc, ce dernier prend l'enfant entre ses bras, et, émerveillé de ses grâces, il dit à Foulques : « Comte, tu vas me céder le gentil damoisel; c'est moi qui veux me charger d'en faire un brave chevalier et un loyal baron. » A cette bienveillante proposition, malgré l'angoisse latente que la perpective de l'absence inflige à son cœur, Abbon baise avec effusion la main du prince et lui exprime, en termes émus, sa reconnaissance; il sent combien ce changement, qui va porter tant de tristesse au manoir, est honorable pour lui et sera avantageux pour l'avenir humain d'Odon. Deux jours après, la brillante troupe repart pour le Midi; elle compte une unité de plus, Odon, qui s'éloigne du pays, emportant dans son cœur et sur son front les larmes et les bénédictions de son père et de sa mère, entouré des témoignages d'affection profonde du comte d'Anjou et de ses fils.

Voici donc ce charmant enfant de neuf ans transplanté encore une fois, loin de la maison paternelle, dans un milieu nouveau, où ses dons naturels, la vivacité de son intelligence et les délicatesses de son cœur lui ont vite conquis les affections de tous. Certes, sa vie ne ressemble guère à celle qu'il a menée jusqu'à ce jour; les études intellectuelles passent au second plan, si elles ne sont pas tout à fait abandonnées; du matin au soir, il apprend son métier de chevalier, il se forme aux connaissances professionnelles de la vie de baron féodal : tout d'abord, à l'équitation, il apprend à se tenir ferme sur son destrier, à bondir leste sur sa croupe élevée, à lier des rapports familiers, disons mieux, fraternels, avec le noble animal destiné à être, pendant son exis-

tence, son presque inséparable compagnon. Puis vient le tour de l'escrime; ses petites mains s'exercent progressivement au dur maniement des lourdes armes de combat. Enfin, des maîtres experts dans la partie l'instruisent dans la science, si prédominante pour un baron de cette époque, de la chasse, et l'initient aux principes et aux arcanes de la vénerie et de la fauconnerie. Au milieu de l'exubérance de son développement physique, dans le printemps de son existence, l'âme d'Odon s'enivre de grand air et d'exercice; ses occupations actuelles concentrent ses aspirations d'avenir sur les exploits des pairs de la Table ronde, dont le ménestrel vient le soir leur redire les gestes et les grands coups d'épée.

Néanmoins, malgré ses chevaleresques enthousiasmes, des troubles étranges se produisent dans cette âme d'adolescent. De vagues aspirations vers un idéal supérieur, et des réminiscences d'un passé lointain viennent mettre leurs points d'interrogation au milieu de ces délimitations préconçues de l'existence. L'âme rêveuse d'Odon se replie alors sur elle-même; elle semble écouter une voix intérieure qui lui dit tout bas que l'homme n'est pas uniquement sur la terre pour donner de grands coups d'épée et qu'il peut trouver de ses facultés un emploi supérieur à celui qui consiste, ainsi qu'il le décrira lui-même plus tard dans sa vie de saint Géraud, « à savoir conduire une meute de molosses, à tirer de l'arc, à lancer avec art gerfauts et faucons. » A mesure que l'intelligence du jeune baron se développe avec l'âge, les interrogations intérieures se multiplient, troublantes et anxieuses. La grâce de Dieu agit vigoureusement sur cette âme, à qui elle a laissé prendre le chemin de traverse, mais qu'elle

veut à lui. Dans la cour d'Aquitaine, on a beau s'extasier sur les grâces précoces du jeune Odon, sur sa hardiesse, sur sa dextérité pour tous les exercices, la voix mystérieuse lui répète avec persistance : tu es né pour mieux que tout cela.

Il sent en même temps s'éveiller les passions de la nature : devant ce réveil, il s'arrête effrayé; il constate ses déperditions naturelles, les faiblesses de sa résistance. Dieu lui découvre au fond de l'âme les déchéances de l'avenir et les catastrophes de la fin. — Un jour, il sent s'affirmer en lui un sentiment profond, réel et définitif de dégoût pour la vie qui s'ouvre devant lui; il comprend le vide de tous ces jeux qui, hier encore, étaient si plein d'attraits et qui aujourd'hui brisent les forces de son corps, en même temps que les vitalités de son âme. Écoutons-le redire lui-même à son disciple Jean les vicissitudes de cette période de luttes :

« Le Tout-Puissant, qui accorde le salut, même à ceux qui ne le veulent pas, et qui appelle à lui ce qui n'est pas comme ce qui est, commença à m'envoyer des songes effrayants et à me montrer ma vie dirigée vers le mal; en même temps, il changeait l'exercice de la chasse en une véritable fatigue. Plus je me livrais avec entrain à de tels jeux, plus je revenais le cœur accablé de tristesse et le corps brisé de fatigue. »

Épuisé par cette maladie morale et physique, il sent le besoin de rentrer, pour réparer ses forces, au manoir paternel. Du reste, son éducation militaire se trouve à ce moment à peu près terminée. A cette époque, il n'est pas requis qu'un examen vienne constater la science acquise et mettre le sceau officiel à cette formation close. Odon reprend donc

la route du Maine, avec l'épanouissement de ses seize ans, mais cachant, sans en faire confidence à personne, le mal intérieur qui le mine. Son retour ramène la joie et la vie dans le manoir. Abbon et Silvia contemplent avec une légitime fierté et une indicible affection ce fils de leur vieillesse, devant lequel la vie semble s'ouvrir, belle et glorieuse.

Pourtant, dans le regard que le vieillard attache sur Odon, on pourrait découvrir une tristesse inquiète, qui vient jeter son nuage sur ce bonheur : c'est que la grâce divine, qui travaille dans l'âme du jeune homme, ne reste pas oisive dans celle de son père. A l'aspect de cette jeunesse séduisante, de cette vie chevaleresque à son début, avec tous ses charmes, toutes ses illusions et toutes ses promesses, Abbon se demande tout bas s'il n'a pas dépassé le but, si, en substituant pour son fils à l'éducation cléricale de jadis la formation militaire et en le poussant dans cette voie nouvelle de l'existence, il n'a pas failli à ses engagements personnels, et s'il n'a pas même compromis le bonheur de son cher Odon, en lui faisant acquérir ses talents d'écuyer et de veneur aux dépens de la piété qui a embaumé ses premiers jours et s'est évanouie avec eux. A-t-il, en un mot, coopéré aux vues de Dieu sur cet enfant du miracle? A ces interrogations de la conscience, un soupir, bien vite réprimé, dit seul les troubles intérieurs. Un commun sentiment d'une pudeur craintive, peut-être un peu lâche, arrête les confidences sur les lèvres du fils et du père. Décidément, il faut que Dieu intervienne. Il va le faire.

Quelques jours plus tard, Abbon propose à son fils de venir partager avec lui les touchantes et vivifiantes émotions des vigiles de Noël à la basilique

de Saint-Martin. Contrairement aux craintes qu'il éprouve en la faisant, cette proposition est accueillie avec empressement par le jeune écuyer. La sainte nuit du salut du monde étant arrivée, quand l'office commence, le père et le fils sont prosternés côte à côte sur le pavé de l'église; Abbon se rappelle avec émotion ces vigiles de Noël qu'il a célébrées à la même place, il y a quelque dix-huit ans en çà et qui ont de si grandes conséquences pour lui, les promesses faites alors et négligées depuis; il supplie la miséricorde divine de venir réparer les misères humaines et de reprendre son œuvre d'antan. Odon est prosterné aussi, en proie à une indicible émotion; il s'est tout d'abord uni aux prières de la liturgie; mais son âme n'est plus sur la terre; elle contemple le radieux tableau de l'étable de Bethléem et la mère de miséricorde avec son divin fils dans les bras; il la supplie d'avoir pitié de ses angoisses et d'obtenir du Sauveur le pardon de toutes ses défaillances; car, il le sent bien, sa vie, qui était à Dieu, il a voulu en disposer en dehors de Dieu. Par pitié, qu'elle lui donne les lumières et les forces dont il a besoin pour retrouver la voie et la suivre. Et la Vierge lui sourit, et le divin Enfant le bénit. Durant ces colloques entre le ciel et la terre, les longues vigiles se sont terminées; le célébrant et ses ministres se sont avancés vers l'autel : la messe commence. Au milieu du chœur, la *schola* des religieux, après le chant du *Kyrie*, entonne l'hymne angélique. Tout à coup Odon, comme mû par une force invisible et inconscient, se lève de la place où il se tient prosterné, fait invasion dans l'enceinte réservée, prend place au milieu du chœur, avec ses habits brillants et sa soyeuse et abondante cheve-

lure parmi les vêtements sombres et les têtes rasées des religieux, qui le regardent avec étonnement et avec bonté; il mêle sa voix pure et exercée à toutes ces voix qui redisent avec les anges les louanges du Dieu trois fois saint. Mais tout cela n'est que le prélude de l'action ou plutôt des revendications de Dieu sur son inconscient transfuge. Pendant que, profitant de son invasion indue, il prend sa part aux chants sacrés, une douleur violente à la tête le terrasse et on est obligé de l'emporter, privé de connaissance, au logis paternel. Pendant deux longues années, ces douleurs se prolongent et réduisent à l'extrémité le vigoureux écuyer. Pour lui, il supporte avec patience et en expiation du passé ses souffrances; il y reconnaît la main de Dieu. La science humaine assiste, impuissante, aux progrès du mal étrange, irréductible. Dans le logis du vieil Abbon, on commence à entrevoir avec désespérance l'issue fatale, la mort de celui dont la naissance, dix-huit ans auparavant, a causé tant de joie. Le vieux baron, cachant les larmes qui tombent amères le long de ses joues amaigries, s'assied près de la couche où son Odon est étendu, épuisé. Ils sont seuls. Le vieillard, d'une voix coupée par l'émotion, fait sa confession; il raconte à son fils les merveilles de la naissance, les promesses, l'oblation solitaire, et puis les défaillances humaines, l'oubli de la parole donnée. Le fils écoute le récit avec une émotion profonde; on dirait qu'un voile vient de se déchirer devant lui; une illumination subite s'est faite dans son esprit; il comprend les troubles de son âme, les mystères et les incohérences de sa vie; son regard fiévreux a repris sa limpidité; il s'est dressé sur son séant, les yeux fixés en haut, les mains jointes. Et

quand son père, se jetant à genoux, s'écrie : « O saint Martin, je vous ai donné mon enfant. Vous me le réclamez aujourd'hui bien rudement. Du fond du cœur, je vous le donne. » Le jeune homme ajoute d'une voix forte et émue : « Saint Martin, j'étais à vous. Quelque chose me le disait au cœur; mais je ne le savais pas. Maintenant que je le sais, je suis à vous à la vie, à la mort! » Le père et le fils se tiennent embrassés, mêlant leurs larmes et leurs oblations. Pendant ce temps, Silvia, amenée par l'inspiration de la grâce, est entrée dans cette chambre de malade où s'accomplissent de si magnifiques choses; les intuitions de son cœur maternel lui ont révélé tout ce qui vient de se passer, et la solution providentielle des angoisses dont elle a toujours pris sa large et silencieuse part, et toute la famille se trouve confondue dans une même action de grâces, dans une adhésion généreuse et absolue aux mystérieuses volontés de Dieu.

La réponse du ciel ne se fait pas attendre. Les douleurs d'Odon s'apaisent et disparaissent. La vie revient, vie nouvelle avec son objectif bien déterminé, avec son mépris des choses de la terre et ses soupirs vers le ciel.

DEUXIÈME PARTIE

LE CHANOINE DE SAINT MARTIN

CHAPITRE IV

VIE SPIRITUELLE

Odon sera à Dieu, — à Dieu sans réserve et pour toujours, — cette résolution vient d'être prise à l'unanimité, sans discussion et sous la grâce de Dieu, dans ce conseil de famille. Ni l'intéressé, ni ses parents n'admettent la possibilité de nouveaux délais dans l'exécution : on se reproche trop dans le fond de la conscience les larcins faits par la faiblesse humaine sur les droits de Dieu, et on ne veut plus en commettre de nouveaux. Odon va donc embrasser la vie religieuse et ses parents sont tout prêts à rendre à Dieu le dépôt qu'il leur a confié, et qu'un moment ils ont voulu garder pour eux.

Où va se faire cette oblation? Dans quel cloître va s'immoler cette victime qui brûle de consommer son sacrifice et de faire en tout la volonté de Dieu? Les circonstances personnelles et locales ne comportent pas de longues hésitations, et la solution semble

ici s'imposer d'elle-même : les événements du passé se représentent à la pensée, vivants et lumineux, et indiquent la voie de l'avenir. Odon appartient à Dieu — mais il appartient aussi à saint Martin. La dévotion personnelle de chacun ne songe pas à contester ses droits au grand thaumaturge. La vénérable basilique de Tours avec les reliques du saint est là sous les yeux d'Odon, elle semble l'attendre et l'appeler. Et lui, le dévot serviteur de saint Martin, du premier élan de son cœur, répond à cet attrait ; dans la sincérité de sa volonté, il s'écrie : *c'est là le lieu de mon repos définitif* : *c'est là que je choisis ma demeure.*

A l'ombre de la Basilique que saint Perpet éleva au VIIe siècle, splendide reliquaire de pierre pour les ossements vénérés de son illustre prédécesseur, groupe ses bâtiments claustraux, vaste et sévère, le moustier de Saint-Martin. Il a joué un rôle non obscur dans l'histoire et apparaît auréolé de la sainteté du grand et populaire patron de la France : il a bénéficié de la protection du saint et de la dévotion universelle qui fait confluer à son tombeau des milliers de pèlerins. Les trois cents moines Bénédictins qui s'y sont abrités dans les débuts ont mené une vie d'austérité, de régularité et de travail intellectuel. Grâce aux hommes éminents qui ont figuré successivement sur le trône abbatial de Saint-Martin, et surtout à Alcuin, l'admirable coopérateur de Charlemagne dans son œuvre, les études se sont épanouies d'une manière merveilleuse dans le vieux moustier et ses écoles ont joui d'une réputation largement étendue. Les Papes ont multiplié les privilèges et les exemptions, et les aumônes des fidèles assuré la prospérité matérielle de la communauté.

Malgré toutes ces bénédictions du ciel et ces faveurs de la terre, le monastère ne résiste pas à l'influence générale et ne tarde pas à manifester ses déchéances religieuses. Avant même la fin du règne de Charlemagne, pendant qu'Alcuin apporte à l'abbaye le prestige de sa haute personnalité et de son influence considérable, le mouvement fatal se dessine. Peu à peu le personnel se réduit; la discipline s'altère; le joug de la règle semble dur; bien des volontés aspirent à l'alléger : les demandes de dispenses se multiplient. Se sentant impuissant à résister au courant et à ranimer des énergies désormais éteintes, l'abbé demande et obtient la sécularisation de son troupeau. La transformation s'opère brusquement : le monastère devient la collégiale de Saint-Martin et ses moines, changeant de vêtements et d'appellation, sont de simples chanoines. Malgré les tristesses de cette déchéance, elle a un résultat inespéré : elle arrête les progrès du mal. Les religieux ne sont plus moines, mais ils sont chanoines réguliers et vont le rester : la règle de saint Benoît leur a paru trop austère pour leurs énergies, trop intransigeante pour les mœurs du temps; celle de saint Augustin leur offre un *modus vivendi* qui leur paraît acceptable; ils l'adoptent loyalement et y demeurent fidèles. Bientôt même, par suite des dégénérescences des monastères voisins, la collégiale de Saint-Martin finit par briller d'un éclat relatif. Malgré l'introduction des abbés laïques à sa tête, ses doyens ont toujours eu liberté complète d'action pour le maintien de la régularité et n'ont pas failli à leur mission.

Aussi rien de ce côté ne vient élever un obstacle ou imposer une hésitation dans le cœur embrasé d'ardeur et assoiffé de sacrifices d'Odon. C'est dans

le cloître de Saint-Martin qu'il va dire adieu au monde et ensevelir sa vie. Cette résolution qu'il a prise aux pieds de son crucifix excite une vive et sincère allégresse dans l'âme de ses parents, qui y trouvent, en même temps que la satisfaction de leur dévotion envers saint Martin, l'atténuation humaine du sacrifice inévitable et par eux accepté; grâce à la perspective que leur bien-aimé ne s'éloignera pas du pays et sera toujours un peu à eux, ils se voient, dans l'avenir, prosternés au fond de la Basilique, à l'ombre de quelque pilier, jetant furtivement un regard sur le chœur canonial et faisant passer leurs louanges et leurs supplications par le cœur et les lèvres de ce fils qu'aujourd'hui ils donnent au ciel.

Tous croient faire du définitif; et ce définitif n'est qu'un provisoire disposé par la Providence pour la formation de son serviteur et la préparation de l'avenir.

Elles sont fréquentes, au milieu de cette société à la foi profonde, à la vitalité énergique, souvent jusqu'à la violence, ces transformations brusques de vie : ils sont nombreux ces *convertis*[1], qui, subjugués par la grâce, viennent dépouiller aux pieds de l'autel la cotte de maille et l'épée des combats pour se revêtir du froc monastique, et ces barons altiers et violents qui se font les doux, les humbles, les patients de Jésus-Christ. Malgré la fréquence de tels spectacles, l'arrivée d'Abbon et de son fils au cloître de Saint-Martin, et la requête qu'ils viennent y pré-

1. *Conversi*, moines qui commençaient leur conversion de mœurs, c'est-à-dire leur vie religieuse à l'âge mur, en opposition avec les *oblati*, enfants confiés par leurs parents au monastère pour leur éducation et puis pour la vie religieuse si la vocation persistait.

senter y cause une vive allégresse. C'est de longue date et dans l'intimité que le doyen connaît et aime le vénérable Abbon; il sait les brillantes qualités du postulant, la vivacité de son intelligence, les délicatesses de son cœur; il a été mis au courant de toutes les voies par lesquelles il a poussé ses pointes de jeunesse avant d'arriver au terme; il se rend compte tout bas combien cette adjonction va produire dans la communauté d'heureux résultats pour la ferveur et la régularité, et n'oublie pas le prestige que va procurer au monastère la *conversion* du jeune Odon, le pupille aimé du comte Foulques. Aussi est-ce le cœur et les bras ouverts qu'il accueille le jeune homme tout brûlant d'amour et de désirs d'immolations : il le conduit dans la cellule de l'hôtellerie : c'est là qu'il va se préparer dans le silence et le recueillement à la solennelle inauguration de sa nouvelle existence.

Le jour tant désiré se lève. Une foule brillante et amie remplit la basilique; toute la noblesse de la contrée est là, témoignant sa respectueuse sympathie pour le vieux leude et les siens, prenant sa part et recevant sa leçon de l'oblation qu'un des siens va faire de son être à Dieu. Les regards se fixent émus sur ce jeune baron de dix-neuf ans qui s'avance, vêtu de ses brillants atours, les yeux étincelants d'une ardeur céleste; à ses côtés, son père ne songe pas à dissimuler la larme de religieuse émotion qui coule le long de sa face austère, et sent que ce jour est le couronnement de sa mission d'ici-bas; le comte Foulques qui n'a pas oublié les jours du passé est là aussi pour assister Odon qu'il aime d'une tendresse paternelle, et prendre sa part au sacrifice.

Voilà le jeune homme prosterné aux pieds du

doyen et, en présence de tout le chapitre, sollicitant d'une voix bien émue, mais bien ferme, « la miséricorde de Dieu et la fraternité religieuse ». Dès que le doyen a donné son acceptation à l'humble requête du postulant, ce dernier détache son baudrier, embrasse son épée qu'il va déposer devant la châsse de saint Martin, se dépouille de ses vêtements de noble écuyer et reçoit l'humble livrée de serviteur du Christ : cependant le doyen et ses ministres font tomber sous les ciseaux sacrés les flots soyeux et abondants de la chevelure du jeune homme qui reste avec les humiliations humaines et les glorifications surnaturelles de la tonsure cléricale. Le baron Odon a vécu : — il reste à sa place un pauvre clerc, qui, prosterné devant Dieu la face contre terre, dans les exaltations de son âme, se donne.

Puis le comte Foulques se lève et, d'une voix émue, il dit : « Odon, mon bien aimé, — avec l'assentiment de ton père, tu viens de te donner à Dieu — mais tu m'appartiens aussi comme mon vassal. Moi, ton seigneur féodal, j'approuve et confirme la donation que tu viens de faire de ta personne : en témoignage de cet assentiment et de mon affection, c'est moi qui me charge de pourvoir à ton logement et à ta nourriture dans l'église collégiale de notre bienheureux sire saint Martin. Toutes ces choses viennent d'être réglées : la cellule la plus rapprochée de la Basilique t'est destinée. C'est là que tu prieras pour moi, frère Odon. »

A ces mots, il presse sur son cœur le jeune clerc, qu'Abbon bénit et embrasse en pleurant. Et le chapitre de Saint-Martin compte désormais dans son sein un religieux de plus.

A partir de ce moment, Odon disparaît dans la solitude et les silencieux labeurs de sa vie religieuse. Certains détails rapportés avec grande discrétion, puisque c'est de la bouche même d'Odon et en faisant violence à son humilité que le moine Jean les a recueillis, viennent soulever un coin du voile et nous révéler les prodiges de régularité, de mortification, de saintes énergies, qui font du jeune chanoine un modèle pour les anciens, et sont les gages des merveilles de l'avenir. Nous le voyons, dans sa soif d'immolations, obtenir de ses supérieurs la permission d'abandonner la cellule, à son goût trop commode, qu'il doit à la générosité du comte Foulques, et d'élever lui-même dans les dépendances du monastère, à deux milles de la Basilique, avec des planches et des branchages, une hutte étroite, pauvre et exposée à tous les frimas. C'est là qu'il organise sa vie humble et mortifiée, d'après ses conceptions personnelles du service de Jésus-Christ. Il passe ses journées à chanter au chœur avec ses frères les louanges de Dieu, prend sa part fervente à tous les exercices de la communauté, puis va se renfermer dans sa chère solitude, où rien ne vient le troubler, pour se livrer à la prière, à l'étude et à la contemplation. Quand les complies ont terminé la journée canoniale, le temps du repos n'a pas encore sonné pour le rude athlète du Christ; il se rend à la basilique, pour porter à son saint patron son hommage filial et solitaire; là, quand les bruits de la vie humaine ont cessé, il prête l'oreille aux voix supérieures et, dans ses contemplations, va puiser en haut les illuminations divines. Tous les soirs, il fait ce trajet de deux milles, au milieu des obscurités de la nuit et des inclémences de la température. Re-

cueillons dans la chronique un détail naïf qui vient nous dire et l'esprit de détachement d'Odon et en même temps ses saintes ardeurs pour l'étude : « Il fait, nous raconte le moine Jean, ses pérégrinations nocturnes, sans l'assistance d'un compagnon, sans même un bâton pour se défendre, mais il tient à la main les deux tablettes, rattachées entre elles par des charnières, dont se servent les scholastiques pour écrire sur leur genou. » Mais, ni le bâton qu'il ne possède pas, ni ses chères tablettes, ne sont de nature à le protéger contre un ennemi étrange qui vient l'assaillir un soir le long du chemin. L'antique adversaire de Dieu et des hommes est là qui guette le serviteur du Christ dans ses promenades nocturnes; il veut enrayer et décourager une ardeur qui l'inquiète pour l'avenir; il dresse ses embuscades et met tout son art dans la préparation de son coup de main. La lune brille dans son plein; un froid vif et piquant accélère l'allure du jeune clerc regagnant son pauvre gîte. Sur les deux côtés du sentier, il aperçoit deux masses d'êtres animés qui s'agitent fiévreusement et font entendre des glapissements stridents. Odon continue sa marche, sans se laisser arrêter ou détourner par ce spectacle inattendu : il a du reste bientôt reconnu les ennemis qui s'apprêtent à lui barrer la route, et lui montrent leurs dents pointues dans les rictus de leurs museaux affinés. Ce sont d'innombrables renards qui s'exhibent de tous leurs fourrés, de toutes leurs tannières, et s'apprêtent avec bruit au combat : ce sont ses ennemis de jadis, alors qu'il découplait la meute sur les traces du *goupil* fuyard, ou qu'il lançait après lui le faucon décapuchonné. Mais ici, il n'a ni molosses, ni gerfauts, et, forts de leur nombre et de la rage

de celui qui les fait agir, les renards ne paraissent pas disposés à céder la place. C'est alors que s'engage la lutte acharnée entre l'homme de Dieu et les enragés suppôts de Satan. Il faut entendre le moine Jean, qui a recueilli des lèvres de saint Odon lui-même le récit encore ému de cette scène nocturne, nous montrer toute la troupe des renards se précipitant sur le clerc pour tâcher de l'étrangler; et lui, ne pouvant continuer sa marche, fléchissant les genoux, livrant tout son corps aux morsures, et se bornant à garantir avec ses bras sa gorge, d'une blessure mortelle. Saint Martin, dont il implore du fond du cœur le secours, envoie à son dévot serviteur un auxiliaire inattendu : un loup se précipite sur la troupe des agresseurs, la met en rapide et complète déroute et, se plaçant à côté d'Odon, se constitue son fidèle et puissant garde du corps pour ses trajets solitaires. Ceux de ses lecteurs qui trouveraient étranges et difficiles à admettre de tels récits, le moine Jean les renvoie à saint Jérôme et à saint Grégoire le Grand qui rapportent des traits analogues de la malice du démon et de la bonté de Dieu.

Après nous être associés de grand cœur à l'apologie du vieux chroniqueur, nous accompagnons Odon marchant en assurance sous la protection de son formidable compagnon et regagnant sa cellule. Sa cellule, pour y pénétrer, il n'a qu'à en pousser la porte; aucune serrure n'en ferme l'entrée. Tout son mobilier, la natte qu'il étend sur le sol pour y prendre son bref repos, les disciplines et autres instruments de pénitence avec lesquels il crucifie son corps, la croix de bois qui domine tout cet intérieur, rien de tout cela n'est fait pour exciter les

convoitises des hommes et n'a guère besoin d'être garanti contre leurs entreprises.

C'est dans cet humble et bien pauvre refuge qu'Odon cache son existence, et dérobe aux yeux de ses semblables l'exercice continuel et suréminent de toutes les vertus religieuses. Bien que non astreint par la règle canoniale à la pauvreté, il a dès le premier jour distribué aux pauvres tout l'argent que ses parents lui ont fourni pour ses besoins, et tous les riches présents que lui ont faits le comte Foulques et les seigneurs de sa cour. Par les énergiques ingéniosités d'une austérité inlassable, en expiation du passé et en sauvegarde de l'avenir, il mate sa chair : une demi-livre de pain et un peu d'eau constituent sa nourriture quotidienne. Chose étrange et déconcertante pour toutes les théories humaines, au sujet des nécessités de la vie, ce régime, que le monde doit tenir comme absurde et mortel, produit sur Odon des effets inattendus : par un phénomène qui est loin d'être une exception dans les vies de saints, ses membres reprennent leurs forces et leur élasticité; au soir de sa vie, il fera l'admiration de ses disciples qui, malgré leur jeunesse, essaieront vainement de tenir pied à leur vieux père, et d'avoir son endurance à la fatigue pendant ses longues et pénibles pérégrinations. Comme Daniel à la cour de Nabuchodonosor, Odon dérobe sous les splendeurs de son visage prospère, les merveilles de sa mortification.

CHAPITRE V

FORMATION INTELLECTUELLE

Comme nous avons eu déjà l'occasion de l'indiquer, l'une des caractéristiques de notre saint est son intelligence vive, ouverte, douée de toutes les spontanéités de l'imagination et aussi de toutes les puissances de la réflexion. Esprit à la fois artiste et méditatif, il se laisse entraîner avec délices aux charmes de la poésie aussi bien qu'aux spéculations de la philosophie et se livre avec passion à l'étude. Sa formation littéraire, ébauchée par le prêtre son premier éducateur, il l'a continuée lui-même, malgré la pénurie d'instruments d'étude et en dépit de l'absorption de son activité par les exercices corporels de sa jeunesse féodale. Dès que son entrée dans la cléricature lui a rendu sa liberté intellectuelle, il répare largement le temps perdu et se replonge avec fougue dans ses occupations préférées. Il réalise cet idéal de la vie religieuse, partagée entre la prière et l'étude. La collégiale de Saint-Martin avec son atmosphère de recueillement et de travail, avec les traditions intellectuelles léguées par les puissants génies qui ont illustré son cloître, avec son école florissante et renommée, avec les richesses de sa bibliothèque où sont accumulés les nombreux et

admirables manuscrits, monuments de toute la littérature de l'antiquité tant chrétienne que profane, est un terrain où ses aspirations peuvent s'épanouir à l'aise.

Le voyez-vous, après les contemplations de la nuit, après les psalmodies de l'office divin, s'enfermant dans sa pauvre cellule et là, assis sur son escabeau, lisant avec avidité et inscrivant ses notes sur les tablettes, ses compagnes inséparables. Aujourd'hui il est absorbé dans la lecture d'un manuscrit dont l'écriture soignée et les délicates enluminures disent la valeur : c'est l'*Énéide*. Avec quelle passion son esprit enthousiaste s'abreuve-t-il des beautés littéraires du poème, et, sans être rebuté par les images païennes sous lesquelles il se cache, se laisse-t-il subjuguer par les charmes de ce génie et enivrer par le rythme harmonieux de ce latin inimitable. Les heures succèdent aux heures; et, sans s'en apercevoir, Odon reste plongé dans sa lecture qu'il n'abandonne que lorsque le signal de l'office vient le rappeler du monde des chimères aux réalités de sa vie religieuse. Pour la première fois peut-être, il fait un sacrifice en se rendant à cet appel et en quittant les œuvres humaines pour les louanges divines. La nuit arrive : — il va faire son pèlerinage habituel au tombeau de saint Martin; — et furtivement les images de Didon, d'Énée flottent devant son esprit et viennent mêler leurs ombres humaines aux clartés d'en haut. C'est une crise qui se produit dans cette âme. Mais cette âme de bonne volonté, Dieu entend la conserver pour lui seul. Il lui révèle le danger à éviter et lui montre la voie à suivre. Odon vient de s'étendre sur sa natte pour prendre son repos : à peine est-il endormi, qu'une vision mystérieuse se

présente à lui; un vase aux formes élancées et élégantes, aux artistiques ornementations, est là devant ses yeux; dans son émerveillement, Odon s'approche pour contempler de plus près ces magnificences; il recule d'effroi et d'horreur à la vue d'une multitude de serpents, gîtés dans l'intérieur de ce vase à l'aspect si séduisant. Les reptiles sortent en bouillonnant de leur repère, entourent le jeune homme, et dressent contre lui leurs têtes sifflantes et irritées, sans pourtant lui faire du mal. Odon s'éveille en proie à une vive émotion; il se jette à genoux. Dieu qui a envoyé le songe, ne laisse pas son œuvre incomplète; il fournit à son serviteur les lumières pour en pénétrer le sens et les énergies pour en retirer les fruits. Ce vase si merveilleux d'aspect, n'est-ce pas cette poésie charmeresse qui a enivré son esprit de ses images ravissantes et des cadences harmonieuses de ses périodes? Dans ces serpents cachés sous ces dehors admirables, il reconnaît les faussetés sensuelles du paganisme qui, après l'avoir enveloppé de toutes leurs séductions, le menacent de la blessure mortelle. Il a compris; il a prié; avec les lumières qui l'ont éclairé, son âme a reçu les grâces qui donnent les forces des viriles résolutions et des généreux sacrifices. Dès le lendemain matin, il rapporte à la bibliothèque le séduisant manuscrit : — il a vu, avec assez de clarté pour en faire une règle de sa vie, que le travail du religieux doit avoir pour but, non la satisfaction de son propre esprit, mais la gloire de Dieu et le bien des âmes. Si le sacrifice imposé paraît ici un peu excessif, n'oublions pas qu'Odon est destiné à devenir un réformateur, chargé d'indiquer les voies à suivre et les dangers à éviter; et sachons que Dieu, dans son

amour jaloux, entend garder ses droits pour Lui seul.

Aussi Odon, disant adieu à toutes les lectures profanes, se confine-t-il dans l'étude des lettres sacrées, dans le vaste et fécond champ des Saintes Écritures et des Pères de l'Église. Ses facultès restent les mêmes; leur orientation s'est seulement précisée. Poète, il a été; poète, il sera; mais ses poésies diront les louanges de Dieu et les exaltations surnaturelles de son âme, elles chanteront les gloires des saints. Il fait de rapides progrès dans la science; son esprit goûte de plus en plus les mille beautés des écrivains sacrés. Sa mémoire heureuse s'orne de textes des Saints Livres; et il sait en émailler sa conversation de manière à la rendre à la fois charmante et féconde pour tous.

Sa sainteté et ses développements intellectuels conquièrent à Odon un grand prestige auprès de ses confrères qui admirent ses vertus et sentent combien ses facultés prééminentes donneront de lustre au chapitre. — Est-ce à dire que ces sentiments sont partagés par tous? Ce serait une illusion de le croire : les religieux sont des hommes et les monastères, s'ils sont les parvis du ciel, ne sont pas encore le ciel; si les vertueux admirent les vertus des autres, ceux qui le sont moins y voient un reproche secret pour leurs faiblesses humaines et en ressentent, au fond du cœur, une envieuse amertume qui sait bien se manifester à l'extérieur. L'austérité d'un religieux, son ardeur pour le travail, ses supériorités intellectuelles excitent contre lui les antipathies de tous ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas le suivre dans cette voie. Odon en fait l'expérience. Il entend autour de lui les allusions malveillantes, les appréciations jalouses : — Pourquoi, chuchote-

t-on, ces présomptions? pourquoi cette ambition de s'introduire de force dans un terrain qui n'est fait pour lui? — Parce qu'il a excellé jadis à parader sur son cheval, à manier des armes, à décapuchonner un faucon, s'ensuit-il qu'il soit capable d'étudier les saintes lettres? Qu'il ait l'humilité de retourner à son psautier et de n'en pas sortir. — Si le cœur d'Odon est douloureusement impressiouné par ces appréciations peu fraternelles et mauvaises, il n'en continue pas moins, sous l'œil de Dieu et dans toutes les ardeurs de son âme, sa vie de prières et de saintes études.

Bientôt il a épuisé toutes les ressources que lui offre la collégiale pour l'acquisition de la science; les éminents *lecteurs* des diverses chaires de l'école de Saint-Martin lui ont communiqué tout ce qu'ils possédaient eux-mêmes de science sacrée ou profane; il faut qu'il aille chercher ailleurs les compléments qui lui sont nécessaires. Le Doyen, qui a suivi avec un profond intérêt les progrès d'Odon dans le domaine de l'âme et dans celui de l'intelligence, a décidé de fournir à ce religieux d'élite les moyens de compléter son bagage scientifique et littéraire, sans lequel il ne pourrait porter ses fruits dans l'avenir.

Avant la fondation des Universités qu'au XIIe siècle la sollicitude du Saint-Siège et le zèle des rois doivent faire surgir, nombreuses et brillantes, sur le sol de la France, il existe pendant tout le haut moyen âge, en dehors des écoles monastiques ou épiscopales, des centres où le haut enseignement se donne avec un éclat permanent et attire autour des chaires des docteurs une foule de jeunes gens, la plupart clercs, désireux d'apprendre. Parmi ces centres intellectuels, Paris brille au premier rang : il a conservé de la fameuse École palatine de Char-

lemagne le prestige et les traditions et attire dans ses chaires tous ceux qui se sont fait un nom dans la science. La notoriété du docteur entraîne la foule des étudiants.

C'est donc vers Paris que, muni de l'obédience de son supérieur, le bâton de voyageur à la main, Odon se dirige. Parmi les docteurs en renom, qui, du haut des chaires des écoles parisiennes, distribuent leurs savantes leçons, brille d'un éclat tout particulier le moine Remy d'Auxerre. « Malgré les calamités de cette période très désastreuse, dit du Boulay, dans son Histoire de l'Université de Paris, malgré le siège de la ville par les Normands et malgré leurs dévastations, les disciples affluent de toutes parts auprès du maître renommé. » Pendant un temps, cédant aux sollicitations de son ami Foulques, archevêque de Reims, il abandonne pour les écoles de cette ville sa chaire parisienne, autour de laquelle les désastres de la guerre ont fini par faire le vide. Dès la fin de la tourmente, il reprend sa place et à la foule qui se presse de nouveau pour recueillir ses enseignements il apprend les éléments et progressivement découvre les plus profonds arcanes des *arts libéraux*, de ce *quadrivium* qui forme le couronnement des études à cette époque; il rompt les esprits aux difficultés des spéculations philosophiques, dont il va puiser les principes dans la *dialectique adressée par saint Augustin à son fils Adéodat*. Homme d'une vertu admirable, il se complaît dans l'étude des Saintes Écritures, et, pendant que sa parole nourrit les intelligences de ses élèves des austères expositions de la philosophie, sa plume échauffe leurs cœurs et éclaire leurs âmes par ses nombreux commentaires de l'Ancien et du Nouveau

Testament. C'est à lui que notre Odon s'attache. Bientôt le maître et le disciple se sont rapprochés, se sont appréciés, se sont liés. Dans ces entretiens intimes, pleins de charmes et de fruits que d'un commun accord ils multiplient, mieux que dans les leçons publiques, Remy verse dans l'âme d'Odon ses ardeurs et ses lumières, sa science et son amour de Dieu. Quand, descendus de la hauteur de leurs spéculations, les deux amis se reposent dans les charmes de la musique qui, elle aussi, a sa place dans le *quadrivium*, artistes et religieux l'un et l'autre, ils s'y plongent avec délices et en pénètrent toute la théorie, heureux de travailler à la perfection de la louange divine et à la dignité du culte liturgique qui, pour l'un et pour l'autre, constituent les bases de la vie.

Deux ans plus tard, Odon a brillamment terminé ses études; du rang d'élève, il est passé à celui de maître. En proie à une reconnaissante émotion, il se sépare de Remy; et il repart pour Tours; il y revient modeste, avec son bâton à la main; mais il rapporte un ample et glorieux bagage de science et de vertu. Devant tous ses titres dont la renommée a précédé son retour, devant cette prééminence de savoir et de sainteté qui s'impose à tous, l'envie garde le silence, et tous accueillent avec respect et allégresse le confrère dont ils sont fiers. Avec une ferveur accrue, Odon reprend sa vie austère, humble et laborieuse. Peu de temps après, il est nommé *Écolâtre* et *Préchantre* du Chapitre; par là il reçoit la charge de communiquer aux autres les trésors qu'il vient d'acquérir. Cet enseignement il le donne avec éclat et le renom de l'école de Saint-Martin retrouve le lustre des anciens jours.

CHAPITRE VI

SAINT MARTIN ET SAINT BENOIT REMETTENT TOUTES CHOSES AU POINT

Odon, rentré dans sa solitude de Saint-Martin, a beau mettre dans sa vie toutes ses ardeurs, tout son zèle pour le service de Dieu; il a beau s'astreindre à toutes les prescriptions de la règle assez large qui régit sa communauté; il a beau remplir de travail et d'étude les heures libres de ses journées : une sorte de malaise opprime son âme, le jette dans une tristesse et dans un trouble qu'il cherche à combattre et dont il ne parvient pas à se débarrasser. Un doute se pose à son esprit, qu'il ne peut ni chasser ni résoudre. — L'appel de Dieu s'est fait entendre à son cœur; et de cela, il a une certitude de jour en jour plus grande : car chaque jour augmente en lui le bonheur de sa donation à Dieu et la soif de se donner davantage. Dans la bonne volonté de son âme, il a répondu à cet appel et a quitté tous ses biens de la terre pour conquérir le seul bien véritable, pour être à Dieu et par là, posséder Dieu. Mais ne s'est-il pas trompé dans le mode d'exécution de la volonté supérieure? Est-il là où le veut le divin Maître? La vie, qu'il a embrassée pour obéir, lui cause des désillusions; il n'y trouve pas

cette abdication de l'indépendance humaine, ce dépouillement absolu de tout le créé, cette pauvreté, cette obéissance qui constituent ses conceptions de la vie religieuse; il sent que ses efforts personnels d'austérité et de dépouillement ne peuvent combler ces lacunes organiques de l'institution elle-même.

Mais voici que le Ciel se dispose à intervenir pour venir en aide au serviteur de bonne volonté, dissiper les ténèbres et lui rendre la paix à laquelle il a droit. De par Dieu, saint Martin et un autre bienheureux qui apparaît pour la première fois en ce récit, saint Benoît, vont joindre leurs efforts bienfaisants, de manière à amener cet être humain qui leur appartient à tous deux, là où il doit accomplir sa mission sur la terre.

Qu'admirables sont les voies de Dieu pour produire ses résultats grands et petits dans le monde! Avec quelle condescendance, quelle patience, quelle ingéniosité il dispose les événements pour un but que lui seul connaît! L'homme ne comprend rien à ces stratégies divines. Cependant quand, au soir de sa vie, il jette un regard en arrière, il découvre de mystérieuses et admirables corrélations entre tel fait, alors inaperçu ou incompris, et les transformations ultérieures de son âme ou les directions de sa vie. Ces terrestres échappées de vue sont les prémices des admirations qu'excitera dans le Ciel la contemplation nette et complète de toutes ces merveilles de la Providence. C'est un tableau de ce genre que nous avons à esquisser ici.

Pendant l'absence d'Odon, le comte Foulques-le-Roux, que nous avons vu intervenir à plusieurs reprises dans les étapes de la vie de notre saint et qui lui a témoigné une si profonde et paternelle

affection, a senti le poids des années courber ses épanles et les ombres du soir de la vie obscurcir sa vue; il a associé à son autorité son fils Foulques. Ce nouveau comte est l'ami d'enfance et de cœur d'Odon. Pendant de longs jours, ils ont vécu côte à côte et ont été élevés ensemble. Ces tendresses des jeunes années sont devenues la douce et forte affection de l'âge mûr. Aussi est-ce avec grande joie que Foulques accueille *son* chanoine à son retour dans le pays. Leurs relations s'établissent, fréquentes, intimes, expansives. Un jour un nuage vient les assombrir et un obstacle les suspend douloureusement.

Le jeune comte qui a commencé son gouvernement dans les voies de la justice et de la piété et qui doit conquérir auprès de ses contemporains et dans l'histoire la magnifique épithète de *Bon* accolée à son nom, cédant à un mobile indéfinissable, commet une action qui détonne étrangement sur toute sa vie et reste une énigme pour l'historien, en même temps qu'une manifestation éloquente de la misère humaine. Il dérobe au trésor de Saint-Martin deux petits vases en or d'une très grande valeur artistique, qui ont tenté sa cupidité; avec une obstination impie, il refuse de réparer son sacrilège et de restituer à l'Église ce qu'il lui a pris. Il reste sourd aux doléances respectueuses et attristées du Doyen et du Chapitre. Le démon, aux suggestions duquel il n'a pas su résister, l'entraîne de plus en plus dans la voie de la perdition. Odon fait une démarche auprès de ce prince qu'il aime tant; mais son appel éloquent, cordial, chaleureux, laisse le comte insensible et le religieux se retire le cœur oppressé par le brisement de relations si douces et par le danger de cette âme

si chère. C'est alors que les puissances célestes entrent en scène pour mettre en déroute les légions infernales et tirer de tout ceci les conclusions voulues de Dieu. Le châtiment de l'attentat ne se fait pas attendre; le comte Foulques tombe très gravement atteint d'un mal inconnu, dont les remèdes humains sont incapables d'arrêter les progrès. Au bout de quelques jours de souffrances croissantes et d'efforts stériles, l'issue fatale se présente avec ses sombres certitudes à tous les yeux, répandant partout la désolation. Foulques se fait porter auprès du tombeau du grand thaumaturge, de celui qu'on n'invoque jamais en vain. Cette fois, le saint reste sourd ou impuissant. Le comte doit se faire rapporter chez lui avec une aggravation de ses souffrances et une profonde désespérance au cœur. Il ne lui reste plus qu'à mourir. Comme Ézéchias, alors que le prophète lui a annoncé sa fin prochaine, il tourne sa face vers la muraille et se prend à verser des larmes abondantes. C'est si dur à la pauvre nature de voir s'évanouir dans l'air pur de l'aurore tous les rêves de l'avenir, de penser que, dans peu d'heures, de toute cette grandeur humaine, de toutes ces richesses, de tout ce faste, de toutes ces joies, il ne restera plus qu'un cadavre qu'on s'empressera d'enfouir sous terre et de dérober sous la pierre funéraire et la pompe glaciale de ses sculptures et inscriptions. Mais voici que, dans cette chambre funèbre, où, en dehors de la respiration saccadée du malade, le silence règne, un personnage entre. C'est Odon. Il vient d'apprendre que son ami est en danger de mort et il accourt. Il s'approche du lit; il prend la main froide et blanche du moribond et, fixant sur lui un regard inexprimablement tendre,

d'une voix émue mais empreinte d'une surhumaine autorité, il lui dit :

« Comte Foulques, vous que j'aime de toutes les ardeurs de mon âme, ne vous laissez pas aller à un découragement et à une tristesse indignes de vous, ne pleurez plus, ou plutôt pleurez sur un malheur digne de vos larmes. Vous avez naguère, pour obtenir la vie, élevé vers le Ciel des mains suppliantes : mais avez-vous songé alors que ces mains n'étaient pas pures, qu'elles avaient commis le sacrilège et qu'elles retenaient le larcin fait à Dieu ? Voilà ce que vous devez pleurer. Humiliez-vous ; demandez pardon de votre péché ; restituez à saint Martin ce que vous lui avez enlevé ; réparez noblement votre faute. Et alors, moi Odon pauvre pécheur, je vous le déclare, au nom de votre père saint Martin, vous guérirez. »

Les paroles émues d'Odon pénètrent dans le cœur du comte, qui a l'air de sortir d'une sorte de léthargie spirituelle ; il reconnaît l'énormité de son crime, s'en frappe la poitrine, en demande humblement pardon. Il ordonne qu'on le transporte de nouveau auprès du tombeau de saint Martin. Soutenu par Odon et par ses serviteurs, il se lève de sa couche, se prosterne sur le pavé de la basilique et là, d'une voix brisée par la maladie et le remords, il renouvelle sa confession publique, fait son humble amende honorable, restitue les deux vases dont la possession a failli l'entraîner dans l'abîme et y joint, en réparation de sa faute, de généreuses donations à la collégiale. Au même moment, une secousse mystérieuse agite ce corps prostré sur le sol. Il se redresse : les yeux éteints brillent ; les membres inertes reprennent leurs forces. Le comte Foulques se lève. Il est guéri. Pendant qu'une stu-

peur surnaturelle s'empare de tous les assistants et que de toutes parts s'échappent des cris d'enthousiasme et d'admiration, Odon qui ne veut pas laisser s'égarer sur la terre la reconnaissance pour ce miracle, entonne l'hymne d'actions de grâces à saint Martin et s'éclipse lui-même dans la foule.

Cependant cette scène merveilleuse va avoir un complément plus merveilleux encore. Auprès du comte se tient Adhégrin, son fidèle ami et conseiller. Adhégrin est le type accompli du chevalier. Pas un ne pousse avec une fougue plus follement hardie son destrier au milieu des rangs ennemis. Ses hauts faits d'armes sont légendaires et les cicatrices sillonnant sa face en sont les glorieux témoignages. Ses yeux clairs, francs et droits, disent les loyautés de son âme. Jamais il n'a manqué à sa parole, jamais il n'a trahi la vérité. De sa haute et puissante stature, il domine tous ses compagnons sur le champ de bataille, comme à la cour. Dans ce moment-ci il ne domine plus personne. Il est là, prosterné la face contre terre; une violente émotion l'a saisi et agite ses membres athlétiques de mouvements saccadés : il se redresse; ses yeux ardents se fixent en haut : il semble écouter une voix intérieure qui l'élève au-dessus de la terre et lui intime les volontés du Ciel. Puis le baron se lève et, mettant un genou en terre devant le comte d'Anjou, il dit :

« Sire comte, voici quarante ans qu'au service de vous et des vôtres, j'ai peiné, j'ai combattu, j'ai versé largement mon sang, j'ai rempli loyalement mon devoir de vassal. Voici qu'un autre maître me réclame à son tour. Ce maître, c'est mon Seigneur, comme c'est le vôtre; c'est celui qui vient de vous guérir, c'est Jésus-Christ. Vous et moi, lui devons

fidélité et obéissance. Pendant que frère Odon qui vient d'être l'instrument de ses miséricordes à votre égard et qui nous prêche par ses paroles et par ses exemples, obtenait votre conversion, il obtenait la mienne : il m'a fait comprendre que les choses de la terre ne sont rien, et que celles de l'éternité sont tout. Aussi quand le divin Maître m'a dit au cœur : « Suis-moi », j'ai répondu : « Me voici ». Je le suivrai donc pendant le reste de ma vie. Je veux dès aujourd'hui me donner à Dieu et à saint Martin. Sire comte, relevez-moi de mes devoirs de vassal envers vous, pour que je puisse accomplir ceux envers nos barons du Ciel. »

Le comte, attachant sur son cher et fidèle chevalier des yeux humides d'émotion :

« Adhégrin, lui dit-il, tu me demandes le plus grand sacrifice de ma vie. Mais tu me le demandes au nom de Dieu et de saint Martin. Or à Dieu et à saint Martin, je n'ai rien à refuser. Je te donne donc à eux. Tu seras là pour expier mon péché et tu prieras pour moi, qui t'aime et t'aimerai toujours. »

Dans nos temps de foi débile, d'égoïsme calculateur, on sera peut-être étonné de la spontanéité de ces résolutions, et de ces brusques transformations de vie. C'est que ces âmes à la foi vivante, aux viriles énergies, sont simples, bien ouvertes pour recevoir les paroles d'en haut, bien ardentes pour leur obéir. Adhégrin n'hésite pas plus à répondre à l'appel de son Seigneur du ciel, qu'il n'a hésité, dans le cours de sa vie, à répondre à l'appel de son seigneur de la terre quand il s'est agi de tout quitter pour aller batailler contre ses ennemis et braver la mort à son service. Pas besoin n'a été alors de longues délibérations. Le temps d'endosser l'armure

de combat, de sauter sur son destrier, de pousser son cri de guerre, et c'était fait. Ainsi en est-il à l'heure actuelle.

Quelques jours plus tard, la cérémonie de la vêture canoniale, que nous avons décrite pour Odon, se reproduit pour Adhégrin, mais avec son caractère spécial : ce n'est pas un adolescent consacrant à Dieu la totalité d'une existence à peine éclose, c'est un vieux guerrier qui vient donner ce qui lui reste de jours à passer sur la terre. Avec quelle énergique générosité cette donation est faite! la figure mâle et balafrée d'Adhégrin, ses yeux étincelants des feux intérieurs, sa voix ferme et sonore comme la trompette aux débuts de la mêlée, le disent éloquemment. Voici ces deux hommes différents d'âge, d'aptitudes, de caractères, devenus, par le fait de leur vocation, frères, et ils le sont de tout cœur. Ils vont s'aider mutuellement, mettre en commun leurs facultés diverses pour arriver au but. Ce but, c'est-à-dire l'accomplissement de la mission affectée par la Providence, chacun serait impuissant à l'atteindre sans le concours du frère que saint Martin lui a procuré. Dès les premiers pas dans sa nouvelle vie, Adhégrin s'*est élancé comme un géant*; il répudie tous les accommodements de la règle; les atténuations de l'austérité ne sont pas son affaire. Avant comme après, il reste le fougueux et indomptable chevalier. Pour trouver ce qu'il désire, c'est auprès d'Odon, son modèle et son guide dans sa nouvelle vie, qu'il va le chercher. Il obtient l'autorisation de partager la pauvre et étroite cellule que nous connaissons et qui, par le fait de cette cohabitation, va devenir plus incommode, mais plus riche en mortifications et en mérites pour les deux frères. Le moine Jean nous

fait contempler avec admiration « les deux *chevaliers palatins* se contentant des dénûments et des exiguïtés de la pauvre cabane ». Ils y trouvent l'un et l'autre un champ admirable pour leurs contemplations, pour leurs ascensions surnaturelles; ils se soutiennent, s'encouragent, s'éclairent réciproquement et puisent, dans cette fraternité d'âmes, des moyens inestimables de perfection.

Les voyez-vous tous deux absorbés dans l'étude d'un manuscrit? Odon en fait la lecture lente, émue, méditée. Presque à la fin de chaque phrase, les réflexions ardentes, la communication réciproque de vues et de lumières, interrompent la lecture et nous disent l'intérêt profond que présente ce manuscrit aux deux religieux. C'est que ce n'est pas une œuvre vulgaire que leurs yeux et leurs cœurs dévorent sur le parchemin jauni : c'est la règle de saint Benoît, la *Sainte Règle*, ces pages inspirées par Dieu au grand patriarche des moines pour l'établissement et l'épanouissement de la vie religieuse en Occident. Quand ils entendent, *au prologue*, les appels si émouvants du bienheureux Père à ses enfants pour les inviter aux luttes et aux victoires surnaturelles, leurs yeux se mouillent de larmes et leurs cœurs se dilatent; et puis, quand ces pages si simples et si profondes leur disent la théorie du grand art de se dépouiller de soi-même pour se revêtir de Jésus-Christ, les magnificences de la louange divine, cette participation terrestre aux concerts du ciel, la composition de cette famille type qui se forme et vit au cloître, leurs âmes, jusque-là torturées par le doute, affaissées par la tristesse, se relèvent pleines d'enthousiasme. Hier ils cherchaient, ils poussaient vers le ciel leurs cris

d'anxiété et de supplication : le ciel les a exaucés; voici sa réponse.

Cette réponse s'impose tellement à leurs esprits et à leurs cœurs qu'ils ne songent à aucune objection, à aucun délai; et, sûrs de ne trahir en cela aucun de leurs devoirs envers saint Martin, ils se préparent à exécuter leur résolution. Mais où, et comment? Cette règle admirable, qu'ils ont voué dans leurs âmes d'embrasser pour le reste de leurs jours, existe-t-elle encore en dehors des folios du manuscrit qui leur a ouvert ces célestes visions? Est-elle encore pratiquée au milieu de ces déchéances universelles? Ils promènent leurs regards sur toute la contrée environnante. Bien des monastères y élèvent leurs bâtiments claustraux; mais partout même navrant spectacle; partout des souvenirs de saintetés disparues, s'éteignant dans les relâchements lamentables. Tous ces asiles de la prière ont été successivement saccagés, brûlés par les Normands; leurs moines ont fui, emportant leurs trésors et les reliques de leurs saints. Après la tourmente, ils sont rentrés de leurs exodes plus ou moins lointains et prolongés; ils ont rapporté leurs trésors et leurs reliques, mais non plus les vertus d'antan. Ces fugues, ces séjours sous la tente de l'exil leur ont imposé des atténuations provisoires de la règle, et ce provisoire est devenu le définitif. Certes, non, ce n'est pas auprès de ces moines entachés du vice de la propriété, oublieux des austérités de la règle, vivant à leur guise et sans la bride de l'obéissance, que les deux chanoines, disciples enthousiastes de saint Benoît, vont chercher leur refuge. Cependant ils sont assurés que c'est Dieu qui leur a montré la voie à suivre, la vie à embrasser. Cet appel ne peut

pas être vain ; il doit être réalisable ; le cloître où ils doivent trouver ce qu'ils désirent et ce que Dieu leur commande doit exister. Il faut le découvrir. Ils se mettent sans délai à sa recherche.

Ce n'est pas chose anormale à cette époque que ces pérégrinations de religieux à la recherche du moutier répondant le mieux aux ardeurs ou aux lâchetés de leurs âmes. Saint Benoît parle lui-même, dans la Sainte Règle, des « moines gyrovagues », et prescrit également la conduite à tenir envers les moines étrangers se présentant au monastère et les efforts pour les retenir définitivement s'ils en sont dignes. Odon est immobilisé par ses fonctions à l'école et au chœur. C'est donc Adhégrin qui va être l'explorateur lancé à la recherche d'un monastère vraiment Bénédictin, « dût-il aller, pour cela, jusqu'à Rome ».

Munis des lettres *commendatives* de son doyen, le bâton de pèlerin à la main, avec son ardeur encore juvénile en dépit des années, Adhégrin se met en route ; il frappe à la porte de tous les moutiers qu'il rencontre sur sa route ; il examine, il prie, puis il repart ; il cherche toujours et ne trouve pas. Pendant ce temps, Odon le suit par la pensée, l'accompagne de ses prières ; il emploie ce temps d'anxieuse attente à sa préparation personnelle ; il s'exerce à la pratique de cette règle qu'il considère déjà comme sienne et qui est comme imprimée dans son esprit, et à l'acquisition des vertus qu'il sera bientôt appelé à enseigner aux autres.

Un jour, la porte de la cellule s'ouvre et Adhégrin se précipite vers son ami, la figure ardente d'enthousiasme :

« A genoux, frère Odon, à genoux, pour dire

ensemble notre grand merci à saint Benoît et à saint Martin, qui ont guidé mes pas et m'ont fait découvrir ce que nous désirons et ce que je cherchais, au fond de la Bourgogne; ils m'ont fait arriver à un monastère bien pauvre des biens de la terre, mais bien riche des biens du ciel, que le saint abbé Bernon a relevé de ses ruines spirituelles et où il fait refleurir, dans son intégrité et dans son austérité, la règle de saint Benoît; j'ai été émerveillé de la régularité, de l'obéissance, de la pauvreté et de la mortification de tous ces moines. Crois-moi, frère Odon, c'est à Baume que le Seigneur nous appelle, c'est à Baume que nous devons aller. »

Point n'est besoin de longues réflexions à Odon pour partager les convictions et les enthousiasmes de son saint ami ; son cœur est vivement ému du récit de ce voyage monastique et de sa conclusion providentielle. Lui aussi répète : « C'est à Baume que nous devons aller. » La résolution une fois arrêtée devant Dieu, l'exécution ne s'en fait pas attendre. Quoique bien à contre-cœur, le doyen donne aux deux chanoines une autorisation qu'il ne peut leur refuser. Il pourvoit au remplacement d'Odon dans ses fonctions prédominantes; depuis son retour de Paris, ce dernier a formé des élèves capables de le remplacer sur sa chaire à l'école ou de tenir son bâton de grand chantre dans les cérémonies du chœur. Puis, à la hâte, se font les préparatifs de départ, qui ne sauraient être longs, car les bagages des voyageurs sont sommaires; pourtant, ceux d'Odon ne sont pas si restreints qu'on pourra le croire. Dans un coin de la petite cellule, dont l'espace en est considérablement restreint, se trouve, entassé sur des rayons, un trésor dont Odon n'entend pas se séparer : ce

sont *cent volumes* qui composent sa bibliothèque personnelle : copies exécutées par lui-même, manuscrits offerts ou acquis, sources abondantes de la science sacrée où Odon va sans cesse puiser pour ses études. De nos jours, quel savant, quel vicaire de campagne ne sourira de pitié devant la bibliothèque du chanoine de Saint-Martin ? En l'année 912, il en va autrement, et le chroniqueur cite avec admiration cette richesse bibliographique qu'Odon rapporte avec une certaine vanité et une incontestable attache de cœur. Il loue un *sommier* sur lequel il charge lui-même son précieux dépôt, et puis le voilà en route se rendant à l'appel de Dieu.

TROISIÈME PARTIE

LE MOINE DE BAUME

CHAPITRE VII

LE NOVICIAT

Laissons nos deux voyageurs poursuivre d'étape en étape leur pénible pérégrination, et, les précédant sur cette longue route qui va de la Touraine au fond de la Bourgogne, allons faire connaissance avec le centre de vie religieuse où Dieu les appelle, avec le nouveau cadre où va s'épanouir leur existence.

Dans une vallée sauvage et pittoresque du diocèse de Besançon, aux pieds des abruptes falaises dont les grottes aux sombres profondeurs et aux élégantes stalactites font la réputation et donnent son nom à la contrée[1], au confluent de la Seille et du Dard qui viennent embrasser les noires murailles de leurs eaux claires et tapageuses, s'élève un monastère, dont l'austère aspect prend bien sa place au milieu

1. Grotte *Balma-Baume.*

des rudes profils des montagnes environnantes et des pauvretés matérielles de ces contrées incultes. Point n'est besoin pour nous de remonter dans le passé de ce vieux moustier, pour en préciser les origines et l'histoire primitive; laissons donc de côté l'intervention de saint Colomban dans la fondation de Baume, la personnalité d'*Euticius* que le moine Jean nous présente comme le législateur primitif : ce sont amples matières aux investigations des érudits, mais questions n'intéressant pas notre récit. Qu'il nous suffise de savoir que, malgré les illustrations de son passé, le monastère de Baume a subi de lamentables déchéances et que, de toute sa prospérité matérielle et de toute son antique sainteté, il ne subsiste que de tristes ruines, lorsqu'un saint abbé du voisinage vient en solliciter et en obtient la cession, dans le but de revivifier ces ruines et de rendre à Dieu son domaine perdu : cet abbé est Bernon.

Certes, ce n'est pas une figure vulgaire que celle de ce grand et saint homme, dont l'action a été si considérable alors et va devenir prépondérante dans tout ce que nous avons à redire ici. Saint Bernon est le préparateur et l'initiateur du grand mouvement de réforme monastique qui va s'opérer A l'égard de notre héros, il joue le rôle, un peu effacé, mais indispensable, de précurseur : si son renom se perd, éclipsé par la gloire de son disciple, sans lui, saint Odon n'aurait pu accomplir son œuvre. C'est Bernon qui prépare le terrain, forme Odon à la vie monastique et va lui confier en mourant l'œuvre qu'il a entrevue.

Bernon est lui aussi issu d'une race illustre entre toutes : selon toutes probabilités, son père est ce comte *Audo*, qui, sur ses terres bourguignonnes, a

offert un asile si généreux et si empressé aux reliques de saint Maur, chassées par la tourmente normande hors de leur moustier de Glaufeuil. Chose extraordinaire! la cause principale des dégradations sociales et des dégénérescences religieuses du xe siècle, nous l'avons constatée dans sa féodalité. Eh bien! pour sa lutte contre les désordres lamentables que nous venons de signaler, c'est dans les rangs mêmes de cette féodalité qui se dresse devant elle avec ses passions indomptées, avec ses violences sauvages, avec ses ambitions inassouvies, que l'Église va prendre ses instruments, ses chefs de combats, ses triomphateurs. Ah! c'est que dans cette féodalité, il n'y a pas seulement que des vices à combattre; il y a aussi des vertus à promouvoir et à diriger vers le but : dans les bouillonnements constitutifs de ces races guerrières, il y a des réserves prodigieuses de vitalité, qui aujourd'hui sont les passions rugissant contre l'obstacle et le supprimant dans le sang, mais qui demain peuvent devenir, avec la grâce d'en haut, des héroïsmes dans la lutte contre le moi humain et contre les vices de l'humanité, et enfanter ces sublimités de douceur, de patience, de pauvreté et de mortification qui stupéfient et déconcertent. Dans le baron brutal du xe siècle, qui abrite ses passions de barbare sous le masque d'une impiété gouailleuse, qui ne cherche qu'à s'emparer des biens d'Église, il y a en germe les désintéressements et les héroïsmes du chevalier chrétien du XIIe siècle et les sublimes abnégations d'un Godefroy de Bouillon. Quelle puissance ne vont pas avoir auprès des princes et des barons de leur époque, les Géraud d'Aurillac, les Bernon, les Odon, hier encore leurs compagnons, leurs amis, aujourd'hui

leurs adversaires, mais des adversaires qui les connaissent à fond, qui les aiment de toutes les ardeurs de leurs âmes et qui les combattent parce qu'ils les aiment?

En disant son adieu à la vie du monde, Bernon apporte à l'ordre Bénédictin une partie de ses biens patrimoniaux, le riche et important fief de Gigny : il y élève un monastère; c'est là qu'il réunit les disciples qu'entraînent son exemple et la réputation de sa sainteté et qu'il les exerce à la vie parfaite. La règle de saint Benoît y est observée dans toute sa pureté, et la bénédiction de Dieu s'épand sur cette communauté où on chante si bien ses louanges et où on le sert avec tant de ferveur. Bientôt Gigny n'est plus suffisant à contenir sa population monastique : il doit songer à essaimer à son tour. C'est alors que Bernon obtient du roi Rodolphe et du pape Formose, la cession du monastère de Baume, qu'il relève de ses ruines matérielles et morales. De ce nouveau centre, où il a transporté sa résidence, le saint abbé fait surgir une intensité remarquable de vie religieuse : les disciples affluent de toute la contrée, et, séduites par les admirables fruits de cette réforme religieuse, des abbayes illustres, telles que Massay et le Bourg-Dieu sollicitent le concours de Bernon et se placent sous sa houlette.

Tel est ce centre Bénédictin dans son efflorescence, lorsque nos deux voyageurs débouchent dans la vallée et saluent avec émotion le lieu de leur repos et leur part d'héritage ici-bas. Le but qu'ils poursuivent de toutes les ardeurs de leurs âmes, l'antique ennemi du Christ est là qui emploie toutes ses ruses pour les en détourner. A peine se sont-ils engagés dans le sentier ombreux de la vallée mystérieuse

qu'un groupe de jeunes moines vient à leur rencontre; l'un d'eux s'adressant à Odon, d'une voix pleine de surprise et de commisération lui dit :

« O malheureux! que viens-tu chercher ici? Tu veux servir Jésus-Christ et sauver ton âme? Par pitié pour toi, je t'en conjure, n'avance pas plus loin; retire-toi, lorsqu'il en est temps encore, de cet enfer, qui n'est propre qu'à la damnation des âmes. Tu ne connais pas l'abbé Bernon; ce n'est pas le père de la famille monastique; c'est le tyran qui régit son troupeau avec une verge de fer, qui, pour acquérir à ce monastère un fallacieux renom de régularité et à lui-même de sainteté, n'use envers ses moines que de discipline, d'excommunications, de prison, de jeûnes et de coups. »

Odon s'est arrêté, anxieux et troublé, devant cette communication inattendue; il sent le doute, l'inquiétude, l'effroi étreindre son cœur; il est près de renoncer à l'entreprise et de retourner sur ses pas. Mais Adhégrin s'élance au secours de son frère :

« Frère Odon, tu trembles, tu hésites, tu chancelles, toi! ... et tout cela à cause des paroles mensongères de ces fils de perdition. Ce n'est pas au nom de Dieu, c'est au nom de Satan, malheureux frères, que vous venez, méprisant la défense qui vous est faite par la Sainte Règle d'avoir des rapports avec les hôtes, nous détourner de l'appel d'en haut et nous dire vos calomnies contre le saint abbé Bernon que je connais et que je vénère. »

Les deux amis s'avancent, la main dans la main; les mauvais moines se retirent, confus, mais gardant dans leurs cœurs ulcérés une rancune profonde contre ceux qui les ont vaincus. Un moment après,

Odon et Adhégrin sont aux pieds de l'abbé qui les attend avec impatience, averti par les lumières divines et les serre avec une paternelle affection contre son cœur.

Les voilà novices, ces deux vétérans de la vie religieuse : ils ont apporté au monastère, avec une immense ardeur et une très réelle soif de la perfection, la connaissance intime de cette Règle, qu'ils sont censés apprendre; ils sont tout pénétrés de l'esprit du Grand Patriarche des moines. En peu de temps, les deux novices ont dépassé les plus fervents et les plus anciens religieux par leur humilité, leur austérité et leur régularité. Aussi, quand le temps de l'épreuve canonique étant expiré, Odon et Adhégrin sont admis au bonheur et à l'honneur de la profession monastique, de cette donation complète et définitive, si imposante dans sa simplicité archaïque, dans ses rites réglés par saint Benoît lui-même, tous les moines, en donnant le baiser de paix aux nouveaux membres de leur famille religieuse, sentent que quelque chose de grand vient de se produire pour le monastère de Baume.

CHAPITRE VIII

CLUNY

Il y a un an qu'Odon et Adhégrin sont entrés dans la famille de saint Benoît. L'abbé Bernon sort un jour, accompagné de plusieurs moines, de son cloître. Il vient de recevoir d'un haut personnage un rendez-vous qu'il ne saurait refuser. Ce personnage n'est autre que le *très robuste homme* Guillaume le Pieux, comte de Gothie et duc d'Aquitaine, dont nous avons déjà fait connaissance. Il sent les années accumuler leur poids sur ses épaules courbées et lui dire que la fin approche; obéissant aux pensées de foi, d'expiation et de piété qui ont illuminé sa vieillesse, il redouble d'ardeur dans ses œuvres pies et a résolu de leur donner un couronnement digne de lui : il a conçu le projet de fonder sur ses domaines, dans des proportions grandioses, un de ces foyers monastiques d'où la prière s'élèvera pure et incessante pour lui et pour les siens. C'est pour réaliser ce projet que dans le courant de l'année 910, il a convoqué auprès de lui Bernon, abbé de Baume, et Hugues, abbé de Saint-Martin d'Autun, dont il connaît la prudence et la sainteté, et dont souvent il sollicite les conseils. Le duc se trouve dans son manoir de Cluny, au pays de Mâcon; cette résidence

qui lui est advenue en 888 par héritage est son séjour de prédilection; nulle part il ne trouve des forêts plus étendues, plus sauvages, plus giboyeuses; nulle part il ne peut se livrer avec plus d'entrain à la chasse, dont les violents exercices ont conservé leurs attraits pour sa verte vieillesse. Après avoir accueilli les vénérables abbés avec une respectueuse déférence, après avoir témoigné au frère Odon qui fait partie de la suite de Bernon, que son cœur n'a pas oublié le gentil damoisel de la cour d'Aquitaine, Guillaume expose ses projets : il supplie en conséquence ses hôtes de parcourir en tous sens la contrée avoisinante pendant ces quelques jours employés par lui à *courre cerfs et sangliers* et de lui désigner le lieu le plus favorable à l'érection du monastère. Les moines se retirent, priënt, se consultent; éclairés des vouloirs de Dieu, ils reviennent trouver le prince.

« Nous avons cherché, et nous avons trouvé, nous avons prié et à chacun de nous le Seigneur a fait entendre sa réponse définitive : c'est ici même; c'est à Cluny que doit s'élever la maison de Dieu. Nulle solitude n'est plus apte à l'établissement de la vie religieuse, au milieu des forêts, que les moines auront à défricher et qui les sépareront des vains bruits du monde. Nulle contrée ne sera plus comblée des bénédictions d'en haut. »

Le sourcil du duc s'est froncé, il ne s'est pas attendu à cette proposition :

« Y pensez-vous, mes très chers et vénérés Pères? Vous me demandez Cluny, cette résidence de mes prédilections, où je viens prendre pour mes vieux ans les renouveaux de la jeunesse, ces forêts uniques, qui n'ont pas leurs semblables pour la chasse

dans toute l'étendue de mes domaines; c'est là que résident les meutes de mes chiens....

— Eh bien, sire! répond Bernon avec la sainte liberté des moines et son franc parler féodal, chassez de Cluny vos chiens, pour y mettre des moines. Quand vous vous présenterez devant le tribunal du Souverain Juge, aimerez-vous mieux être escorté par les aboiements de vos molosses ou par les Laudes des moines? »

Le duc sourit à la saillie du vieil abbé, et, réprimant dans son cœur les vaines revendications de sa passion cynégétique, il dit aux hommes de Dieu :

« Qu'il soit fait selon votre parole ! »

Quelques jours plus tard, une imposante assemblée entoure dans le palais de Bourges, le duc Guillaume et Ingelberge sa femme : on y voit à la tête de tous les barons de leur cour Madalbert, archevêque de Bourges, Adalard, évêque de Clermont, etc. Aux pieds du trône de l'illustre duc, le *lévite Odon*, tenant la place du chancelier, lit le *testament*, c'est-à-dire le diplôme de la donation solennelle faite par Guillaume le Pieux de son domaine de Cluny, sis sur la rivière de la Graône, avec sa chapelle dédiée à la Vierge et ses dépendances aux saints apôtres Pierre et Paul, pour la fondation d'un monastère Bénédictin. De nos jours, les progrès des codes de lois, les envahissements irrésistibles d'une nauséabonde et vulgaire paperasserie ont passé sur tout leur niveau; tous les actes de la vie civile, qu'il s'agisse des servitudes du mur mitoyen ou d'une fondation intéressant l'honneur et le bien de toute une contrée sont enveloppés par l'inévitable clerc de notaire dans les compendieuses lampées de langage barbare, pédantesque, horripilant qui con-

stituent sa puissance et son domaine professionnel. Aussi nous ne pouvons nous défendre d'une émotion attendrie devant ces diplômes des âges passés, qui malgré leur poussière vivent d'une vie intense et personnelle. Tous ceux qui y interviennent y apportent leur empreinte. Le prologue de l'acte appartient au rédacteur de la charte, au lévite qui tient la plume et la place du chancelier; et là il a toute latitude pour exposer les vues surnaturelles, mobiles de la donation, la pensée des fautes de l'existence, celles de la mort et de la reddition des comptes qui s'apprêtent, le paiement des dettes et les expiations indiquées par le Sauveur, l'aumône et la prière. Puis s'aidant de sa plume libre et diserte, les donateurs font leurs donations, comme ils veulent, avec les caractères, les conditions et les réserves qu'ils entendent; ils usent de leur pouvoir personnel et de la puissance ecclésiastique qui préside à cet acte pour assurer la pérennité à ce dernier et menacer les violateurs de ses dispositions de sévères revendications pécuniaires et des foudres redoutées des plus terrifiantes excommunications. Il n'est pas jusqu'aux témoins qui viennent nous faire connaître leurs personnalités et leurs vertus, en inscrivant bien humblement leur qualité de *peccator* entre leur nom et leur titre épiscopal.

Cette donation, Guillaume et Ingelberge la font pour l'amour de Dieu, pour les âmes, tout d'abord de leur seigneur féodal, Eudes roi des Francs, puis de leurs ascendants et de leurs descendants, pour celles de tous leurs vassaux, pour la prospérité et l'intégrité de la religion catholique, pour tous ces fidèles, nos frères, qui, à travers les siècles, forment la grande famille du Christ. Ils veulent qu'à

Cluny soit érigé un monastère, où des fils de saint Benoît observent avec fidélité la Sainte Règle et en fassent le vénérable domicile de la prière et de la louange divine; les moines qui sortiront pauvres du siècle n'auront à apporter au monastère que leur bonne volonté. Tous les cinq ans, les moines de Cluny auront à porter dix sols d'or à Rome pour le luminaire de *la confession des Saints Apôtres*. Les donateurs prescrivent que chaque jour, dans le monastère, les œuvres de miséricorde soient exercées avec un très grand zèle en faveur des pauvres, des indigents, des étrangers, des pèlerins: ils établissent solennellement que ce lieu de Cluny sera exempt de toute juridiction civile et ecclésiastique, en dehors de celle du Saint-Siège. Nous donnons ici la traduction de l'invocation que le duc adresse en terminant aux Saints Apôtres et qui résume la mission de Cluny dans l'avenir :

... « Je vous en supplie, ô saints apôtres Pierre et Paul, et vous, pontife des pontifes, chef du siège apostolique, par l'autorité canonique et apostolique que vous avez reçue de Dieu, déclarez exilés de la communion de la sainte Église de Dieu et de la vie éternelle, les voleurs et violateurs de ces choses que, dans la joie de mon cœur et dans ma bonne volonté, je vous donne. Soyez les tuteurs et les défenseurs du lieu de Cluny, des serviteurs de Dieu qui y vivront ensemble et de tous les biens qui leur sont confiés au nom de la charité, de la clémence et de la miséricorde du très pieux Jésus notre Rédempteur.... »

Immédiatement Bernon se met à l'œuvre : les moines travaillent avec les ouvriers du duc, creusent des fondations, élèvent des murailles, construi-

sent des bâtiments claustraux, une église, le tout bien modeste, mais pourtant plus considérable que ne semblent le comporter les conditions de la donation. Et puis, il va s'y établir avec une douzaine de moines. Ici il n'a pas besoin de réformer; il suffit de former; il ne doit pas détruire; il n'y a qu'à édifier. Poussé par son zèle pour la gloire de Dieu, et par une inspiration secrète de la grâce d'en haut, il veut faire de Cluny un monastère exemplaire pour la régularité, une réserve catholique de vie bénédictine. Cette œuvre, il la pressent, il l'ébauche et va la léguer à celui qui doit la réaliser.

CHAPITRE IX

ANACHORÈTE ET CÉNOBITE

La profession monastique vient mettre fin pour les deux amis à cette vie pleine de douceurs qu'ils ont menée jusqu'ici, où ils ont mis en commun les ardeurs et les tendresses de leurs âmes, et où s'appuyant fraternellement l'un sur l'autre, ils ont fait leurs continuelles ascensions vers le ciel.

Adhégrin est désigné pour faire partie de la phalange d'élite que Bernon transplante à Cluny. Il est bien dans son élément, le rude moine assoiffé d'austérités et d'immolation, dans ce monastère à peine ébauché, au milieu de cette pauvreté qui ne fournit que la nourriture la plus sommaire à la table monastique : débuts petits et merveilleux d'une œuvre immense, source de mérites et de sainteté pour les moines de la première heure et de bénédictions pour l'avenir.

Après avoir édifié les premières années du monastère naissant par l'exercice de toutes les vertus monastiques et par la pratique des plus effrayantes mortifications, Adhégrin disparaît de la scène, où jusqu'ici, nous l'avons vu jouer son rôle.

Dans le chapitre premier de la sainte règle, saint Benoît, après avoir parlé des moines, « des *céno-*

bites qui viennent militer dans la vie commune du monastère sous l'autorité de leur abbé », mentionne une catégorie supérieure de ces soldats du Christ, « celle des *anachorètes*, de ceux qui ne cédant pas à une vaine ardeur de novice, mais déjà rompus aux luttes spirituelles, vont engager, dans la solitude, sans le secours d'aucun être humain, le combat singulier contre les puissances des ténèbres et les tentations de la chair ». Cet état d'héroïsme permanent que saint Benoît, l'enfant intrépide, affronta et supporta pendant les longues années de son fécond ensevelissement dans la grotte de Subiaco, Adhégrin sent au cœur la sainte ambition de le prendre pour lui. Le vétéran des combats de la terre, le rude champion du Christ est tout armé pour les luttes du désert. Il obtient donc la permission d'embrasser la vie érémitique, avec toutes ses abnégations, ses héroïsmes, ses désolations humaines, ses ascensions divines.

Suivons-le quelques instants dans la retraite qu'il s'est choisie, dans le théâtre obscur de ses luttes, de ses mortifications et de ses contemplations. Aussi bien sa vie va-t-elle se perdre en Dieu et il ne portera plus à l'œuvre d'Odon qu'une coopération surnaturelle, imperceptible aux regards humains. Il a examiné avec une curiosité jalouse tous les environs du monastère et les profondeurs inaccessibles de la sombre vallée, il a découvert dans l'anfractuosité de la roche abrupte une grotte étroite, obscure, où quelques gouttes d'eau, stillant de la voûte de pierre, ont creusé sur le pavé leur petit réservoir encorbellé de quelques mousses aquatiques. C'est là qu'Adhégrin dispose son mobilier d'ermite : la pierre qui servira de dur oreiller à sa tête endolorie, l'es-

cabeau où il reposera ses membres fatigués, le petit réceptacle où il renfermera tout son arsenal de pénitent, ses cilices, ses ceintures aux longues pointes s'incrustant dans la chair, ses disciplines ensanglantées — puis son psautier qu'il récite tous les jours en entier — et enfin les sommaires réserves de sa provende quotidienne. Tous les dimanches, il se rend au monastère pour assister aux divins offices, prendre à la table eucharistique sa part de réfection céleste; puis il repart emportant pour sa nourriture de la semaine la farine avec laquelle il pétrira son pain, et quelques poignées de haricots qu'il fera cuire sans assaisonnement; il se contentera pour boisson de cette eau qui tombe goutte à goutte sur le pavé de la grotte. Cette vie si épouvantable aux yeux de la faiblesse humaine, le saint moine va la mener sans défaillance pendant de longues et longues années. A ces saintes et terrifiantes rigueurs viennent se joindre les désolations spirituelles dont Dieu use envers ses âmes privilégiées, pour les purifier de plus en plus et les rendre de plus en plus dignes de son amour. Que ces épreuves sont crucifiantes pour le pauvre solitaire qui, au milieu de la tourmente, ne sent aucune main amie pour le relever, aucun cœur compatissant pour le consoler. Un jour, il est là, affalé aux pieds de son crucifix; il déguste la coupe amère : la désolation, le délaissement l'oppriment, — il est seul, — Jésus, le compagnon de tous ceux qui souffrent, lui aussi, s'est retiré, — il est seul. Et la perspective ténébreuse de la damnation éternelle est là qui envahit son âme et la broie. Il pousse vers le ciel ses gémissements suppliants : il y a trois années que, par amour pour Dieu, il mène dans sa pauvre caverne

une existence à faire frémir la nature; et pendant ce long espace de temps, Dieu a semblé avoir délaissé son rude athlète; pas une consolation n'est venue rafraîchir son âme brisée; pas un rayon n'est venu éclairer ses ténèbres. Il est prostré sur le sol; ses forces sont épuisées; le sombre désespoir est là qui s'empare de cette âme et va la précipiter dans l'abîme. Mais Dieu qui a contemplé avec amour les tortures de son serviteur, les héroïques résignations de sa souffrance solitaire, a jugé l'épreuve suffisante; et comme au divin Sauveur, abîmé dans l'agonie de Gethsémani et poussant au ciel ses cris de détresse et ses *fiat!* amoureux, il envoie la consolation dont les douceurs surabondantes font oublier en un instant les longues et dures épreuves. L'ange lumineux se présente au pauvre ermite anéanti : sa voix douce lui murmure à l'oreille du cœur : « Pourquoi cette tristesse? Pourquoi ce désespoir? — Hélas! gémit la pauvre créature, voilà tant d'années que, pour l'amour de Jésus-Christ, j'ai entrepris cette vie de sacrifices et de combats, et que je n'ai mérité aucun regard de compassion. Mon Dieu s'est détourné de moi : il ne veut pas accepter mon service. Il ne m'aime pas! »

Et ces paroles brûlantes s'échappent du cœur désespéré de la pauvre victime. Mais alors se penchant vers lui, le messager céleste l'enserre dans ses bras, le presse contre son cœur ardent et lui dit : « Courage, bon et fidèle serviteur. Dieu t'aime d'un amour infini, d'un amour proportionné à tes souffrances. — Vis de cet amour! » Et les délices surnaturelles inondent l'âme avec une véhémence capable, si la compassion divine ne la modère, de mettre terme à une vie terrestre. Adhégrin a vaincu les désespé-

rances infernales et, sorti de la nuit obscure, jouit des lumières et des extases de l'union divine. Ses luttes ne sont pas terminées; mais il n'est plus seul pour les soutenir : un jour l'ennemi se précipite sur lui et veut l'écraser sur la roche qui dresse sa pointe aiguë au fond de l'abîme : Adhégrin se voit perdu, mais son cri de détresse est entendu et saint Martin arrive qui met *le malin* en déroute et, souriant, ramène l'ermite dans sa grotte.

Pendant ce temps, Odon privé de la présence et des conseils, mais non des prières, de son saint ami, poursuit, dans l'humilité de la vie commune, sa mission. Il a trente ans, et entre dans la vie monastique en pleine ferveur d'âme et dans l'épanouissement de son intelligence. Sa mission sera de rester dans le monastère où il aura à se sanctifier en sanctifiant les autres. L'abbé Bernon le place à la tête de l'école des jeunes *oblats* de Baume; nul ne peut être plus apte à leur apprendre les vertus et les sciences du cloître. Quelques traits épars dans la chronique éclairent de leurs naïves lueurs cette portion de la vie monastique d'Odon.

En voici un que, malgré sa vulgarité, nous ne saurions passer sous silence; car il nous fait connaître les délicates sollicitudes de l'éducation monastique et l'admirable humilité du saint. Les fonctions de maître de l'école, qui ont été confiées à Odon, comportent l'instruction et la surveillance. Après avoir passé la journée au milieu de ses oblats, leur avoir donné ses leçons, les avoir surveillés au chœur, à l'étude, dans leurs jeux, il couche auprès d'eux et n'a pas la nuit pour se reposer de sa garde incessante et pénible. Les coutumiers de Baume prescrivent que, lorsqu'un enfant aura à se lever pendant

la nuit, il devra être accompagné d'un frère et du maître, portant à la main un flambeau allumé. Or, une nuit, le flambeau lui faisant défaut, Odon croit pouvoir se contenter de la lumière très suffisante du dortoir. Le lendemain matin, au chapitre des coulpes, après les confessions ordinaires, une voix s'élève sifflante et irritée : c'est celle de ce frère qui a tenté de détourner Odon de la vie religieuse et qui a conservé dans son cœur le désir de la vengeance :

« Je proclame le frère Odon pour la faute grave qu'il a commise la nuit dernière en accompagnant un oblat sans lumière. »

Odon s'est prosterné au milieu du chapitre et garde le silence. Bernon veut mettre à l'épreuve ce moine qu'il soupçonne très vertueux et qu'il veut faire avancer dans la perfection :

« Frère Odon, je vous ordonne de dire pourquoi vous avez commis un si grave manquement. »

Bien humblement, Odon reprend :

« Je me suis imaginé que la lumière du dortoir qui éclairait tout l'appartement était suffisante pour remplacer le flambeau absent. »

D'une voix sévère, l'abbé prononce sa sentence :

« Mon frère, vous avez gravement manqué à vos devoirs et oublié la responsabilité à vous confiée. Pour expier votre faute, vous resterez excommunié tout un jour. »

Voilà le pauvre frère séparé de la communauté, privé de toutes ses fonctions pendant cette journée de dure pénitence, savourant les amères douceurs de l'humiliation. Au sortir du chapitre du lendemain, où l'abbé lui signifie la fin de sa pénitence et sa rentrée dans la vie normale, on voit Odon aller

se prosterner aux pieds de son accusateur, et lui dire d'une voix bien humble et bien douce :

« Mon frère, pardonnez-moi le scandale que je vous ai causé. Soyez béni du bien que vous avez fait à mon âme ! »

Cette scène n'a pas échappé à l'œil de Bernon; l'épreuve qu'il a tentée a réussi, au delà de ses espérances. Il est maintenant fixé sur la vertu d'Odon et devant cette humilité si fermement ancrée dans l'âme, il bénit le ciel qui lui a donné un vrai moine. Dès lors il s'attache à lui par les sentiments d'une paternelle prédilection, et fait reposer sur sa tête les perspectives de l'avenir.

La vie religieuse, à part certains cas très rares, où Dieu demande à son serviteur un sacrifice exceptionnel, se compose chaque jour d'un très grand nombre de petites actions; le mérite de ces dernières dépend du mobile qui les inspire, du caractère surnaturel que l'homme sait leur donner. Recueillons avec respect et amour, dans la chronique du moine Jean, le trait célèbre des *mies de pain*, qui nous redit l'admirable fidélité d'Odon dans tous les actes de sa vie monastique et sa valeur aux yeux de Dieu.

D'après le coutumier, les moines doivent recueillir dans le creux de leur main, avant la fin du repas, les mies de leur pain tombées sur la table et les avaler, pour ne pas laisser perdre des aliments autrement inutilisables et ayant reçu la bénédiction du début. Odon est à sa place au réfectoire; son frugal repas est pris avec promptitude et une absolue indifférence; et puis il concentre toute son attention dans la lecture qu'un moine fait pendant toute la durée du repas, du haut de la chaire du réfectoire; il s'y absorbe tellement, qu'il en oublie toute chose.

Quand, d'un coup de son martelet de bois, l'abbé donne le signal de la fin du repas et de la lecture, Odon s'aperçoit que les mies de pain sont oubliées à sa place; pendant que le lecteur s'incline en prononçant la conclusion monastique : *Tu autem, Domine, miserere nobis*, il n'a que le temps de les recueillir dans sa main. Que va-t-il faire de ces mies? Le coutumier lui défend de les jeter par terre; mais il lui interdit aussi de prendre une nourriture quelconque entre les repas. Ce cas de conscience, que les délicatesses de son âme se refusent à résoudre, Odon se détermine à le soumettre à son abbé; tenant sa main fermée et cachée sous son scapulaire, il se joint à la communauté qui passe processionnellement sous les cloîtres et va terminer au chœur son hymne d'actions de grâces. Plus d'un sourira peut-être de pitié devant cette naïve inquiétude, devant ce problème qui sera réputé puéril et qui trouble le serviteur du Christ : Dieu sourit aussi, mais avec amour, devant les délicatesses de la fidélité de son moine; il va montrer combien ces choses si petites au regard humain sont grandes à ses yeux.

Odon vient s'agenouiller devant son abbé, lui demande pardon de son oubli, lui expose bien naïvement et bien filialement sa difficulté et ouvre la main pour lui présenter l'objet de son doute. Mais, ô prodige! les mies que le fidèle serviteur a recueillies et conservées dans sa main, les voilà transformées en autant de perles brillantes. Saisi d'une religieuse émotion qu'il fait partager à tous, à la vue de ce prodige, Bernon recueille avec respect ces pierres précieuses venues du ciel, les fait sertir dans une étoffe de prix qui sera un des joyaux les plus estimables de Cluny, et, dans la suite des siècles, tant

qu'il y aura des noviciats bénédictins, les maîtres répéteront à leurs disciples ce miracle, témoignage de la sainteté d'Odon, et du prix qu'attache Dieu à la fidélité de ses serviteurs dans les petites actions de tous les jours.

Une des caractéristiques de la sainteté d'Odon, que nous pouvons recueillir dans les vestiges de cette période de sa vie, est son zèle ardent pour le gain des âmes. En travaillant sans relâche, dans le recueillement du cloître, à sa propre sanctification, notre saint n'oublie pas qu'il y a, en dehors des murs de clôture, des âmes que Dieu veut à son service et qui ne savent pas entendre cet appel ou ne peuvent pas y répondre; il songe à son bonheur présent et aussi à ses jours passés, alors que Dieu a opéré ses miracles pour le sauver malgré lui. Il se sent brûlant de charité pour ces élus de Jésus-Christ et d'ardeur pour la gloire de Dieu. Il se fera un pêcheur d'âmes et portera, dans ces conquêtes spirituelles, un peu de cette fougue du baron, qui ne connaît pas les obstacles quand il s'agit d'un frère à sauver et de Dieu à glorifier.

Deux âmes lui sont chères entre toutes, ce sont celles de ses vénérables parents; il se souvient de tout ce qu'il leur doit, de la générosité de leur sacrifice; il pense à la vie de solitude amère qu'ils mènent, les deux pauvres vieillards, dans le donjon, un moment si joyeux, maintenant si morne. Une inspiration secrète, qu'il ne peut chasser de sa pensée, lui dit d'aller rendre à ces deux êtres, si aimés et si aimants, le bien qu'il en a reçu. Il soumet son désir à son abbé : Bernon sait qu'il peut compter sur son moine; il est convaincu que des lumières d'en haut éclairent ses voies; il accorde donc sans hésiter

la permission demandée. Odon refait donc cette route que nous connaissons. Le chroniqueur est très sobre de détails sur cette expédition de saint Odon. Nous pouvons nous représenter la surprise et les joies délirantes de cette rencontre imprévue; nous contemplons par la pensée ces trois êtres à genoux dans la salle du donjon, unissant leurs actions de grâces à ce Dieu, pour lequel ils ont tant souffert, mais qui leur accorde tant de joies aujourd'hui. Alors le fils se lève; lui, le moine, redit, en des accents éloquents et émus, à ces deux vieillards qui attachent sur lui leurs regards humides, les magnificences et les délices du service du Seigneur, les petitesses des choses de la terre, les grandeurs de cette vie religieuse, qui consiste à se dépouiller du créé pour se revêtir de Dieu et à parvenir, par l'abnégation, la mortification, aux perpétuités ineffables de l'amour divin. Et puis, Odon parle des ouvriers de la onzième heure, à qui le divin Maître dit : *Pourquoi restez-vous oisifs sur la place*? Alors les figures des vieillards s'illuminent d'un enthousiasme céleste :

« Serait-il possible? Nous!

— Oui, c'est possible, puisque Dieu m'envoie vous le dire.... »

Et le lendemain Odon reprend la route de Bourgogne, emmenant avec lui les deux vieillards qui lui ont donné la vie terrestre et devant qui il vient d'ouvrir la vie religieuse. Après avoir laissé Silvia dans un monastère de la contrée où elle recevra le voile sacré et qu'elle embaumera de ses vertus[1],

1. Il est probable que la vie religieuse d'Abbon ne fut pas de longue durée, car il n'en est plus fait mention dans la suite : tandis que le moine Jean après nous avoir dit l'entrée

Odon conduit Abbon à Baume; et, peu de jours après, par délégation de l'abbé, qui veut lui laisser cette consolation et cet honneur, il donne à son vénérable père l'habit monastique et le forme à la règle Bénédictine.

Ces premiers succès, doublement chers à son cœur, inaugurent, pour Odon, l'apostolat où la grâce l'appelle et qu'il va poursuivre avec ardeur. Malgré certains caractères anormaux que nous y trouvons et qui peuvent exciter les étonnements et les syndérèses d'esprits du xxe siècle, nous ne pouvons résister au plaisir de relater une de ces conquêtes d'âmes qui nous fait admirer les ardeurs de celle d'Odon, sa méconnaissance des difficultés et les bénédictions de Dieu venant approuver et féconder les hardiesses de son serviteur. Nous allons laisser la parole au moine Jean, qui nous décrit, avec tant de vie et de naturel, cette scène d'un autre âge :

« Il arriva un jour que, pendant un voyage, Odon se retira, pour y prendre son repos de la nuit, dans la demeure d'un homme très noble de la contrée; les maîtres du logis étaient absents; il n'y avait que leur fille, qui était restée avec ses serviteurs et qui, pendant toute la soirée, paraissait absorbée par la considération des actes et des paroles du serviteur de Dieu. Ce dernier venait de se retirer dans la chambre mise à son usage, lorsque la jeune fille s'y précipite par une porte dérobée, se jette à ses genoux, lui disant qu'elle allait être donnée sous peu en mariage, et le suppliait, au nom de Dieu, dont elle était et voulait rester la servante, de la délivrer

de Silvia dans un monastère qu'il ne nomme pas, nous dit que : « s'il lui était permis d'écrire sa vie, il y aurait matière d'une histoire et non d'une simple mention ».

cette nuit même. En entendant ces paroles, le soldat du Christ fut en proie, dans son cœur, à un trouble profond, ne sachant ce qu'il devait faire. Il ressentait dans son âme sa piété habituelle envers Dieu, une grande compassion des larmes de la vierge; il voyait devant lui le jugement de Dieu et la perte de cette âme; il mettait en regard toutes les réclamations des parents et des populations contre le moine qui aurait une telle présomption. Mais, vaincu par l'amour de Dieu et par les sanglots de la vierge, il consent à l'enlèvement de cette dernière. Pendant la nuit donc, lorsque les serviteurs du château étaient plongés dans le sommeil, Odon et le frère qui l'accompagnait s'avancèrent sur leurs chevaux pendant que, par son ordre, ses écuyers, ayant pris la jeune fille, le suivaient. Le lendemain, ils arrivèrent au monastère. Or, près du monastère, il y avait un oratoire et une hôtellerie où les plus nobles dames de la contrée venaient pour prier; c'est là qu'il laissa la jeune fille; puis il se rendit au monastère. Le lendemain, Odon vint, suivant sa coutume, rendre compte au père du monastère de tout ce qu'il avait fait. Ce dernier, en entendant ce qui venait d'arriver pour cette jeune fille, se troubla, demanda à Odon comment il avait eu la présomption d'agir ainsi sans permission, et lui adressa de sévères reproches. Odon se prosterna humblement à ses pieds, demandant son pardon. Enfin, à une nouvelle interrogation de l'abbé, il répondit : « Seigneur mon père, « depuis l'instant où vous avez daigné, malgré mes « misères, me recevoir dans votre famille religieuse, « tant que j'ai pu vous observer, j'ai constaté que « vous n'avez jamais d'autre souci que de gagner « des âmes. Les autres abbés cherchent à se pro-

« curer des ressources abondantes et à plaire aux « hommes ; pour vous, fondé sur la piété et la miséricorde, vous ne vous préoccupez que de plaire à « Dieu en lui gagnant des âmes ; j'ai cherché à vous « imiter en cela, et j'ai voulu gagner cette vierge « pour la gloire de votre nom. Malgré la puissance « des larmes qu'elle versait, je n'ai pas oublié vos « reproches, que j'étais bien certain de ne pouvoir « éviter ; mais j'ai préféré être frappé par la verge « de mon père très miséricordieux que d'être condamné pour la perte de cette âme. Que ne puis-je « gagner au Christ toutes les femmes de cette province et les arracher aux servitudes de la chair, « quand même je devrais, pour chacune d'elles, « subir vos flagellations. » Par de telles paroles, il apaisa l'émotion du père abbé, qui, pourtant, lui donna cette obédience : « Va, et puisque tu as su « l'arracher au monde, tâche de trouver les moyens « de la nourrir et de la confirmer dans de saints « entretiens pour qu'elle ne se repente pas de sa « résolution et ne revienne pas, cédant aux suggestions du diable, au siècle. » Le Père Odon se mit donc à lui porter sa nourriture quotidienne, et en présence de frères, pour éviter le scandale, à l'instruire des préceptes de la vie religieuse. Au bout de quelques jours, il put l'emmener dans un monastère, où elle fut reçue parmi les vierges consacrées. »

Le moine Jean ajoute qu'au bout de peu de temps, la nouvelle moniale termina, par une sainte mort, sa vie religieuse, et que l'intervention de l'apôtre saint Paul, venant cueillir cette fleur pour le ciel, témoigna combien l'œuvre d'Odon avait été bénie de Dieu et agréable à son cœur.

CHAPITRE X

DISPOSITIONS PRISES PAR BERNON POUR L'AVENIR

Malgré sa robuste vitalité, malgré cette puissance d'intelligence et de volonté qui fait tenir sans défaillance par ses mains séniles la houlette pastorale sur les nombreux monastères constituant sa famille religieuse, Bernon sent ses forces décliner et sa vie approcher de son terme. Cette fin de sa journée de travail terrestre, l'homme de Dieu la salue sans crainte, et c'est avec joie qu'au fond du cœur il répète les paroles de l'apôtre : *J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course*. Une chose, néanmoins, le préoccupe dans cette vue de la tombe ouverte devant lui : il a reçu une mission de Dieu; il a entrepris une œuvre à laquelle il s'est consacré tout entier et qu'il n'a pas le droit d'emporter avec lui dans cette tombe. Cette œuvre, c'est la réforme monastique : il a fait refleurir la règle de saint Benoît dans tous les monastères soumis à son autorité; ces résultats bénis, vont-ils disparaître ou être le germe d'un grand mouvement de salut? La part qui lui incombe dans la solution de ce problème se résume à la préparation de l'homme qui pourra continuer et développer son œuvre après lui. Certainement, il a auprès de lui son neveu bien-aimé,

Widon, qui l'a suivi dans sa séparation du monde, qui a joint au sien l'apport de son avoir personnel, ce qui a permis la fondation de l'abbaye de Gigny avec ses riches dépendances : Widon est un saint moine, détaché des biens de la terre, d'une régularité et d'une mortification bien exemplaires. Mais, malgré l'affection profonde qu'il a pour lui, malgré l'estime si méritée qu'il rend à ses vertus et qui l'a engagé à le choisir comme Prieur claustral de Gigny, Bernon se dit tout bas que son neveu est inférieur à la tâche de l'avenir; suffisant pour maintenir dans un centre d'action limité les résultats acquis, il manque de cette largeur de vues, de cette puissance intellectuelle et de ce savoir indispensables pour les développements de l'œuvre réalisée. Depuis longtemps déjà, les préoccupations qui se lisaient jadis sur la face du vieil abbé semblent s'être dissipées; son cœur respire à l'aise, déchargé du poids qui l'a opprimé, et son regard se fixe confiant sur l'avenir. A mesure qu'il l'a étudié avec une attention émue, il a compris qu'Odon est cet homme qu'il a demandé au ciel et que la Providence lui donne. Ce religieux, si humble, si mortifié, si régulier, joignant à son éminente sainteté, à son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, une intelligence supérieure, un savoir exceptionnel, des relations avec les principaux personnages de son temps, est l'homme prédestiné pour continuer l'œuvre réformatrice; c'est lui qui réalisera les grandes choses dont Bernon n'a dans son cœur qu'un vague et indéfini pressentiment.

Dès que cette solution s'est imposée à son esprit, il se livre sans relâche à sa préparation, c'est-à-dire à la formation d'Odon, en vue de la mission qu'il

lui réserve. Mais la chose n'est pas aussi simple qu'elle peut le paraître tout d'abord. A tout moment, Bernon se heurte contre un obstacle persistant; cet obstacle, c'est l'humilité toujours en éveil de notre saint. Quand l'abbé lui confie une mission importante, tout en protestant de son incapacité personnelle, Odon n'a qu'à s'incliner devant l'obédience donnée et à l'accomplir le mieux possible. Mais quand Bernon laisse pressentir une partie de ses vues par les ascensions qu'il veut faire faire à son moine dans la hiérarchie sacrée, celui-ci se renferme dans sa citadelle d'humilité; il supplie; il plaide sa cause avec chaleur, éloquence et persuasion. Pour triompher de ses saintes résistances, il faut en venir aux grands moyens.

Saint Benoît dans sa règle, donne à l'abbé d'un monastère le droit de faire promouvoir au sacerdoce tel de ses sujets qu'il estimera digne de ces fonctions sacrées. Assurément, pour le cas présent, nul n'est plus indiqué que le frère Odon pour recevoir l'onction sainte : ses vertus, sa science théologique, son éloquence, sa dévotion ardente envers la sainte Eucharistie sont autant de manifestations de la volonté divine à cet égard. Mais, si l'on a rencontré beaucoup de difficultés pour faire accepter à Odon les ordres inférieurs, maintenant qu'il s'agit du sacerdoce, de ce sacrement qui élève la pauvre créature humaine à une si écrasante dignité, la résistance est absolue. Le pauvre moine est là, la figure inondée de ses larmes, se roulant aux pieds de son abbé, sollicitant sa pitié pour son âme en danger de damnation en face de cette dignité, de cette responsabilité; il cite dans son plaidoyer l'exemple de nos Pères dans l'ordre monastique, qui n'ont pas franchi

le suprême et effrayant degré et sont restés diacres jusqu'à la fin de leur vie, saint Maur et saint Benoit lui-même. Ne se sentant pas au cœur la force d'imposer à son cher Odon la si douloureuse contrainte, Bernon appelle à son secours Turpion, évêque de Limoges. Ce prélat est tout dévoué à l'ordre bénédictin et, ainsi que son frère Aymon, abbé de Saint-Martial, il a pour Odon une intime amitié. Ces relations, dont nous ne saurions préciser l'origine, vont avoir sur l'orientation de la vie de notre saint une notable et salutaire influence. Devant l'évêque et l'abbé qui, à des titres si éminents pour lui, représentent l'autorité de Dieu et lui en intiment les ordres, Odon n'a qu'à s'incliner. Turpion confère à son cher ami les onctions sacrées et, en dépit de toutes ses résistances, en fait un prêtre pour l'éternité. Ce dernier passe toute cette journée prosterné sur les dalles du sanctuaire; il semble ne plus s'appartenir et avoir perdu la conscience de la réalité des choses. Le lendemain quand la cloche appelle les moines à l'office nocturne, Odon revoit comme dans une vision la scène de la veille; il veut la chasser comme un rêve obsédant; mais la vue de l'étole qui est pendue à son cou, insigne permanent de son état et de sa dignité, le ramène à la réalité de la situation et il se prosterne en gémissant et en pleurant. Cet état de prostration en face des responsabilités imposées se prolonge tellement que Bernon envoie à quelques jours de là Odon remplir une mission auprès de l'évêque de Limoges. Les deux amis se retrouvent; dans leurs entretiens intimes, dont Odon nous révélera la substance, ils versent dans le cœur, l'un de l'autre, les flammes de l'amour divin dont ils sont embrasés : ils gémissent tous

deux sur les vices de leur temps, sur la diminution de la foi, sur la dépravation des mœurs. Odon redit avec une sombre éloquence le règne de la violence, la suprématie de la force sur le droit, la déchéance des monastères, la dégradation des mœurs du clergé; il montre ces prêtres, oubliant leur divine dignité pour s'abaisser à toutes les corruptions et montant le matin à l'autel pour offrir de leurs mains impures la victime trois fois sainte : le moine emprunte à Jérémie, au prophète des douleurs, des lamentations pour exhaler les tristesses et les terreurs de son âme. L'évêque relève le moine; devant ces lamentables spectacles qu'ils connaissent tous deux, le rôle du pasteur et celui du prêtre ne consistent pas à pleurer : il faut faire mieux que se désoler du mal; il faut le combattre; il faut le guérir. Pour cela, Dieu ne demande que la bonne volonté de ses serviteurs ; ils doivent prêcher Jésus-Christ par leurs paroles et leurs exemples; et, quelle que soit leur impuissance personnelle, la grâce de Dieu fera le reste. A ces accents supérieurs, l'âme d'Odon se redresse. Un jour nouveau se présente à lui : son humilité reste entière : il la garde comme son trésor; il sait qu'il n'est rien; mais ce rien, il le met sans réserve au service de Dieu, et de ce rien, Dieu fera ses grandes œuvres. Des entretiens de Limoges, Odon rapporte en germe encore inconnu au fond de son cœur, la mission de sa vie. Comme conséquence immédiate, sur la demande de l'évêque Turpion et l'ordre de son abbé, il rédige les trois livres de ses *Collations*, qui sont le résumé de ces entretiens et qui restent son incontestable chef-d'œuvre. Nous reviendrons plus tard sur ces pages, sur ce sermon sombre, éloquent, pathétique adressé

à une société tout entière pour lui montrer ses devoirs, ses vices et ses déchéances : c'est la préparation par la plume à l'action réformatrice qu'Odon est appelé à exercer et qui s'inaugurera sous peu.

Cependant le moment décisif approche où Bernon va être admis au repos de la tombe : il ne lui est plus possible de remettre au lendemain la réalisation du plan qu'il a conçu sous le regard de Dieu pour le maintien de son œuvre. Au mois de décembre de l'année 925, il réunit, dans un de ses monastères (à Gigny selon toute probabilité), avec toute sa famille religieuse, c'est-à-dire les moines de toutes les abbayes soumises à son autorité, les évêques de la contrée et tous ceux que, comme Turpion, des relations particulières rattachent à lui, ainsi que tous les hauts personnages de la région. Assistons aux différents épisodes qui vont se produire dans le sein de cette importante assemblée. Nous voyons tout d'abord Bernon se lever de son trône abbatial, il se démet de sa dignité, se dépouille de ses insignes, et, à genoux, demande humblement pardon à ses frères et du mal qu'il a pu commettre, et du bien qu'il aurait dû faire et qu'il n'a pas fait. Pour la suite de cette scène, nous nous trouvons en présence de versions différentes et, par suite, d'un problème à résoudre.

Saint Benoît dans sa règle confie à l'élection des religieux du monastère la désignation du pasteur, sous la houlette duquel ils devront vivre, du père qui devra pourvoir aux besoins spirituels et matériels de sa famille monastique. Notre bienheureux patriarche a trop profonde la connaissance de la misère humaine pour se faire illusion sur ce mode d'élection qui s'impose à lui mais dont il réduit, autant qu'il peut, l'exercice : pour en prévenir les

abus, il recommande avec instance à ses moines de n'agir dans les choix qu'ils auront à faire que sous le mobile de la crainte de Dieu ; il place ces comices électoraux sous le contrôle des évêques et des principaux fidèles de la région, qu'il supplie de s'opposer à toutes les factions mauvaises ou les criminelles ambitions et de faire triompher les vœux d'une minorité animée de vues surnaturelles aux dépens des votes d'une majorité aveugle ou corrompue. Il subit donc le suffrage universel, mais ne l'admet que dirigé et éclairé.

Dans son récit, le moine Jean ne nous parle que d'une acclamation sortant spontanément des lèvres et des cœurs de tous les moines et demandant Odon comme abbé. Mais il semble difficile d'admettre la spontanéité de cette démonstration, d'autant que l'élection se fait dans des conditions tout à fait particulières et que les dispositions prises par Bernon nécessitent une intervention préalable de sa part : il a décidé en effet la division en deux parts de son héritage monastique et, par suite, l'élection simultanée de deux abbés pour lui succéder. Aussi le moine anonyme du XIe siècle rectifie-t-il ce récit au moyen des documents officiels que renferment les archives de Cluny : d'après lui, Bernon, « assuré de l'assentiment de tous, désigna, pour lui succéder, un moine d'une vie très estimable, Widon, qui lui était uni par les liens du sang et le Père Odon qui lui était également cher, de telle sorte que Widon serait régulièrement à la tête des monastères de Gigny, de Baume et de la celle de Saint-Lauthène et que de son côté Odon gouvernerait ceux de Cluny, de Massay et de Déols ». Le document officiel dont il est ici question n'est autre que

le testament de Bernon : dans cette pièce, le vieil abbé, à la veille de sa mort, s'appuyant sur les exemples de saint Benoît et d'autres saints moines, ainsi que sur l'assentiment de ses frères, désigna, pour lui succéder, son neveu Widon et son très cher Odon et leur assigna leurs parts : pour égaliser les ressources et permettre de mener à terme la construction de Cluny, Bernon distrait en faveur de cette dernière abbaye certaines dépendances du domaine de Gigny. Il fait appel aux évêques et aux barons présents pour confirmer de leur autorité cette procédure inusitée et en assurer la permanence ; le testament se termine par une adjuration adressée aux moines de maintenir et de perfectionner « les résul-« tats obtenus jusqu'à ce jour, tant pour la psalmodie, « que pour le silence, la régularité dans la nourri-« ture et le vêtement et le dépouillement de toute « propriété ».

En présence de ces versions différentes, pour donner satisfaction à tous et maintenir les principes, le chroniqueur Nagolde imagine une scène probablement conforme à la réalité. Après avoir décrit avec force développements oratoires la démission de Bernon, sa confession d'une humilité peut-être outrée, et la division en deux parts de son héritage monastique, il nous montre les évêques lui enjoignant et les moines le suppliant de désigner lui-même ses deux successeurs.

Quel qu'en ait été le mode, il est certain que l'intervention de Bernon dans cette élection ne saurait être mise en doute. C'est là du reste un précédent qui va passer en coutume : grâce à lui, nous allons voir pendant deux siècles se succéder sur le trône abbatial de saint Pierre une admirable et ininter-

rompue suite de saints et de grands hommes, qui vont maintenir, développer, étendre l'œuvre commencée, jusqu'au jour où la grande abbaye, ayant accompli sa mission providentielle dans l'Église de Dieu, s'éclipsera à son tour et ne vivra plus que dans l'histoire.

Le reste du récit du moine Jean répond trop bien à ce que nous connaissons des sentiments d'Odon, pour que nous ne l'adoptions pas. Nous voyons le saint homme, comme au jour de son ordination sacerdotale, anéanti de douleur devant cette dignité dont la perspective épouvante son humilité, se dérober par la fuite, aller cacher ses larmes et ses prières au fond de sa cellule, d'où les moines viennent l'arracher : nous entendons les évêques, au nom de Dieu, lui imposer l'obligation de se soumettre. Pâle et défait, Odon s'incline devant la volonté suprême et reçoit la bénédiction abbatiale des mains des évêques qui viennent de lui prescrire son immolation.

La figure grave et austère de Bernon disparaît dans la foule de ses frères. Quelques jours après, le vieux soldat a terminé sa journée de combat et sa dépouille mortelle va reposer aux pieds de l'autel majeur de l'église de Cluny, pendant qu'au ciel son âme va prier pour son successeur et l'aider dans l'accomplissement de sa tâche.

QUATRIÈME PARTIE

L'ABBÉ DE CLUNY

CHAPITRE XI

FONDATION MATÉRIELLE

La période des hésitations, des craintes, des humbles résistances est close. Dieu a déclaré sa volonté : il a constitué Odon sur son siège abbatial. Odon n'a qu'à obéir. Après s'être prosterné devant le tabernacle et avoir longtemps supplié, avec larmes et soupirs, le Dieu de toute force de venir en aide à sa faiblesse, il se lève plein d'une calme énergie pour accomplir sa mission. Il dit adieu à ce monastère de Baume qui lui rappelle tant et de si vivants souvenirs, où il s'est formé à la vie religieuse, où il a fait sa profession monastique, où il a eu tant de joies et tant de douleurs, où il a reçu tant de grâces. Ces brisements sont toujours douloureux dans l'existence d'un moine. Ici les regrets sont un peu atténués par la pensée des obstacles que présenterait ce terrain à l'accomplissement de sa mission réformatrice. Certainement, grâce à la fermeté du gouvernement de Bernon, la régularité extérieure est très louable à

Baume ; néanmoins cette communauté, si édifiante en apparence, renferme dans son sein un germe de maladie, sinon de mort : c'est ce petit groupe de moines, ou mauvais ou tièdes, que nous avons déjà rencontrés, et qui, bien que ne se manifestant pas ouvertement, entretiennent autour d'eux par des critiques voilées, par des insinuations habiles et malveillantes, l'esprit de mécontentement, de murmure et de relâchement. La mort de Bernon vient de les débarrasser d'un joug qu'ils ont trouvé odieux et ils saluent avec joie le départ d'Odon et les perspectives pour l'avenir d'une vie plus facile et moins austère. Obéissant à des sentiments opposés, un groupe important de moines de Baume, les plus fervents, tous les *sénieurs*, au dire du chroniqueur Jean, demandent à accompagner Odon dans sa nouvelle résidence.

C'est une fondation pleine d'avenir que celle de Cluny avec les immenses étendues de territoire composant son domaine ; mais les réalités du présent sont bien modestes et peu encourageantes. Au milieu de tous ces bois aux sombres verdures, aux impénétrables accès, de ces pittoresques et sauvages solitudes, une tache ensoleillée : c'est le monastère ; la terre défrichée par le travail des moines y pousse quelques rares moissons : au centre, de petites huttes de branchage abritent les religieux et tout autour les bâtiments claustraux s'élèvent avec la lenteur qu'apportent à leurs entreprises les hommes peu fortunés.

Odon, avec sa colonie, arrive le cœur plein d'énergie et de résolution. Bernon lui a remis avant sa mort quelques modestes réserves, quelques livres d'or qu'il a pu recueillir pour l'œuvre de Cluny. Les tra-

vaux reprennent avec une nouvelle activité; les murailles se dressent et déjà l'on peut contempler une vue de l'avenir, l'ensemble de l'église émergeant comme une reine au milieu des bâtiments claustraux. Malheureusement, la réserve laissée par Bernon n'est pas sans limites: au bout de quelques mois, Odon constate avec douleur que ses ressources sont épuisées; près d'arriver au terme, il va être obligé d'arrêter les travaux, d'abandonner peut-être l'entreprise. Pourtant il ne se décourage pas, il prie.

L'homme a constaté et proclamé son impuissance; l'heure de Dieu peut sonner. Les interventions célestes se produisent dès lors avec abondance et sans interruption. Les bons saints, dont nous avons déjà vu la silhouette s'estomper dans ce récit, vont multiplier leurs visites charitables; ils donnent à leurs relations avec leurs frères de la terre une naïveté de mise en scène et une simplicité pleines de charmes et de vie. Le ciel semble descendre sur la terre pour lui porter ses bienfaits.

C'est avec un redoublement de ferveur et de confiance qu'Odon adresse sa prière; car on vient de célébrer la fête de son grand et puissant protecteur, saint Martin. Dans le pauvre oratoire provisoire de Cluny, les moines solennisent, avec toute la pompe qui leur est permise, l'octave de l'illustre archevêque de Tours, du saint fondateur de Ligugé. — L'office des Laudes vient de finir. — Accablé de fatigue et de sollicitude, Odon rentre dans sa cellule et est envahi par le sommeil. Il voit alors apparaître devant lui un vieillard à l'air vénérable, revêtu de ses ornements pontificaux et s'appuyant sur son bâton pastoral. A l'abbé qui respectueusement l'interroge, il répond :

« Eh quoi ! mon fils, ne reconnais-tu pas ton père Martin ? »

Et le Bienheureux se met à inspecter avec un visible intérêt les travaux, les murailles de l'église et du monastère. Puis revenant à Odon, il lui dit :

« Aie confiance, mon fils ; fais reprendre les travaux ; les ressources ne te feront plus défaut, c'est moi que Dieu a constitué ton trésorier. A mon retour de Rome, où je me rends, je passerai par la Gothie et par l'Aquitaine et c'est de là que je t'expédierai une copieuse bénédiction. »

Odon rassemble avec grand'hâte ses moines pour leur faire part, en déguisant son intervention personnelle, de la visite et des promesses de saint Martin. Tous se livrent à la joie et à l'action de grâces : les travaux reprennent avec ardeur. Quelques jours après, le Bienheureux fait honneur à sa parole : un bienfaiteur inconnu envoie, du fond de la *Gothie*, au monastère de Cluny un secours de trois mille sols. A ce récit le moine Nagolde ajoute que, d'après une tradition perpétuée d'âge en âge, il ne s'est pas passé d'octave de Saint-Martin sans l'arrivée de quelque secours extraordinaire ; de sorte que, pendant plus de deux cents ans, ce céleste procureur ne cessera de témoigner son intérêt pour Cluny et sa tendre affection pour son disciple Odon.

Grâce à ce secours du ciel, l'église, sur laquelle s'est concentrée l'activité de tous, est terminée ; sa voûte élève sa brillante couverture au-dessus de toutes les constructions secondaires. Tous ont hâte que Dieu vienne prendre possession de sa demeure et que la dédicace de l'église des saints apôtres se fasse avec toute la solennité possible. Odon va demander à Bernon, évêque de Mâcon, de venir faire

cette consécration. Ce dernier accepte avec empressement. Au soir de la veille du jour fixé, il arrive avec une suite brillante et nombreuse qui témoigne de la bienveillance du prélat pour le monastère, mais qui, dans l'intérieur de ce dernier, ne laisse pas que de causer des inquiétudes. Toutes les ressources ont été absorbées par les constructions et l'on s'est peu préoccupé du cellier des provisions alimentaires. Le cellérier vient dire ses angoisses à son abbé : il a visité tous les recoins de son domaine et il n'a trouvé pour servir au réfectoire devant ces nombreux convives, devant ces grands personnages, devant leurs écuyers aux appétits aiguisés et intransigeants, que le morceau de pain dur et la portion de *fèves* : hospitalité assurément bien monastique, mais aussi bien frugale pour de tels hôtes et dans un tel jour. Odon, à ce rapport alarmé, ne se trouble pas : — il se met à prier — et, d'une manière charmante, le ciel vient à son secours.

Le jour se lève ; la cloche a retenti pour l'office divin. Le frère portier vient ouvrir l'église, mais il recule épouvanté : devant lui, un gigantesque sanglier se précipite d'une course folle, hors de la forêt, vers l'église. Le moine n'a que le temps de refermer avec précipitation la porte ; d'une main tremblante d'émotion, il pousse les verrous et place les barrières pour se garantir de cette invasion imprévue. Il entend, de l'autre côté des battants fermés, l'animal pousser des appels doux et plaintifs et heurter avec ses pieds le bas de la clôture comme pour se la faire ouvrir. Dans ce moment, arrive toute la suite de l'évêque pour se rendre à l'office ; à la vue du puissant animal campé devant la porte, chacun court chercher, qui une arme, qui une fourche, qui un

bâton, et on fond sur cet ennemi, qui n'en est pas un et qui, doux et empressé, va de lui-même s'offrir au couteau de celui qui doit l'immoler. « Les chairs du sanglier, ajoute le moine Jean, préparées avec art par les cuisiniers, satisfont aux délices de la suite épiscopale et merveilleusement épargnent une confusion à l'abbé. »

N'est-ce pas que la Providence semble plus touchante apportant ses secours aux humilités et aux pauvretés de Cluny à ses débuts que quand plus tard elle lui fournira ses immenses ressources pour réaliser son œuvre ? N'est-ce pas que le sanglier de la dédicace de l'église paraît plus intéressant que la somptueuse hospitalité que Cluny à l'apogée de sa grandeur pourra offrir aux cours du Pape et du Roi de France dans ses somptueux bâtiments ?

Odon n'est pas pour rien sous le patronage saint Martin ; il l'a toujours devant ses yeux comme son modèle. Le manteau partagé par l'officier d'Amiens pour revêtir le pauvre de Jésus-Christ ne sort pas de sa mémoire et imprime à la sainte vie que nous redisons sa suave et prédominante caractéristique d'une charité souriante et inlassable. Dès les premiers jours, il établit dans le monastère qu'il vient de produire à l'existence les traditions de charité qui feront une des plus pures gloires de Cluny. Dans les temps primitifs de dénûment et de pauvreté, le saint abbé ne veut pas entendre parler de discrétion prudente dans l'exercice de la charité; il ne souffre pas qu'un malheureux s'éloigne de Cluny avec une déception au cœur et un murmure sur les lèvres. Et de fait, le ciel lui rend avec usure tout ce qu'il donne aux pauvres de Jésus-Christ et lui fournit toujours de quoi fournir à l'entretien de

son monastère et aux saintes prodigalités de sa charité.

Saint Martin, l'agent invisible de la fondation de Cluny et le protecteur constant d'Odon, ne se contente pas de fournir à ce dernier une aide temporaire pour les difficultés du présent; il assure l'avenir en provoquant parmi les principales races de la région un courant de sympathie, pour ainsi dire spontanée, en faveur de ce monastère qui vient de naître et qui est encore inconnu, et un désir très effectif de promouvoir et d'amplifier l'œuvre commencée. Pour nous convaincre de cette universelle et généreuse bienveillance, nous n'avons qu'à ouvrir le cartulaire de Cluny et à y recueillir le témoignage des deux cent soixante et une chartes des donations faites au monastère des saints Apôtres Pierre et Paul, *auquel préside le très saint abbé Odon.* Dans cette liste de bienfaiteurs insignes, nous voyons figurer les membres de la famille royale de Bourgogne, les ducs d'Aquitaine, les comtes du Mâconnais, les évêques de la région, et, au-dessus d'eux tous, les rois de France et les Souverains Pontifes qui viennent approuver toutes ces largesses et confirmer en les accroissant les privilèges et exemptions concédés. Le cadre que nous nous sommes tracé ne comporte pas l'étude successive de ces accroissements du domaine de Cluny, quoique dans tous nous puissions y retrouver l'intervention directe et efficace du saint abbé qui utilise pour le service de Dieu et le bien de son monastère les relations et l'influence qu'il a et qu'il s'est créées dans toute la région. Nous nous contenterons de mentionner en passant les plus importantes de ces donations. Immédiatement après la bénédiction abbatiale, voici Léotbald, comte du Mâ-

connais, qui, avec son épouse Doda, se dépouille en faveur de Cluny, de plusieurs villes et églises qu'il possède dans la région (avril 927). Quelques jours plus tard, Alfred, « par la miséricorde divine duc d'Aquitaine et le plus humble serviteur des serviteurs de Dieu, » veut rendre « à son créateur une toute petite portion des possessions dont la Providence l'a comblé malgré son indignité; » il donne en conséquence à Cluny le fief de *Celsigny* (Sauxillanges), qu'il possède en Auvergne, avec ses deux églises et ses nombreuses dépendances; il demande qu'on y construise un moutier où douze moines chanteront les louanges de Dieu et prieront pour les hommes (11 octobre 927). Puis la comtesse Adaleys, sœur du roi Rodolphe, et veuve de Richard, duc de Bourgogne, se démet en faveur d'Odon de l'abbaye de Romain-Moutier, qu'elle possède, en qualité d'*abbesse laïque*, dans le pays de Vaud, et qui est devenue une cité déserte et une église muette du silence de la mort: elle remet son cloître à la juridiction de Cluny pour y faire renaître la vie et la régularité religieuse (11 octobre 929).

Telles sont les préparations providentielles du terrain monastique où Odon aura à exercer son action et à inaugurer sa réforme.

Puis le roi Rodolphe donne à « la petite société des frères de Cluny, à laquelle préside le doux « père et abbé Odon », le fief de Sollutré, dans lequel Bernon, évêque de Mâcon, autorise la fondation d'une église et en assure la dotation ». Les rois Hugues et Lothaire donnent les villes de Savigny et d'Ambérieux dans le Lyonnais.

Les évêques Bernon et Mainbode de Mâcon, et Rothmond d'Autun rivalisent de bienveillance à

l'égard de Cluny au moyen des églises qu'ils soumettent à sa juridiction et des dîmes qu'ils lui attribuent.

Le cartulaire nous signale quelques ombres à ce tableau si riant d'une bienveillance générale, enveloppant les premières années de Cluny. Voici un homme, dont le nom d'*Israhêl* pourrait faire soupçonner la nationalité, et qui s'est rendu coupable d'un sacrilège « envers la sacro-sainte, mais miséricordieuse église des saints apôtres Pierre et Paul; pour obtenir le pardon des frères de Cluny, il donne au monastère six courtils qu'il possède dans la ville de *Champagne* ». Ailleurs, c'est Guy et son frère qui cèdent à Cluny une partie de leurs biens pour réparer l'incendie de l'église de Saint-Christophe, dont ils se sont rendus coupables. Mais les difficultés sont à l'état plus aigu et plus irréductible avec Gigny, l'abbaye-sœur. Contrairement aux dispositions du testament de l'abbé Bernon, qui, pour subvenir au dénûment de Cluny, lui a assigné certaines dépendances de Gigny, l'abbé Widon, voyant avec envie les donations affluant à Cluny et cédant à de peu équitables conseils, se refuse à céder à Odon la ville de *La Fracta*, qui doit lui revenir. Notre saint, si détaché personnellement de tous les biens de la terre, n'entend pas transiger quand il s'agit des droits de son monastère; il réclame, il proteste, et, voyant que Gigny s'obstine dans son déni de justice, il porte sa plainte au Saint-Siège, dont il relève directement. Jean XI, qui aime et vénère Odon, écrit sur le champ à Raoul, roi des Francs; à Widon, archevêque de Lyon, et aux évêques Stactus et Bernon une lettre dans laquelle il leur donne mission de faire restituer à Cluny ce que Gigny veut retenir

injustement. Relevons, dans la lettre pontificale, le passage suivant : « Du reste, nous recommandons instamment, ô mon fils Raoul, à vous et à tous vos fidèles en situation de faire du bien à Cluny, l'abbé et sa congrégation, pour que celui qui est confié à notre Saint-Siège n'ait qu'à se réjouir d'être sous la protection des saints apôtres et sous notre paternelle dilection. »

Aussi, cédant à ces autorités supérieures et comprenant mieux ses devoirs, au 21 janvier 935, l'abbé Widon, agissant avec le consentement de tous les siens, rappelle les liens fraternels qui unissent les deux monastères par la communauté d'origine et de patronage, et rend la ville léguée par Bernon, en exigeant simplement, pour le droit d'investiture, que, tous les ans, Cluny envoie à Gigny, le jour de la fête de saint Pierre, un cierge du prix de douze deniers.

A côté de cette prospérité matérielle, se produit pour Cluny un accroissement encore plus admirable sur le terrain spirituel; les privilèges qui lui sont prodigués par le Saint-Siège, et les monastères qui viennent, nombreux, se placer sous la houlette d'Odon, ne tardent pas à assigner une situation tout à fait exceptionnelle à l'abbaye bourguignonne. Mais, avant de parler de toutes ces grandes choses, il est indispensable d'étudier l'œuvre monastique que saint Odon réalise dans son cloître et qui va être le principe et la raison d'être des épanouissements extérieurs.

CHAPITRE XII

FONDATION SPIRITUELLE

Pour un monastère, la prospérité matérielle n'est rien, si elle n'est la conséquence et la compagne de la prospérité spirituelle. La splendeur des bâtiments, l'abondance des revenus ne sont qu'un danger et une cause de mort, si les vertus monastiques qui s'épanouissent dans ce cadre ne sont pas suffisantes pour préserver les habitants du cloître des conséquences d'un tel état de choses. Aussi empressons-nous d'abandonner la vue superficielle que nous venons de jeter sur l'ossature extérieure de l'abbaye de Cluny et abordons l'étude de l'âme de cette entité monastique qui vient de surgir sur le sol de l'Église. C'est là la vraie œuvre d'Odon.

Certainement, Bernon a préparé cette œuvre; mais il ne l'a pas accomplie. Certainement, ce saint, à l'énergique volonté, à l'austérité intransigeante pour lui et pour les autres, a réalisé, dans son monastère de Baume, des merveilles de régularité, qui tranchaient sur les relâchements ambiants et qui ont excité l'admiration d'Adhégrin et déterminé le choix d'Odon. Mais ces résultats, si péniblement acquis, n'ont pas poussé de racines; ils n'ont persisté que grâce à la verge de fer avec laquelle Bernon

maintient la régularité dans son troupeau, et on les sent prêts à disparaître avec celui qui les a produits et maintenus. Les volontés ont été pliées sous la discipline; les cœurs n'ont pas été gagnés. C'est cette conquête des cœurs, cette formation des âmes qu'Odon va entreprendre; il mettra au service de cette œuvre les dons merveilleux que la Providence lui a départis pour l'accomplir, son intelligence supérieure, son profond savoir, les charités ineffables de son cœur, les charmes irrésistibles de ses relations. Nous pouvons l'entendre dans ses écrits nous faire connaître ses doctrines; nous pouvons le voir à l'œuvre dans les charmants épisodes de sa vie, narrés par le moine Jean. Il faut lire dans les livres de ses Collations, ses émouvantes considérations sur les devoirs et les responsabilités des supérieurs :

« Quelles que soient les mauvaises dispositions des sujets, le supérieur ne doit pas se lasser de les admonester, afin que leur sang ne soit recherché sur ses mains. Celui qui a reçu la fonction de prêcher, ne doit ni se taire, ni se laisser décourager par la dureté de ceux qui l'écoutent. Aussi encourt-il d'effrayantes responsabilités celui qui, par amour de la popularité, se tait sur les vices de ses religieux; s'il les aime d'un amour véritable, il doit les visiter par les châtiments, afin de les sauver et de se sauver lui-même. »

Mais, en face de ces obligations impérieuses et austères, Odon s'empresse d'insister sur le caractère paternel de la mission pastorale; il répète ces paroles de saint Paul, qui semblent être le résumé de sa propre vie : *Dieu et vous êtes témoins que nous nous sommes toujours comportés au milieu de vous comme un père au milieu de ses enfants, qu'il supplie,*

avertit et console, afin de les guider dans les voies de Dieu. Nous nous sommes faits tout petit auprès de vous, et, comme la nourrice qui prodigue ses soins à son enfant, nous désirons, de toutes les ardeurs de notre cœur, de vous donner, avec l'Évangile de Dieu, nos vies elles-mêmes. (I, Thess., 2.)

Voilà sa doctrine; voici, maintenant, sa pratique. Ce sont de naïves et charmantes scènes que ces leçons du saint abbé redites par le moine Jean. Un jour, comme souvent, du reste, il s'agit de la charité qu'Odon exerce avec une si admirable prodigalité et à laquelle il veut convertir ses religieux étonnés, parfois même scandalisés; laissons la parole au chroniqueur :

« J'avoue sincèrement ma faute : souvent l'exercice de sa charité me contrista; comme j'étais alors prieur, je me permettais de lui représenter la pauvreté du monastère et l'injustice qu'il y avait à sacrifier les nécessités de ses frères aux indiscrétions de sa charité sans limites. Je m'imaginais parler ainsi le langage de la sagesse et je ne m'apercevais pas que je n'étais qu'un pauvre aveugle dans les ténèbres de sa suffisance personnelle. Mais notre Père Odon, ce très expert médecin des âmes, d'une main discrète, auscultait mon erreur et guérissait les plaies de mon cœur. Il me disait : « Tais-toi; tes paroles « ne sont pas bonnes »; puis, d'une voix douce et enjouée, il ajoutait : « Il y a quelque temps, un « jeune homme était tout adonné à l'étude des lettres; « une nuit, pendant que les froidures de l'hiver « sévissaient, il se rendait d'un pas hâtif à l'office « de Matines, pour prendre sa place au milieu de « ses condisciples; il aperçut, sous le parvis de « l'église, un pauvre demi-nu et presque mort de

« froid. Touché de compassion, il se dépouilla de la « coule dans laquelle il s'enveloppait et, en pas- « sant, la jeta sur le malheureux. A la fin des « Laudes, quand il alla essayer de rendre un peu « de chaleur vitale à ses membres, que la dispari- « tion de la coule a laissés transis et grelottants, « il trouva sur son grabat une livre d'or que le Ciel « lui envoyait pour remplacer le vêtement donné et « poursuivre avec abondance le cours de ses aumô- « nes. » J'ignorais alors le nom du héros de cette aventure; je l'ai découvert depuis. C'est par de tels exemples qu'il cherchait à me guérir de mes mauvais sentiments. »

Les trois livres de la vie d'Odon, par le moine Jean, fourmillent de ces épisodes où le saint abbé, par ses paroles et par ses exemples, arrache ses disciples aux bassesses des vues terrestres pour les élever aux sublimités de la vie spirituelle. Par sa conversation touchante, il sait exciter successivement la joie et la douleur, provoquer tour à tour les sourires et les larmes : « Personne, ajoute le chroniqueur, ne s'entendait mieux à entretenir la gaîté autour de lui, non cette gaîté qui s'exprime par des éclats de rire et que saint Benoît interdit à ses moines, mais cette hilarité spirituelle qui dilate les cœurs et les ouvre à toutes les influences d'en haut. » Aussi les moines ressentent-ils pour leur abbé, en même temps qu'une respectueuse vénération, une affection filiale, confiante et joyeuse. Ils se pressent sur ses pas, se nourrissent de ses paroles et, en cachette, baisent le bas de ses vêtements. Pour lui, il ne se lasse pas de leur distribuer ses enseignements et les leçons de sa charité, mais aussi, quand son devoir l'exige, les reproches et les admonesta-

tions. « Quand, par hasard, au cours d'un de nos voyages, raconte Jean, un de nos serviteurs répondait avec dureté à un pauvre et lui refusait l'entrée de notre logis, l'homme de Dieu lui en adressait les plus vifs reproches, réparait, par ses aumônes, la faute de son subordonné, et, faisant comparaître ce dernier, disait au pauvre : « Regarde-le bien, pour « le reconnaître et lui fermer la porte du Paradis « quand il s'y présentera. »

Voulons-nous voir saint Odon dans son exercice de formateur d'âmes? Écoutons ce récit du chroniqueur :

« Je connais un frère qui, dans les premiers temps de son entrée au monastère, s'absorbait dans ses efforts pour effacer dans les larmes les taches des péchés de sa vie passée; il abandonnait tout le reste et consacrait sans relâche ses jours et ses nuits à l'oraison, à la contemplation et aux lamentations. Notre Père, très habile conducteur des âmes, lui demanda comment il ne se joignait pas aux autres pour les études et les leçons; le jeune moine lui révéla les désirs cachés de son âme, et, sachant très bien, d'après la Sainte Règle, que tout ce que fait un religieux dans les voies spirituelles, sans la permission de son abbé, lui est imputé à présomption, non à récompense, supplia saint Odon de lui permettre de continuer la vie qu'il avait commencée. Notre Père lui répond : « Que cet esprit qui t'agite, « et n'est que pour t'inspirer de la vaine gloire, « s'éloigne de toi. » Et immédiatement le frère sentit s'évanouir dans son cœur cet esprit de componction, cause de ses illusions, et revint avec joie aux exercices communs du monastère. Après une demi-année, ayant fortifié dans son âme les principes

et les sentiments de la vie religieuse, il recouvra, par l'entremise de notre Père, cet esprit de componction qui avait eu tant de délices pour lui, et auquel il put désormais se livrer avec discrétion et grand profit. »

Cette puissance de formateur, Odon ne l'exerce pas seulement dans l'intérieur du cloître, au profit de son troupeau monastique. Nous avons déjà vu le zèle qui l'a dévoré dans les périodes antérieures de son existence pour arracher les âmes à Satan et les donner à Dieu. Ce zèle n'a fait que croître en ardeur et en efficacité. Parmi une foule d'autres traits, nous extrayons de la chronique de Jean le récit de la conversion, de la vie et de la mort d'un voleur.

« Au cours d'un de ses voyages, Odon, avec sa suite monastique, vient d'échapper providentiellement à une bande de voleurs qui veulent les dépouiller et les faire périr. Touché par la grâce, vivement impressionné par la sereine et douce figure du saint abbé, qui, au milieu du danger, n'a ni perdu son calme, ni interrompu sa prière, un jeune homme se détache de ses compagnons, court après saint Odon, se prosterne à ses pieds en lui disant du fond de son cœur contrit :

« Ayez pitié de moi, mon père ! Sauvez-moi ! Je « suis un misérable qui ai vécu jusqu'ici dans le « mal, mais qui veux le réparer. Emmenez-moi avec « vous ! »

Obéissant à un sentiment de légitime discrétion, l'abbé, malgré la profonde émotion qu'il ressent, répond au voleur converti :

« Eh bien ! va, commence par changer de vie, et « puis je t'ouvrirai les portes du monastère.

« — Si vous me repoussez aujourd'hui, je cours à

« la damnation. Dieu vous demandera compte de « mon âme ».

« Saint Odon est vaincu. Il presse le jeune homme contre son cœur et l'adopte pour son fils. Il l'emmène avec lui au monastère. Là, il se met avec amour à la formation de cette âme que la Providence vient de lui donner d'une manière si admirable. Quand, après son noviciat, il est admis à la profession, l'ancien voleur est transformé en un saint moine, au cœur rempli de l'amour de Dieu, de la haine de lui-même et de la soif des expiations. Au bout de peu d'années, ses forces sont épuisées, sa purification est complète ; il sent la fin de son exil approcher ; il fait appeler auprès de sa couche saint Odon, qui a pour lui une sainte prédilection et le considère comme doublement son fils :

« — Père, lui dit le moribond d'une voix presque « éteinte, je vous demande pardon de deux fautes que « j'ai commises depuis que je suis moine : J'ai donné « *notre* tunique à un pauvre qui était à moitié nu et « j'ai dérobé au Père cellerier une corde faite de crins.

« — Qui t'a porté, mon cher enfant, à faire ce « larcin ?

« — Pour combattre mon habitude invétérée de « gloutonnerie, j'ai voulu me ceindre avec cette « corde. »

« Et Odon, soulevant les vêtements du malade, constate que cette corde est toujours là, qui fait subir son supplice à ce pauvre corps, si serrée qu'elle disparaît presque sous la peau. Il la rompt avec son couteau, et des lambeaux de chair saignante y restent attachés. La Sainte Vierge, la Mère de miséricorde, vient consoler la dernière agonie de l'héroïque pénitent et lui annoncer son départ pour le ciel. Sur

ces douces paroles, le jeune homme lève ses yeux et rend à Dieu son âme purifiée et sanctifiée. »

C'est bien le père de ses moines, le saint abbé; il les aime assez pour ne pas craindre de les contrister en combattant leurs défauts, mais il est là pour partager toutes leurs peines, pour les soutenir dans toutes leurs difficultés. Voyons-le à Rome, dans un de ses séjours au monastère de Saint-Paul, qu'il a réformé, et où il vit au milieu de sa famille monastique. Au matin de la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, il entre dans l'église de l'abbaye de Mont-Aventin. Cédant aux instances de l'abbé Baudoin, il consent, pour l'amour de Marie, à célébrer la grand'messe et à distribuer la communion à toute la communauté. Il est revêtu des ornements sacrés, et au moment de commencer les divins mystères, lorsqu'il se retourne et dit à l'abbé Baudoin et aux moines :

« Je vous en supplie, laissez-moi m'en aller, car voilà que deux de nos frères sont en agonie et sur le point de mourir; il faut que je courre à eux pour qu'ils ne s'en aillent pas pendant mon absence. Le messager envoyé après moi arrive déjà près de la porte du monastère ».

Il n'a pas achevé ces paroles que le messager entre. Odon se dépouille des vêtements sacrés, court de toute la vitesse de ses jambes épuisées à Saint-Paul, dit la messe pour ses deux enfants, leur donne le saint Viatique et les derniers sacrements; et les deux moines, munis de ces forces surnaturelles et de la bénédiction de leur père, s'endorment doucement dans le Seigneur.

Suivons-le dans le détail de son œuvre réformatrice, dans sa lutte incessante, douce, mais impla-

cable contre les vices et défauts qui prédominent alors dans les cloîtres et dans cette efflorescence de vie religieuse et de sainteté qui vont être le couronnement de ses efforts.

Ce sont des hommes vigoureux, aux tempéraments robustes, aux appétits intransigeants que ces moines du xe siècle, qui ont quitté leur rude vie, leur existence au grand air des forêts pour la pénitence du cloître. Ils ne se soumettent, qu'au prix des plus héroïques sacrifices, à la pitance frugale du réfectoire monastique. Pour peu que leur sainteté vacille, pour peu qu'ils respirent l'air extérieur, leurs estomacs se révoltent contre le *pulmentum*[1] de la règle, contre les *fèves*[2] et les poissons, bases de la nourriture conventuelle; et quand ils peuvent en trouver l'occasion ou s'en forger un prétexte, leurs dents s'acharnent à dévorer cette viande qui leur est interdite et qui a tant d'attraits pour eux. Pour combattre ce vice qui entraîne après lui toutes les défaillances de la chair, Odon prêche de paroles et d'exemples : et le ciel confirme ses efforts par de terribles leçons. Il y a peu de temps en ça, un moine que tous ont connu, rentrant à son monastère après une mission accomplie, s'arrête de bonne heure dans la maison d'un de ses parents et demande à manger. A ceux qui lui font observer qu'il n'est pas encore l'heure de le faire, il répond avec impatience :

« Par obéissance, j'ai chevauché pendant toute la nuit; — et vous voulez encore me faire jeûner! »

On lui offre des poissons; il les repousse avec dédain, et, apercevant des poules qui picorent à ses

1. *Pulmentum*. Soupe ou plat de légumes cuits.

2. *Fèves*. Étaient compris sous cette dénomination générale tous les légumes secs, fèves, pois, haricots, etc.

pieds, il se saisit d'une, la tue, et dit d'une voix enfiévrée :

« Voici ce qui sera pour aujourd'hui mon poisson. »

Scandalisés, les témoins de cette voracité peu religieuse, demandent :

« Vous avez sans doute, mon Père, la permission de manger de la viande ?

— Un volatile, reprend le moine, n'est pas de la chair; car les volatiles et les poissons ont une origine commune et une même création, comme nous l'apprend l'hymne que nous chantons à l'office. »

Mais le Ciel ne confirme pas la distinction théologique et la théorie scientifique du moine, qui mord gloutonnement dans un membre du volatile, ne peut avaler la bouchée et meurt étouffé au cours de ce lamentable repas.

Odon rappelle cet événement et plusieurs autres du même genre, tragiques et récents, dont chacun de ses auditeurs a connu les victimes; il remet en mémoire les enseignements des Livres saints, les conséquences du plat de lentilles d'Esaü, les regrets du peuple d'Israël délivré de la servitude et soupirant après les marmites pleines de viandes dont ils se rassasiaient en Égypte. Pour triompher des prétextes derrière lesquels s'abritent les mauvais vouloirs et de prétendues impossibilités qu'ils opposent à la réforme, le saint doit réclamer l'aide du Ciel et faire surgir, autour des murailles des monastères de Suppontino, en Italie, et de Saint-Benoît-sur-Loire, des étangs qui permettront de substituer les poissons de la règle à la viande du relâchement. Par ses exhortations que confirment les miracles, saint Odon parvient à expulser ce vice de son troupeau, et amène

ses moines, touchés par la grâce, entraînés par sa sainteté, à une vie digne des fils de saint Benoît, permettant aux âmes délivrées des tyrannies de la chair, de s'élever dans les voies de la contemplation et de la spiritualité.

Dans la lutte qu'il livre et poursuit avec une si admirable persévérance contre les terrestres abjections de la nature humaine, Odon n'a garde d'oublier l'exercice de cette vertu, que saint Benoît estime la mère de toutes les autres, et recommande avec tant d'insistance à ses abbés, la discrétion. En travaillant à ramener ses disciples à l'observation de la règle, il prend ses dispositions pour que cette observation soit compatible avec la faiblesse humaine : dans sa sollicitude paternelle, il veille à ce que les mets frugaux, dont devront se contenter désormais les moines, soient préparés aussi bien que le comporte l'austérité monastique. Les anciennes coutumes de Cluny contiennent les prescriptions les plus détaillées pour que ces fèves, qui, après tous ces orages, demeurent maîtresses du réfectoire, soient cuites avec une lenteur et une propreté méticuleuses : nous y lisons les soins à prendre pour qu'elles « ne prennent pas l'*odeur de brûlé* et ne durcissent pas; pour que la saveur du sel ne s'évapore pas », les frères de la cuisine qui, pendant leurs opérations culinaires, doivent réciter leurs prières et chanter leurs heures régulières, sont invités « à goûter l'eau des fèves pour s'assurer qu'elle est convenablement assaisonnée ».

Nous l'avons vu, pendant la période troublée qui vient de se terminer, les moines ont dû chercher des asiles, un peu partout, devant les invasions normandes, et, abandonnant les ruines fumantes de leur

cloître, vivre au milieu du monde. Vite sont perdues les saintes habitudes de la vie cénobitique; aux conversations du monde, les moines mêlent leurs voix; plus tard, rentrés dans leurs moutiers, ils font retentir de bruits et de paroles incessantes ces vieux cloîtres jadis remplis de religieux silence et de recueillement. La main ferme de Bernon a coupé court à cette invasion du siècle dans l'ascétère et, grâce à lui, les prescriptions de la règle sous ce rapport sont fidèlement observées. Odon n'a qu'à les faire pénétrer dans les cœurs. Il parvient à faire aimer autour de lui ce silence qui préserve de tant de dangers, et sans lequel, nous dit le moine Jean, d'après les leçons de son maître, « la vie du moine ne saurait compter pour rien ». Les anciennes coutumes nous disent avec quel soin jaloux le silence est observé dans cette période primitive de Cluny : tout un chapitre indique les signes destinés à remplacer les paroles pour les objets les plus usuels dans la vie religieuse. Les jours mêmes où le silence à certains moments n'est pas obligatoire, il n'est permis que de parler à voix basse et de s'entretenir de sujets utiles ou spirituels. Après le repas du soir, les moines vont s'asseoir au cloître : c'est l'heure de l'étude et, par suite du recueillement. Le silence est alors si rigoureux que l'on ne doit pas même entendre le grincement de la plume traçant ses caractères sur la feuille de parchemin : « le moine qui arrive en retard doit poser ses pieds sur le sol avec tant de lenteur et de précaution que les autres le voient, mais ne l'entendent pas marcher. » Après complies, commence le silence de la nuit, qui est pratiqué dans tous les ordres religieux, mais qu'à Cluny on ne voudrait enfreindre même aux dépens de la vie. Le

moine Jean rapporte avec complaisance l'exemple, qui a fait la fierté et l'édification du monastère, de ces deux moines, qui envoyés par leur abbé en Touraine, tombent pendant la nuit entre les mains des Normands. Nous les voyons enchaînés, supportant, sans ouvrir la bouche, les mauvais traitements et les menaces de leurs persécuteurs. Au lever du jour, étendus la face contre terre, ils paient à Dieu leur tribut quotidien de psalmodie, puis ils reprennent la liberté de leur parole et inspirent aux barbares une telle vénération qu'ils sont rendus à la liberté. Citons encore cet exemple que Jean prétend « proposer à l'admiration plutôt qu'à l'imitation ». Un des moines Dom Gothefred a été préposé à la surveillance des serviteurs qui gardent les chevaux du monastère dans leurs pacages ; pendant la nuit, les gardiens se sont endormis, — seul le moine, éveillé, se livre à l'oraison, — il aperçoit un voleur qui s'approche, saisit un cheval, l'enfourche et prend la fuite. Au lieu de pousser son cri d'alarme, qui empêcherait le larron de perpétrer son entreprise, le moine aime mieux « perdre le cheval que d'enfreindre le silence nocturne ». Au matin, il dit aux gardiens l'aventure de la nuit. Mais quelle n'est pas la stupéfaction de tous en apercevant sur l'éminence voisine le voleur sur son cheval : par une force supérieure ils ont été l'un et l'autre immobilisés pendant toute la nuit. Les gardiens accourent, s'emparent du malfaiteur, qu'ils amènent garrotté devant notre Père. Celui-ci, au lieu de tirer de lui la punition de son larcin, lui rend la liberté, et lui remet cinq sols d'argent, en disant que c'est bien la juste paye du travail qu'il a enduré toute la nuit.

Un vice plus capital que ces infractions à la régu-

larité extérieure, parce qu'il attaque l'essence même de la vie religieuse, celui de la propriété, est l'objet des luttes acharnées du saint réformateur. Déjà, depuis longtemps, la division des menses abbatiale et conventuelle, l'affectation de bénéfices aux divers offices claustraux pour les nécessités de leurs charges ont ouvert la porte à bien des abus, et fait disparaître cet idéal de la famille monastique, telle que l'a organisée saint Benoît, dont les membres, ne possédant rien en propre, attendent et reçoivent tout de leur père, l'Abbé. Pendant la dispersion, chacun s'est vu dans la nécessité de pourvoir à sa subsistance et de se procurer les ressources pour ne pas mourir de faim; s'il le peut, il se fait un pécule. A la fin de la bourrasque, quand tous les religieux réintègrent leur cloître, le vice de la propriété y rentre avec eux et y exerce ses ravages. Après Bernon, Odon livre à cette contagion mortelle une lutte infatigable. Il la poursuit en dépit des spécieux prétextes sous lesquels elle se déguise. Écoutons-le dans ses collations : « Plusieurs moines de notre Ordre, bien qu'ils n'aient en leur puissance, ni la faculté de faire un pas d'eux-mêmes, ni l'usage de leur volonté, se permettent de conserver dans leurs coffres des ornements somptueux, qu'ils ont acquis avec le mammon de l'iniquité et contrairement aux prescriptions des Saints Pères, dans le but, disent-ils, de célébrer plus dignement les divins mystères. Ils ne comprennent pas qu'il vaudrait mieux pour cela orner, aux yeux de Dieu, leurs cœurs que leurs corps.... Que celui qui a du zèle pour la beauté des vases et des ornements sacrés, ne cherche que la gloire de Dieu et non sa propre vanité et son avarice. »

Au milieu de tous les efforts de son zèle et de toutes les vertus qui ornent sa vie, une des caractéristiques principales de la sainteté d'Odon est l'ardente et respectueuse dévotion qui embrase son cœur envers le Saint Sacrement de l'autel, et qu'il répand autour de lui. Nous avons déjà dit ses sentiments de crainte révérentielle, et ses résistances terrifiées en face de la sublimité et des responsabilités du sacerdoce. Les livres des *collations*, qu'il a composés à la suite de ce grand événement de sa vie, nous redisent ses indignations et ses douleurs à la vue des irrévérences et des sacrilèges commis envers l'Eucharistie, et ses protestations d'amour et de respect aux pieds de Jésus-hostie.

Transcrivons ici le récit que nous fait le moine Jean d'un des miracles qui surgissent si nombreux sous les pas de l'homme de Dieu; nous y verrons la ferveur que notre saint apporte à la célébration des divins mystères, et combien Dieu a cette ferveur pour agréable :

— « Lors d'un de ses voyages à Rome, Odon s'arrêta dans un bourg appelé *Aquapendente*. C'était le temps des vendanges. Pendant que ses compagnons achetaient les provisions nécessaires, il se rendit à l'église du lieu, avec un frère, pour y chanter la messe. Ils trouvèrent l'église fermée et apprirent que le prêtre du lieu était allé dans un village voisin. Ce qu'entendant, le vénérable Père aborda un paysan qui était en train de fouler quelques raisins dans un pressoir, et le pria d'aller dans ladite localité lui chercher la clef de l'église. Le paysan lui dit : « Je vous en conjure, mon Père, attendez un « petit moment que j'aie retiré mon moust du pres- « soir, après quoi, je ferai ce que vous ordonnez. »

Saint Odon lui répliqua : « Ne retarde pas ta course, tu n'auras pas à te repentir d'avoir accompli ce que je te demande. » Le paysan se mit aussitôt en marche pour s'acquitter de sa mission. Vous auriez vu aussitôt le moust déborder du pressoir et remplir le réservoir. Les paysans présents, saisis d'admiration et de stupeur, ne cessaient de remplir tous les vaisseaux ordinaires de leur compatriote. Quand le vénérable Père sortit de l'église, après avoir terminé sa messe et ses oraisons, le paysan courut au-devant de lui pour lui rendre grâces des bienfaits qu'il lui avait procurés. Mais le Père, prudent, le repoussa par ces paroles : « Retire-toi, homme ; je ne sais ce que tu veux dire », car il ne voulait pas passer pour faire de grandes choses, et rapportait les prodiges qui s'accomplissaient, non à sa propre vertu, mais à la miséricorde de Dieu. »

Bien qu'il soit malaisé de faire, dans les anciennes coutumes, rédigées en 1085 par le moine Udalric, le départ de ce qui y revient à chacun des premiers abbés, pourtant, en connaissant les sentiments très spéciaux de saint Odon envers l'auguste sacrement, et en lisant certains passages de ses collations, il est impossible de ne pas lui attribuer la partie des coutumes qui règlent les rapports des moines avec l'Eucharistie, et ces traditions de révérence envers elle, qui ont été un des caractères de la piété monastique à Cluny. En voici quelques dispositions :

On célèbre tous les jours deux messes solennelles auxquelles tout le couvent doit assister. Il n'y a d'admis à la table sainte que cinq moines les dimanches, et trois les jours fériés ; les autres se contentent de manger en guise *d'eulogie* le pain d'autel qu'ils ont offert. C'est surtout la fabrication des hosties

qui mérite d'arrêter notre attention : le froment est trié grain à grain et lavé avec un soin religieux par les frères; il est ensuite porté dans un sac spécial par un frère de confiance qui lave les deux meules, les recouvre de courtines, se revêt lui-même de l'aube et cache sa face, à l'exception des yeux, avec l'amict. C'est avec la même révérence que la farine est passée dans un crible soigneusement lavé. Enfin le sacristain-prêtre arrive avec deux autres moines et un convers pour procéder à la confection des hosties; tous les quatre se lavent la face et les mains; les trois moines détrempent la farine dans de l'eau très pure, et puis font cuire l'hostie entre les plaques ornementées du moule.

Ce ne sera pas non plus de la témérité d'attribuer à Odon l'organisation des écoles de Cluny. Il a toujours considéré l'éducation des enfants comme une de ses œuvres principales; nous l'avons vu s'y dévouer à Tours aussi bien qu'à Baume. Il consacre à cette organisation toutes les ressources de son esprit, de son cœur et de son expérience. Plus tard, ces écoles exciteront l'enthousiasme du moine Udalric qui dira : « Il est impossible qu'un fils de Roi dans son palais soit élevé avec plus de soin que le plus petit de ces enfants à Cluny. »

Dans la formation si soignée de ses oblats et de ses novices, l'ancien grand chantre de Tours, celui que les historiens du temps spécifient par l'épithète de *musicien*, n'a garde de laisser de côté l'art de la musique. Nous avons déjà dit la place importante qu'a tenue la science du chant dans une société qui était croyante et pensait que l'un des buts les plus relevés de l'activité humaine est la louange divine; aussi cette science figure-t-elle alors aussi bien à la

base de l'instruction primaire, que comme couronnement des hautes études. Odon ne peut rester indifférent pour cette science musicale que ses facultés naturelles et l'étude ont développée en lui, et qu'il a perfectionnée sous Remy d'Auxerre. Il estime du reste que, pour la formation des moines qui doivent consacrer la majeure partie de leur vie à l'office divin, la psalmodie a une importance prédominante; aussi la voyons-nous jouer un grand rôle dans l'organisation de la vie religieuse dans ce monastère, telle que nous la représentent les *anciennes coutumes*. L'influence du saint abbé est ici d'autant plus efficace, qu'il joint la théorie à la pratique, qu'il est, non seulement un chantre consommé, mais encore un docteur en cet art, et un compositeur émérite en musique sacrée et en liturgie. De lui datent cette pompe si majestueuse dans les offices, cette perfection dans le chant sacré qui, après avoir fait l'honneur de Cluny dans le passé, doivent persister parmi les traditions les plus précieuses de l'Ordre Bénédictin.

A ce saint dont la vie est toute faite de charité, Cluny est redevable de ces traditions aumonières qu'il conserva toujours et qui font une de ses plus pures gloires. Odon revient sans cesse dans ses écrits sur le bonheur et l'obligation de venir au secours de son prochain, et nous allons savoir comment il met sa théorie en pratique. Cet amour qui enflamme son cœur pour les malheureux, il en fait l'essence de son œuvre. Remplis de son esprit et guidés par ses exemples, les moines de Cluny tiendront toujours à honneur et à devoir d'employer, au secours des pauvres qui accourront vers eux de tous les points de l'horizon, les immenses ressources mises à leur disposi-

tion par la Providence. Déjà, avant la fin du XIe siècle, Udalric déclare avoir vu, au commencement d'un carême, dix sept mille pauvres, venir recevoir l'aumône à la porte du monastère.

Dès lors Cluny est fondé, — il n'a plus qu'à se développer à l'extérieur, pour accomplir sa mission providentielle. Il a poussé profondes ses racines dans le sol de l'Église. Grâce à la surnaturelle influence de saint Odon, il possède une immense réserve de vitalité religieuse qu'il peut désormais et doit propager au dehors. C'est dans cette nouvelle et supérieure phase de son activité que nous allons suivre notre saint. Après avoir fondé le monastère que nous venons de décrire, il va jeter les bases et préparer l'avenir de cette congrégation clunisienne dont il nous reste à parler et qui, après lui, sera appelée à transformer la société du moyen âge et à sauver l'Église de Dieu.

CINQUIÈME PARTIE

LE RÉFORMATEUR DE L'ORDRE MONASTIQUE

CHAPITRE XIII

SAINT ODON A ROME

Répondant à l'appel de Dieu, aidé des secours de sa grâce, Odon a réalisé la première partie de son œuvre. Dans sa solitude de Bourgogne, Cluny se dresse avec tout l'éclat de sa jeunesse prospère, avec cette famille bénédictine qui se presse dans son cloître, nombreuse, fervente, faisant revivre l'esprit et la discipline du patriarche du mont Cassin. Il y a là une puissante réserve de vitalité religieuse, qui s'ignore encore elle-même, mais qui ne demande qu'à s'épandre au dehors. Dieu va lui en fournir les moyens.

Il semble que, dans ce moment, la Providence laisse toute liberté à l'enfer de déchaîner ses rages et ses puissances, pour faire constater la grandeur du mal et la nécessité du remède. Rome, cette ville où bat le cœur de la société, où se concentre la vie du monde, se tord dans les convulsions de l'agonie. Une patricienne ambitieuse et impudique trafique de son

corps et de la Ville Éternelle, fait monter, sur le trône de saint Pierre, des papes, les en chasse, les emprisonne, les tue. Passons, sans nous y arrêter, devant cette succession macabre de guerres, de mariages, d'assassinats : ces horreurs ne rentrent pas heureusement dans notre cadre et ne servent qu'à faire resplendir les saintetés que nous avons à dire et, comme toujours, à préparer l'œuvre de Dieu. Au milieu de tout ce sang et de toute cette fange, les papes se succèdent rapidement sur le siège apostolique, conservent le dépôt de la foi, ont des pressentiments providentiels de l'avenir, mais passent obscurs, impuissants, écrasés par ces brutalités féodales contre lesquelles ils se sentent trop faibles pour réagir.

En l'année 936, nous trouvons Albéric, fils de la trop célèbre Marosie, maître de Rome. Il en a soulevé le peuple, expulsé tous ses compétiteurs, et, se drapant dans les souvenirs et les titres de la République romaine, y exerce son autorité despotique. C'est à peine s'il daigne jeter un regard de compassion distraite sur l'humble demeure où, près du Latran, le vicaire de Jésus-Christ vit et se tait. Il se souvient du jour où, sa mère et lui ont porté leurs mains sacrilèges sur le pape, l'ont jeté prisonnier au château Saint-Ange ; — puis l'ont fait disparaître. Ces souvenirs d'un passé peu éloigné le rassurent pour l'avenir, et il ne fait pas à cette autorité spirituelle, qu'il a eu le malheur de fouler un jour aux pieds, l'honneur d'en prendre ombrage. Ses troupes garnissent les remparts, — et tout autour, dans la campagne est campée l'armée du roi d'Italie, qui veut arracher la riche et glorieuse proie des mains de son rival. Le roi d'Italie, c'est Hugues, fils de Thi-

baud, comte d'Arles. A la mort de l'empereur Bérenger, les Italiens du Nord l'ont appelé à leur aide contre les compétitions germaniques et lui ont donné la couronne. Ce personnage, sur lequel il est assez malaisé de porter un jugement absolu, mais qui semble, au point de vue des conceptions morales, n'être pas essentiellement différent de son adversaire, a pourtant conservé de très intimes relations avec saint Odon. D'où viennent ces relations qui vont avoir des conséquences si considérables? N'est-il pas permis de supposer qu'elles datent de la cour du duc d'Aquitaine où le fils du baron angevin et celui du comte d'Arles ont dû probablement se rencontrer, peut-être même être élevés ensemble? Toujours est-il que le saint abbé de Cluny jouit d'un incontestable crédit auprès du roi Hugues. Nous voyons ce dernier en donner des preuves officielles en intervenant personnellement pour obtenir des papes Jean XI et Léon VII des bulles de privilèges en faveur de Cluny et de son abbé.

Aux débuts de cette année 936, Léon VII est monté sur la chaire de saint Pierre. « C'est un serviteur de Dieu, dira de lui le chroniqueur contemporain Frodoard. » C'est très sûrement un moine bénédictin, lui qui, dans plusieurs bulles, parle de *notre* père saint Benoît. Il sent dans son âme que le devoir s'impose à lui de chercher à mettre un terme à la position humiliée et assujettie du pontificat romain et à rendre au Saint-Siège un peu d'indépendance et de dignité. La guerre qui se poursuit acharnée entre les deux compétiteurs rend le devoir plus impérieux et le remède plus urgent. Le Souverain Pontife, de plus en plus annihilé et, pour ainsi dire, écrasé entre ces deux puissances rivales, contemple avec épou-

vante l'avenir et tremble à la pensée de ses responsabilités : ses relations, depuis le commencement du siège, deviennent à peu près impossibles avec le reste du monde chrétien, en même temps que son cœur de père saigne à la vue de tous ces désastres, de toutes ces ruines accumulées, de tout ce sang versé. Il promène ses regards anxieux tout autour dans l'Eglise et ne voit pas le Charlemagne qui pourra lui rendre l'indépendance. Il prie : il demande au Ciel ce secours que la terre est impuissante à lui donner. C'est aux pieds de son crucifix, qu'il se souvient de ce monastère de Cluny où la vie religieuse a pris un si grand développement et qui, par un privilège presque unique à cette époque, dépend directement et exclusivement du Saint-Siège. Dans les dernières années de sa vie monastique, il a entendu parler avec admiration d'Odon. La renommée de sa sainteté, de ses œuvres, de ses miracles a pénétré les murs de sa clôture et est parvenue jusqu'à lui ; il a appris le crédit dont jouit l'abbé de Cluny auprès du roi Hugues. C'est la réponse d'en haut : Dieu indique à son Vicaire de la terre la voie à suivre pour préparer le salut, non seulement de Rome, mais de l'Église tout entière. Léon VII écrit en conséquence une lettre pressante où il mande à Odon de se rendre immédiatement auprès de lui pour travailler à rétablir la paix entre les deux adversaires et à détourner de l'Église romaine les catastrophes qui la menacent : pressentant que l'humilité de l'abbé va chercher à se récuser devant le caractère insolite de cette mission sociale, le pontife ajoute qu'il veut le charger en même temps de relever de ses ruines morales et matérielles, le monastère bénédictin qui se dresse auprès de la

basilique de saint Paul. Muni de sauf-conduits le messager pontifical se met en route avec toute la diligence possible pour la Bourgogne. Odon se trouble tout d'abord devant les perspectives qui s'ouvrent devant lui : son humilité s'épouvante devant la grandeur de la tâche; il s'est attaché de cœur à son œuvre de Cluny et il a fait le rêve de vivre et de mourir dans l'obscurité de sa cellule au milieu de sa famille monastique régénérée. Et voilà qu'il faut renoncer à son rêve, à son obscurité, à sa cellule, pour aller se produire au monde et se charger d'œuvres éclatantes. Il se jette à genoux pour demander au Ciel forces et lumières et va retrouver dans sa caverne son anachorète, son saint ami, Adhégrin. Il lui expose avec larmes la situation qui déchire son cœur et lui demande ses conseils. Le vieil ermite lui répond :

« Dieu parle par son Vicaire. Père Odon, vous n'avez pas le droit d'hésiter. Il faut partir sur le champ. »

Pour réconforter son abbé, Adhégrin raconte la visite que, dans la matinée même, saint Martin a eu la gracieuseté de lui faire, daignant s'arrêter pour le voir dans son voyage de Rome en France où il va assister au couronnement du roi Louis d'Outremer : le saint du ciel et celui de la terre ont terminé cette courte entrevue en se demandant l'un à l'autre une bénédiction dont l'humilité de chacun repousse l'honneur, mais qu'ils consentent à se donner tous deux en même temps. Éclairé par ces lumières, réconforté par ces communications supérieures, Odon n'hésite plus. Ses préparatifs sont promptement faits. La petite caravane, accompagnée jusqu'à la clôture par toute la famille de Cluny,

franchit la porte du monastère et s'engage sur la route du Midi. Une vie nouvelle s'ouvre pour Odon.

Accompagnons-le dans la Ville Éternelle. Nous parlerons plus tard de cette vie de voyageur qui va devenir presque sans interruption la sienne et dont son biographe, devenu son inséparable compagnon, nous fera connaître les charmants épisodes. Le pontife accueille avec bonheur le saint abbé : le long et intime entretien, qui s'engage entre ces deux hommes de Dieu, permet au premier d'apprécier la sainteté éminente et les facultés supérieures du second et de pressentir le rôle que ce dernier est appelé à remplir dans l'Église.

Sans tarder, Odon entreprend sa mission de messager de paix. Hugues accueille avec affection et vénération ce vieil ami d'enfance qu'il retrouve avec l'auréole de la sainteté autour du front. Albéric ne peut se défendre contre les séductions de cet homme si doux, si humble et si saint. Au bout de quelques jours, Odon a triomphé de tous les obstacles, dissipé tous les malentendus et rétabli la paix entre les deux ennemis. Hugues donne sa fille Aude en mariage à Albéric et contracte avec son adversaire d'hier, son gendre d'aujourd'hui, une amitié qui ne sera pas éternelle, mais qui assurera pour quelque temps la liberté et le calme à l'Eglise et à son chef. Cette œuvre qu'il vient d'inaugurer si heureusement, il aura à la continuer jusqu'à la fin de son existence. Les ruptures fréquentes qui se produiront dans la suite entre Hugues et Albéric seront pour Odon l'occasion de nouveaux voyages à Rome et de précieux développements de son œuvre monastique.

Après l'heureux succès de la première partie de sa mission, notre saint se met avec zèle à la seconde

qui lui est particulièrement chère. Il s'est établi à Rome dans le monastère de Saint-Paul. Tandis qu'au moyen des puissants secours mis à sa disposition il répare les ruines des bâtiments, il recommence auprès de la communauté cette œuvre de réformation dont il a acquis déjà une merveilleuse expérience. Pas plus que leurs frères de Cluny, les moines de Saint-Paul ne peuvent résister à la sainteté, aux douces exhortations, aux touchants exemples du réformateur. « Placé dans ce lieu et devenu pour ainsi dire le vicaire du grand apôtre, nous dit le moine Jean, il règle d'une manière apostolique la vie spirituelle de ce monastère, et, par ses paroles, enflamme dans les cœurs la foi, la piété et la lumière de la vérité. » Au bout de quelques mois, la ferveur, l'austérité, la régularité s'épanouissent à l'ombre des reliques du docteur des nations et de Rome, la renommée d'Odon se répand dans l'Église entière.

Le prince de la ville, Albéric, a été complètement conquis par les charmes du saint abbé : il ne laisse passer aucune occasion de lui témoigner son profond respect et sa vive reconnaissance. A propos d'un baril d'eau qu'il a fourni au monastère et qu'il prétend qu'on ne lui a pas assez payé, un paysan a juré de tirer des moines une éclatante vengeance. Il aperçoit un jour Odon dans la rue qui longe le monastère de Saint-André sur le mont Scaurus. L'abbé s'avance humble et recueilli; il met si fort en pratique le douzième degré d'humilité de la sainte règle; il a si constamment la tête baissée et les yeux rivés au sol, qu'on le surnomme le *Fossoyeur*; il n'entend donc pas la menace et ne voit pas le geste du paysan qui brandit sur sa tête un énorme pavé;

il n'est tiré de sa contemplation que par les cris des passants qui saisissent les bras de l'assassin et l'empêchent d'accomplir son forfait; ayant appris de ce paysan la cause de sa fureur, l'homme de Dieu lui donne la somme qu'il réclame et s'éloigne calme et silencieux. Mais la nouvelle de cet attentat et de sa solution parvient aux oreilles du prince Albéric, qui envoie arrêter le paysan, le fait comparaître devant son tribunal et le condamne à perdre sa main criminelle. Par bonheur pour le coupable, le saint abbé apprend la sentence du prince, court se jeter à ses pieds et, à force de prières, lui arrache la grâce et la liberté du malheureux.

Peu de temps après, Albéric donne à notre saint un témoignage plus signalé de ses sentiments de bienveillance et de vénération. Il lui cède, pour y introduire sa réforme, le vieux et célèbre monastère de *Saint-Hélie de Subpentone* qu'il possède près de la ville de Népi, en Étrurie et qui participe dans une large mesure à la déchéance universelle. Odon se met à cette œuvre de réformation locale avec son zèle et son succès habituels. Nous avons dit plus haut comment il doit faire intervenir ici sa puissance de thaumaturge pour enlever tous les prétextes à la mauvaise volonté et fournir, au moyen d'un étang poissonneux, les facilités pour pratiquer économiquement l'abstinence monastique. Cette œuvre qu'il a si bien et si rapidement conduite à terme, il en confie la continuation et le perfectionnement à un de ses moines, Théodard, qu'il établit abbé du monastère réformé.

Cependant ses relations se poursuivent, intimes et confiantes, avec le Pape. A mesure qu'il connaît davantage Odon, Léon VII rend des actions de

grâces de plus en plus ardentes à la Providence qui lui a envoyé un tel secours. Chose étrange! Poussé par un instinct prophétique, son prédécesseur Jean XI, dans sa bulle du mois de mars 931, en confirmant Odon dans sa dignité abbatiale, a accordé a Cluny des privilèges spéciaux, présageant et rendant possible sa mission de l'avenir : il a donné à son abbé la faculté de recevoir les monastères qui lui seront offerts pour y établir sa réforme, et d'admettre dans sa famille religieuse les moines désirant changer le relâchement de leurs propres monastères contre la vie si édifiante de la réforme. Léon VII marche résolument dans la voie ainsi ouverte devant lui; il favorise de tout son pouvoir l'œuvre dont l'avenir et l'importance se dessinent plus distinctement à ses yeux et l'homme dont il connaît maintenant par lui-même l'éminente sainteté et la valeur exceptionnelle. Il multiplie les bulles en sa faveur et fait tous ses efforts pour propager de tous côtés ce mouvement de réforme monastique dont il pressent l'importance dans l'avenir.

Durant son séjour à Rome, Odon étend son action sur bien des monastères en Italie : Salerne, Saint-Pierre de Pavie, Naples, etc., viennent successivement s'adjoindre à ceux que nous avons déjà mentionnés.

Puis il reprend le chemin du retour, vers son cloître, vers sa cellule, pour y reprendre sa vie de jadis. Vain espoir! tout cela est fini pour lui. Il ne s'appartient pas; il faut qu'il accomplisse jusqu'au bout la mission que le Maître veut de lui et où il l'a placé.

Le mouvement de réforme s'accentue en France. Les évêques, dont un grand nombre ont eu des rapports avec Odon et savent ce qu'il est, l'appellent,

le supplient de venir peupler de vrais moines les antiques abbayes de leurs diocèses, jadis sources de sanctification pour des contrées tout entières et maintenant stérilisées et impuissantes. Sur d'autres points, les grands feudataires commencent à sentir que le rôle d'*abbé laïque* ne leur convient guère : ce qui reste dans leurs âmes de foi et de délicatesse chrétienne s'alarme d'un pareil état de choses ; ils ont beau ne pas s'ingérer dans la vie intérieure de ces familles religieuses, ils n'en constatent pas moins qu'elles sont en train de périr. Nous avons déjà vu les princes de la Bourgogne, les ducs d'Aquitaine, se dessaisir, en faveur de Cluny, des monastères qu'ils possédaient dans les contrées avoisinantes. Le courant se propage sur tous les points du royaume : les relations personnelles d'Odon avec un grand nombre de prélats et de grands seigneurs y aident puissamment. Aux monastères de Massay et de Bourg-Dieu qu'il a reçus de Bernon, à ceux de Charlieu, de Romain-Moutier qu'il tient de la munificence de la maison royale de Bourgogne, viennent s'ajouter Saint-Pierre de Tulle, Saint-Martial de Limoges, Saint-Géraud d'Aurillac, Saint-Sauveur de Sarlat, Saint-Pierre-le-Vif de Sens, Saint-Benoît-sur-Loire, Saint-Julien de Tours, etc.

Mais n'allons pas croire que ce mouvement providentiel ne rencontre que facilités et sympathie. En général, les moines ne sont guère disposés à recevoir de bonne grâce cette réforme qui leur est, pour ainsi dire, imposée, et à embrasser, les cœurs satisfaits et les visages souriants, une austérité de vie qui figure bien dans la Règle, mais qu'ils peuvent regarder comme tombée en désuétude. Dans la suite, l'on verra, lors de l'épanouissement de la con-

grégation de Cluny, des monastères se grouper autour de quelque puissante abbaye de leur région, former une petite congrégation locale pour échapper à la grande. Contre toutes ces difficultés et ces mauvais vouloirs, Odon doit lutter et triompher: sur tous les points, il est obligé de mener sa campagne et de conquérir la position, c'est-à-dire les cœurs, pour les amener à aimer le joug qu'il vient leur imposer. Ses armes toujours victorieuses sont la prière, la patience et l'affabilité de sa douceur.

Voulons-nous le voir à l'œuvre dans ces opérations de conquête pacifique? Le moine Jean va nous le montrer introduisant la réforme à Saint-Benoît-sur-Loire. Ce monastère est comme le cœur de la vie Bénédictine en France; dans son église, repose cet insigne trésor que la Providence a daigné donner à notre patrie, les reliques de notre grand Patriarche. Le naïf récit du chroniqueur est tout un petit poème qui va nous faire assister aux résistances des hommes et aux victoires des saints, aux misères de la terre et aux suaves puissances du ciel:

...« Nous allons nous efforcer d'exposer clairement comment notre bienheureux Père Odon fut choisi ou plutôt prédestiné par Saint-Benoît lui-même. Un jour que les moines de Fleury menaient dans leur cloître leur vie relâchée et se déchiraient mutuellement, un d'entre eux, revenant d'une obédience, rencontra devant la porte du monastère le père Saint-Benoît qui lui donna cet ordre: « Va dire à tes frères qu'ils ne me laissent pas en paix reposer auprès d'eux. Je me retire donc de ces bâtiments; qu'ils sachent bien que je n'y reviendrai que lorsque j'aurai envoyé ici, des frontières de l'Aquitaine, un homme qui soit selon mon cœur. » Comme son in-

terlocuteur le pressait de dire son nom, il répondit : « Sache-le ; je suis le frère Benoît. » A ces paroles, il s'éloigna. Le moine s'empressa de remplir auprès de ses frères sa mission. Mais ces derniers, devant le malheur de la perte de leur Père, au lieu de recourir aux larmes et aux prières, seul moyen de fléchir la colère céleste et d'obtenir miséricorde, montèrent à cheval et s'élancèrent dans toutes les directions pour découvrir le fugitif et le ramener par la persuasion ou même par la force. N'ayant trouvé personne, ils accablaient leur frère porteur du message, de leurs railleries. Dans ce même temps, un personnage du nom d'Élizard, qui était alors un comte illustre et qui maintenant vit sous l'habit monastique, apprenant la vie honteuse de ces moines, demanda à Raoul, roi des Francs, la cession de l'abbaye, et l'ayant obtenue, la donna à notre Père Odon. Ayant pris avec eux deux évêques et deux comtes, notre Père Odon et Élizard se mirent en route. Les frères, apprenant leur approche, s'armèrent de glaives, montèrent sur les toits pour accabler de pierres et de traits ceux qu'ils appelaient leurs ennemis ; tandis que d'autres, armés de boucliers et ceints de leurs épées, se rangeaient devant l'entrée du monastère, se déclarant prêts à se faire tuer plutôt que de les laisser pénétrer. Cependant quelques-uns, tourmentés par le remords et rentrant en eux-mêmes, se disaient : « Voici que nous voyons la réalisation des menaces du bienheureux Benoît. Hélas ! pourquoi n'avons-nous pas cru aux paroles de notre frère qui s'accomplissent exactement ? Ne serait-ce pas cet Odon d'Aquitaine dont parlait Saint-Benoît ? Pourquoi n'avons-nous pas pris les devants et ne l'avons-nous pas invité spontanément ? » — Pendant ce temps,

les autres cherchaient de tous côtés le moyen de se débarrasser du Père Odon. Or, il y avait parmi eux un jeune moine doué de beaucoup d'intelligence, du nom de Vulfade. Ce fut par lui que les frères firent présenter au Père Odon les diplômes royaux, défendant à tout étranger de s'arroger la supériorité de ce monastère. Notre Père répondit doucement à l'émissaire : — « Je viens dans des sentiments de paix, ne voulant molester personne, nuire à personne ; je viens seulement corriger les irrégularités de la discipline. » Ce fut par ces paroles et d'autres semblables que le Père Odon calmait tous les jours davantage l'irritation des esprits. Mais, voyant que ces moyens ne réussissaient pas, les moines revenaient à leurs premiers sentiments et menaçaient de mort le saint abbé. Ces négociations se prolongèrent pendant trois jours. Au bout de ce temps, notre Père Odon, sans prévenir personne de son dessein, monta sur un âne et prit aussi rapidement que possible la route du monastère. Ce qu'ayant aperçu, les évêques, les comtes et les moines de sa compagnie, coururent après lui, en criant : — « Où allez-vous, notre père ? Cherchez-vous la mort ? Ne voyez-vous qu'ils sont déterminés à vous tuer et que vous ne sauriez échapper à leurs coups ? Voulez-vous par votre mort remplir eux de joie et nous de mortelles douleurs ? » Mais le juste, confiant en Dieu, s'avance comme un lion sans terreur ; et personne ne peut l'arrêter dans son entreprise. O merveille ! Quand il se fut approché et qu'il fut reconnu par eux qui étaient là tout armés pour lui résister, ceux-ci, subitement touchés et transformés par l'action du Tout-Puissant, jetant leurs armes, coururent à sa rencontre et, se prosternant à terre, baisèrent les traces de ses pas.

Une joie immense enflamma dans ce moment tous les cœurs. Le cloître de Saint-Benoît reçut Odon comme un père et son escorte n'eut qu'à se retirer. »

Avec certaines modifications de détail, cette scène se reproduit dans la plupart des monastères confiés à Odon; partout il rencontre des difficultés analogues; partout, par sa douceur, sa patience et la grâce de Dieu, il en triomphe. Il n'y a d'exception que pour les monastères qu'il fonde lui-même; là il n'a pas à réformer; il n'a qu'à former, ce qui est plus aisé et donne des résultats plus complets. Aussi porte-t-il une affection spéciale au monastère de Saint-Julien de Tours, qu'il a, pour ainsi dire, fondé avec le concours de son intime ami, l'archevêque Théotolon et qui le rapproche de *son* Saint-Martin. Il n'a pas voulu déléguer à d'autres le soin de former et de diriger cette jeune famille monastique; il en reste l'abbé et multiplie ses séjours dans ce cloître qu'il aime et où il doit terminer sa sainte vie.

CHAPITRE XIV

ODON EN ROUTE

C'est une rude existence que celle que va mener désormais notre Saint — vie de pérégrinations incessantes qu'à peine interrompront quelques séjours très limités et qui se prolongeront jusqu'à sa mort. De nos jours, dans notre siècle de chemins de fer et d'automobiles, on ne peut se faire que difficilement l'idée de ce que c'étaient que les voyages au xe siècle, se représenter ces interminables distances parcourues à dos de cheval, par des routes sommairement tracées et nullement entretenues, à travers monts et vaux, non pas pendant quelques heures que l'on passe, lisant ou rêvant, sur les coussins rembourrés de son véhicule et au bout desquelles il est permis, au gîte, de se refaire des fatigues du trajet, mais pendant des jours succèdant aux jours, sous les ardeurs du soleil torride, ou sous les froidures congelantes de l'hiver; avec toutes les aventures, tous les dangers, les fleuves à passer, les précipices à franchir, les brigands à éviter ou à convertir. Ces anormales fatigues, dont la perspective ferait reculer nos modernes anémiés, saint Odon les supporte avec toutes les énergies de sa volonté, avec tous les ressorts de sa verte vieillesse, avec toutes les

gaîtés de son esprit. Il ne voyage pas seul; il est accompagné d'un petit groupe de moines et de quelques serviteurs: avec eux, il cause, il prie, il chante le long de la route sans fin. C'est une communauté ambulante : aux heures régulières, la troupe s'arrête ; les cavaliers mettent pied à terre, s'agenouillent pour dire la prière préparatoire, puis remontent en selle : l'abbé entonne l'office ; les autres continuent avec lui la psalmodie sacrée. Les paysans, dans les champs, se découvrent avec respect devant ces moines qui passent chantant les louanges du Très-Haut. Puis, quand ils ont acquitté leur tribut liturgique envers Dieu, Odon prend la parole; il instruit, égaie, touche ses compagnons, se sert des grands spectacles de cette nature qu'ils traversent et qu'ils admirent, pour élever les cœurs au-dessus de la terre. Il sème a profusion, le long du chemin, les actes sublimes d'une charité toujours en éveil et les miracles, réponses du Créateur à la créature : partout où il passe, il laisse la douce odeur de ses vertus et des semences bénies pour les œuvres de l'avenir.

Heureusement, parmi ses compagnons de route, se trouve le moine Jean, qui aime et admire tant son maître, et qui doit nous dire sa vie. Toutes ces scènes dont il a été le témoin ému, il nous les fait passer sous les yeux; ce sont autant de délicieux paysages de France ou d'Italie; on y voit saint Odon, dans sa sereine sainteté, s'arrêtant devant toutes les misères pour les soulager, devant toutes les petitesses pour les presser contre son cœur. En face des merveilles de la charité de son maître, le disciple entre en scène, expose avec une sincérité et une humilité charmantes ses objections et ses répugnances

humaines, écoute d'un cœur bien docile les remontrances et les leçons sublimes de son abbé, et puis chante son hymne d'action de grâces pour la victoire que ce dernier lui a appris à remporter sur lui-même. Écoutons-le nous faire, au début de ses récits, sa profession de foi : « Je n'ignore certainement pas que je ne pourrai raconter tout cela qu'à ma grande confusion. En écrivant tout cela, je tournerai contre moi-même le glaive des condamnations ; mais, en découvrant ainsi à tous mes fautes, j'obtiendrai que tous, puisque je n'ai plus notre père pour les lui confesser, deviennent mes intercesseurs auprès de lui. »

Nous n'avons qu'à glaner dans ces pages pour recueillir un délicieux bouquet de fleurs de sainteté. C'est un saint Odon vécu et vivant ; — un saint Odon intime, d'autant plus attrayant et instructif que nous pouvons l'approcher de plus près et que nous le voyons agir en dehors des devoirs austères de sa dignité abbatiale ; nous le saisissons dans la simplicité et la candeur de sa personnalité humaine. Nous avons vu le grand saint ; nous allons voir l'aimable saint.

Nous ne nous permettrons pas de déflorer l'œuvre de Jean : nous lui laisserons le plus souvent la parole pour nous redire lui-même, telles qu'il les a vues et senties, les scènes dont il a été le témoin.

Au moment de se mettre en route, Odon s'informe toujours si son fidèle compagnon a, dans la sacoche suspendue à sa ceinture, une somme suffisante pour subvenir aux nécessités de la caravane et lui permettre de soulager les misères qu'il rencontrera sur sa route ; ces misères, il les rencontrera fréquentes ; il ne les éconduira jamais ; au besoin il irait les récolter le long du chemin.

Le voyez-vous? — il s'arrête et met pied à terre; il a aperçu, cachant derrière les branches de la haie leurs mines curieuses et éveillées, les petits pastours qui ont laissé, broutant les chardons de la lande, vaches et brebis et ont couru contempler le spectacle insolite de la cavalcade monastique. Odon les appelle, les caresse, leur trace avec le pouce la croix sur le front; et puis leur fait chanter les gaies chansons des vallées ou les plaintives mélodies des montagnes: après quoi il repart, non sans avoir largement payé aux jeunes artistes leur concert improvisé et la leçon de musique qu'il prétend avoir reçue d'eux.

« Dans le trajet, nous raconte Jean, nous gravissions les pentes des Alpes; en même temps que nous, s'avançait sur la route un pauvre vieux et infirme. Il était chargé d'un sac rempli de morceaux de pain et d'œufs, d'oignons, poireaux, légumes dont je ne pouvais supporter la puanteur. Dès que notre Père, au cœur compatissant, eut rejoint le pauvre, suivant sa coutume, il le fit monter sur son cheval et, marchant à côté, il plaça sur ses épaules le sac qui sentait si mauvais. Pour moi, repoussé par l'odeur, je m'éloignai peu à peu de mon abbé. Étant parvenu à la crête de la montagne, au moment de prendre le chemin de la descente, je vis le pauvre descendre de cheval et forcer notre saint à reprendre sa monture; mais ce dernier refusa de lui remettre son sac qu'il suspendit à l'arçon de la selle. Je hâtais moi-même le pas pour m'éloigner dans la confusion que j'éprouvais. Au bout d'un moment, le Père Odon m'appela et me dit: « — Approche-toi, car il nous « reste encore des psaumes à chanter. » Je lui répondis que je ne pouvais pas supporter la puanteur

de ce sac. Il me réprimanda alors par ces paroles : « — Eh quoi ! voilà ce pauvre qui est notre frère et « qui doit se contenter de cela pour sa nourriture « et toi, tu n'en peux supporter l'odeur ! Le pauvre « peut porter le sac, et, toi, tu ne veux pas même le « voir ! » Il pouvait, en effet, bien dire cela de lui-même qui était le vrai pauvre du Christ. Ce fut par de semblables paroles qu'il parvint à guérir les susceptibilités de mon odorat, si bien que je n'ai plus été incommodé dans la suite par ces mauvaises odeurs. »

Mais le voici en présence, non d'un malheureux isolé, mais de toute une ville dans la détresse. Sienne, que la caravane doit traverser est désolée par une atroce famine. Pour le coup, le pauvre Jean, dans ses fonctions de cellerier, sent une vive anxiété lui étreindre le cœur : les trente sols d'argent, qui garnissaient au départ son aumônière, ont été largement entamés tout le long de la route et ce qui reste de réserves ne va pas résister à la nouvelle et plus formidable saignée qui va lui être faite dans la traversée de la ville affamée. Devant la porte de la cité, l'on aperçoit des groupes d'êtres humains à la figure hâve, aux yeux enfiévrés, et on entend déjà les lugubres concerts de leurs lamentations. Laissons la parole au chroniqueur .

« Songeant à l'habitude qu'a notre Père de ne rien réserver pour lui ni pour notre usage, et craignant que toute notre troupe ne fût condamnée à périr de faim, faute de ressources pour nous procurer des vivres, je pris ce qui restait de notre argent, je me séparai en cachette de notre abbé, et, sans qu'il s'en doutât, je traversai en hâte la ville. Quand le Père Odon entra à Sienne, tous les malheureux

coururent vers lui pour implorer sa charité. Mais lui, en tournant les yeux autour de lui et ne m'apercevant pas, comprit tout de suite ce qui s'était passé : il devina bien que, si je n'étais pas près de lui, je ne devais pourtant pas être bien éloigné ; il fit donc signe à la foule de le suivre. En traversant la place de la cité, il y vit trois hommes, dont l'extérieur et l'attitude annonçaient la position supérieure, mais qui n'en étaient pas moins affamés que les autres. Le Père Odon voulut leur donner part à ses bénédictions. Il y avait devant la porte de leurs demeures des vases de lauriers tout couverts de leurs baies ; il demanda à un d'entre eux pour quel prix il vendrait ces baies de lauriers. Je ne sais quel prix fut la réponse. Notre Père lui dit à l'oreille : « Taisez-vous, ne dites pas ce prix, mais demandez-m'en tant de deniers. » C'est ce qui fut fait et le Père Odon fit ramasser les baies en promettant de payer la somme convenue ; c'est ainsi que, sous le prétexte de cette vente, il les fit participer à sa charité. Cependant, de ma position en dehors de la ville, je vis au bout de peu de temps déboucher le cortège ; notre Père s'avançait, comme un général, à la tête de son armée de pauvres ; il était rempli d'une telle allégresse, qu'à peine put-il répondre par sa bénédiction au salut que je lui adressais. Pour lors, je fis semblant de lui demander qui étaient ces gens qui l'entouraient et ce qu'ils voulaient. Ce sont, me répondit-il, des serviteurs de Dieu et des ouvriers à nos gages : « Hâte-toi de leur payer ce qui leur est dû ». Je lui demandai encore ce qu'étaient toutes ces baies de lauriers et ce qu'il en voulait faire. Alors il se mit à nous dire des paroles si touchantes, que je n'en ai entendu et n'en entendrai jamais de semblables ;

nous éprouvions tous en l'écoutant une telle allégresse que nous versions des larmes de joie et ne pouvions proférer une parole. Pourtant je me permis de prier notre bienheureux Père de ne pas nous charger de ces baies inutiles et encombrantes et de les rendre aux vendeurs : « Pas du tout, répliqua-t-il; j'aurais peur que ces pauvres gens ne voulussent de leur côté nous rendre l'argent que nous leur avons donné. » Tout ce que je pus obtenir quand nous nous fûmes remis en route, ce fut qu'il profitât de l'éloignement pour abandonner dans la campagne cet embarras. »

Puis la Providence vient à leur aide d'une manière inespérée, alors que leur passage à Sienne a épuisé toutes leurs ressources; ils font la rencontre, sur le chemin, d'un de leurs frères, le prêtre Pierre, qui, se rendant aussi à Rome, se joint à eux, verse son *viatique* intact dans l'aumônière épuisée et leur permet de faire le reste de la route.

Quelques mois plus tard, nous retrouvons la petite troupe en train de parcourir le chemin de retour; elle gravit les pentes rudes et escarpées des Apennins. On est au mois de février : l'hiver sévit avec une anormale rigueur; les vertes et riantes campagnes d'Italie disparaissent, étonnées, sous un inusité manteau de neige. Sur les sommets, la couche est si considérable que la voie à suivre disparaît complètement. La bise fouette les visages et siffle aux oreilles son ironique chanson et les voyageurs n'ont plus la force de faire entendre un son. Dans sa sollicitude filiale, Jean fait d'une couverture une sorte de manteau dont il enveloppe, pour les garantir de la froidure, les membres glacés par l'âge et la température de son vénérable Père. Mais il a compté

sans les pauvres. Voilà nos voyageurs sur la hauteur; pendant que là-bas le soleil se couche dans l'horizon brumeux de la mer, ils marchent au milieu des difficultés du terrain et des incertitudes de la route, sur le large plateau blanc. Ils voient venir vers eux un personnage à l'aspect étrange : c'est un pauvre à peine vêtu; les jambes à moitié couvertes, et les pieds nus, il marche résolument sur la neige sans limites. Lorsqu'il est arrivé à hauteur de la troupe, Odon s'arrête, ordonne à ses compagnons de continuer leur marche; il se dépouille de son manteau, en recouvre le pauvre et lui donne une large aumône. Puis, réconforté, le malheureux dit son action de grâces, reprend sa marche intrépide et bientôt disparaît; les yeux des voyageurs le cherchent en vain sur la nappe blanche : c'est un Ange qui est venu recevoir la charité d'Odon et qui de là-haut répand sur lui les bénédictions du Christ.

Le cœur de saint Odon si tendre, si prêt à venir au secours de toutes les infortunes qu'il rencontre sous ses pas, s'enflamme surtout de compatissance et d'amour en face des misères spirituelles, quand, au lieu de corps à préserver de la faim ou du froid, il se trouve en présence d'âmes à arracher au démon pour les donner à Dieu.

Un jour, dans la sauvage vallée qu'ils doivent franchir, les pieux voyageurs se trouvent enveloppés par quarante brigands qui fondent sur eux. Le chef de la bande, lorsqu'il voit le bienheureux Père et ses compagnons poursuivre leur route, absorbés par la prière et chantant les louanges de Dieu, sent l'étonnement et puis le remords envahir son cœur. Lui, Aimon, qui a été toujours le premier et le plus implacable dans toutes ces opérations de lucre san-

glant, voilà qu'il arrête d'un geste ses compagnons et leur dit :

« Je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré de tels hommes et je doute qu'il en existe autre part. Retirons-nous d'eux. Il y a du reste dans leurs rangs un chevalier, que j'ai vu, terrible homme de guerre, et qui nous ferait courir de grands dangers.

— Eh bien! répondent les brigands stupéfaits, perçons le chevalier de nos lances et laissons aller les autres après les avoir dépouillés. »

D'une voix formidable, le chef réplique :

« Je vous le défends. Tournez plutôt vos armes contre moi, car, moi vivant, vous ne les toucherez pas. »

A ces paroles, les voleurs s'arrêtent indécis : la division se met dans leurs rangs et finalement ils se retirent. Le chef, qui est resté sur la place, la tête baissée sur la poitrine, en proie à un violent combat intérieur, s'élance après le saint abbé, se prosterne à ses pieds, lui fait l'aveu de ses crimes, implorant la miséricorde de Dieu. Le bienheureux Odon lui rend la vie de la grâce, le console, le fortifie dans ses résolutions et le renvoie converti pour expier son passé criminel par les œuvres d'une vie honnête et chrétienne.

S'appuyant sur le témoignage d'un parent de saint Odon, qui, au cours de son pèlerinage à Jérusalem, s'est arrêté au monastère, Jean nous fait le récit suivant, qui nous dévoile le caractère surnaturel de la charité d'Odon et nous montre la puissance dont il jouit auprès de Dieu :

« ... Dans le temps où les Normands dévastaient le pays de la Touraine, il arriva un jour qu'ils s'emparèrent du petit neveu de notre Père Odon, jeune

enfant qui n'avait pas encore été baptisé et l'emmenèrent, ainsi que sa nourrice, avec eux. Or, notre Père se trouvait alors à Tours. Lorsqu'il apprit ce qui venait d'arriver, il se plongea dans une prière ardente qu'il ne consentit à cesser que lorsqu'il eut la certitude intérieure d'avoir obtenu le salut de son neveu; ce qui causait sa douleur spéciale était le danger couru par l'âme de ce pauvre petit, non encore régénéré dans les eaux du baptême. Le pays où les captifs avaient été emmenés était situé au delà d'un fleuve d'une profondeur telle qu'on ne pouvait le franchir qu'à la nage ou en bateau. Il y avait huit jours qu'ils étaient partis de la Touraine pour arriver à ce lieu. Tout à coup, une inspiration secrète et irrésistible s'empara du cœur de la nourrice. Elle prit l'enfant dans ses bras, traversa toutes les bandes des ennemis, sans que personne l'arrêtât ou l'interrogeât; elle traversa, sans se mouiller les jambes, le fleuve profond et furieux qui lui barrait la route, et, en trois jours, elle fit, sans prendre de nourriture et sans éprouver de fatigue, avec l'enfant dans les bras, ce long trajet. Dès son arrivée à Tours, on apporta l'enfant à notre bienheureux Père qui l'attendait dans la joie et lui donna le saint baptême. Après quoi, notre Père, élevant les yeux, rendit grâces et demanda la mort de cet enfant; au bout de trois jours, sa prière était exaucée et il y avait un petit ange de plus au ciel, à la suite de quoi, le père de l'enfant se fit moine. »

Dieu se plaît à multiplier, sous les pas de son serviteur, les protections et les merveilles; tous ces témoignages de sa vertu et de son crédit surnaturel augmentent le prestige de notre saint et fécondent

son action. Recueillons-en quelques-uns pour la gloire du saint abbé.

« Ses compagnons dans un pèlerinage au mont Gargan, affirmèrent sous la foi du serment que, pendant qu'il se prosternait en terre avec ses frères pour dire les heures canoniales, quoiqu'il plût fréquemment, ils ne virent jamais une goutte de pluie tomber sur lui. La divine sollicitude le protégeait à ce point que ses vêtements étaient aussi secs que si la pluie du ciel n'eût pas inondé tout le pays. »

« Un jour qu'il traversait le fleuve du Rhône, escorté d'une foule de seigneurs de la contrée, il arriva qu'un des chevaux, en lançant une ruade contre un autre cheval, défonça la paroi du bateau et y fit une large ouverture, par laquelle l'eau se précipita et remplit tout l'intérieur. Malgré cela, le bateau se soutint sur l'eau et aborda à l'autre rive. Le Père Odon ne débarqua que le dernier et immédiatement le bateau disparut au fond de l'eau. »

Dans le cours du terrible hiver dont il a déjà été question, pendant qu'ils rentrent à Cluny, nos voyageurs ont à franchir le passage des *Alpes Marrones*, qui est toujours si périlleux qu'on ne peut l'aborder que sous la conduite des guides du pays et que sa carapace de neige glacée rend pour le moment presque inabordable. Dans le passage du col noir et dangereux, le cheval que monte notre Père fait un faux pas et tous deux roulent dans l'abîme. Le Père Odon, lâchant les rênes, lève ses deux mains au ciel et voilà qu'il trouve entre ses bras une branche d'arbre qu'il étreint, jusqu'à ce que ses compagnons le retirent et le déposent sur les bords du précipice. Les regards ont beau scruter les falaises

abruptes, ils n'y découvrent ni branche ni arbre : quant au cheval il n'a jamais reparu.

Parfois ces témoignages des prédilections de Dieu envers son serviteur revêtent un caractère plus solennel, comme le miracle qui vient illustrer la fête de notre Grand Patriarche au monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, et dont le récit va clore cette série de merveilles. Nous avons déjà rapporté comment saint Benoît avait annoncé qu'il quitterait son monastère et n'y rentrerait que lorsqu'il aurait été réformé par l'homme de son cœur ; nous allons assister à la rentrée solennelle. Écoutons le moine Jean nous la redire :

« ... C'était le jour où la fête de saint Benoît était célébrée tous les ans au milieu d'un concours immense de peuple : il y avait toujours une multitude d'infirmes atteints de diverses maladies, qui venaient recourir aux tout-puissants suffrages du très saint Père Benoît. Le bienheureux Odon qui était, en qualité d'abbé, à la tête de cet illustre monastère, entra dans l'église pour célébrer la messe solennelle. Il avait donné l'instruction que tous les pèlerins, et surtout les malades, fussent à jeun pour assister à l'office. Tous étant entrés et les divins mystères commencés, le vénérable abbé entonna l'hymne angélique *Gloria in excelsis Deo*. A l'instant, un bruit formidable retentit à la porte de l'église : les serrures furent ouvertes, les battants des portes tournèrent sur leurs gonds. Les lampes du chœur s'allumèrent, et tous les malades et infirmes furent subitement et complètement guéris. Le peuple fut saisi de stupeur à ce spectacle. Notre Père Odon leur donna la signification de ces choses extraordinaires ; et tous reconnurent et saluèrent

avec bonheur la présence de saint Benoît. La grâce divine embrasait tellement les cœurs qu'il n'y eut presque pas d'assistants qui pussent retenir leurs larmes. »

Tels sont le résumé et le couronnement donnés par le Ciel à l'Œuvre de saint Odon. Notre grand Patriarche a été éloigné par le relâchement monastique du lieu où ses reliques vénérées ont reposé depuis des siècles et ont répandu les bienfaits incessants de leur présence. Odon, par les vertus qu'il pratique lui-même et qu'il fait pratiquer aux autres, oblige son glorieux Père à reprendre en son monastère des bords de la Loire, son fécond repos et le cours de ses miracles. La solennité de cette rentrée est comme l'attestation céleste donnée par saint Benoît de la sainteté d'Odon et de la grandeur surnaturelle de son œuvre : c'est la canonisation anticipée par le saint du ciel du saint de la terre.

SIXIÈME PARTIE

LE LETTRÉ

En approchant du terme de cette existence si sainte, si féconde et déjà si mûre pour le ciel, une halte s'impose : nous avons dû, en effet, laisser dans l'ombre un des traits de cette admirable figure, une partie des œuvres qu'Odon à sa mort a léguées à l'Eglise. Ce trait de la figure est trop caractéristique, cette œuvre est trop notable, pour que nous puissions nous contenter ici de la mention fugitive donnée en passant. Le portrait que nous avons entrepris de tracer ne serait ni complet, ni ressemblant, si nous ne parlions de l'œuvre littéraire de notre saint. Il ne lui a pas suffi, en effet, de pratiquer héroïquement les vertus de son état, ni même d'entraîner après lui les âmes de ses frères dans les voies de la perfection ; il a tenu à étendre outre-tombe son action bienfaisante et réformatrice au moyen des nombreux et remarquables ouvrages qu'il a composés.

Ils sont nombreux, en effet, ces ouvrages qui, sur des terrains divers, se présentent à nous sous le nom d'Odon de Cluny. De ce nombre, il convient d'en retrancher plusieurs que la critique moderne a démontré avoir été faussement attribués au saint abbé et que leurs auteurs ont essayé d'abriter sous

son patronage. Toutes ces tentatives, que nous ne saurions trop réprouver, sont autant de témoignages du prestige dont jouit Odon auprès des lettrés de son temps, à une époque où le renom littéraire n'est pas chose banale et d'une conquête aisée.

Quels rudes travailleurs que ces saints du haut moyen âge! Comme la grâce de Dieu vient féconder leur activité et multiplier d'une manière stupéfiante leurs œuvres! Quand, après avoir résumé les fondation, les réformations, l'action sociale d'Odon et les grands intérêts qui lui sont confiés, nous jetons les yeux sur les volumineux manuscrits qui nous ont conservé son œuvre littéraire, ne trouvons-nous pas dans cet ensemble de quoi faire rougir nos nonchalances modernes et nos vaines disperditions de temps ?

L'esprit d'Odon unit à la profondeur qui se plaît aux spéculations philosophiques, aux auscultations morales de la société, une vigueur qui se manifeste dans les nervosités de son style et une poésie qui vient adoucir par ses charmes l'austérité de ses œuvres. Nous avons dit plus haut comment la Providence l'a empêché de laisser ses facultés intellectuelles s'éparpiller et se stériliser sur des terrains profanes et les a concentrées sur les lettres sacrées, son domaine exclusif. En définitive, ses productions de moraliste, d'historien, de liturgiste, qui, dans leur variété, sont bien unes de mobile, d'inspiration et de facture, ne sont que les préparations ou les conséquences de l'œuvre maîtresse de sa vie, la réforme monastique : elles en font intégrante partie.

CHAPITRE XV

LE MORALISTE

C'est ici le vrai terrain sur lequel se développe et se meut l'existence d'Odon, son cœur réalise les prodiges de sa charité et son intelligence applique toutes ses facultés à la conquête et au perfectionnement des âmes. Vers ce centre d'action littéraire, dès le début de son existence cléricale, il se sent poussé par un attrait irrésistible. Dès que son studieux séjour à Paris et les leçons de Remy d'Auxerre lui ont donné la possibilité de réaliser ses aspirations intérieures, il se met à l'œuvre.

C'est à la source unique de la perfection morale de l'humanité, aux Saintes Écritures, qu'il va demander des lumières pour les donner aux autres. « En s'aidant des sentences des Pères et surtout de « saint Grégoire, » il compose un commentaire sur les Livres des Rois ; malheureusement cet ouvrage n'est pas parvenu jusqu'à nous ; la mention qu'il en fait lui-même dans une autre de ses œuvres, en ajoutant : « qu'il estime que ce petit livre n'est pas « méprisable, » est bien faite, étant donnée l'humilité de notre saint, pour nous inspirer des regrets de cette perte.

Parmi les docteurs de l'Église, il en est un qui

concentre ses admirations et ses préférences. C'est saint Grégoire-le-Grand, l'une des gloires de la chaire de saint Pierre et de l'ordre des Bénédictins. Il existe des affinités spéciales entre ces deux serviteurs de Dieu au point de vue de leur mentalité, de leurs doctrines spirituelles, de leur zèle pour le salut des âmes et de leurs facultés poétiques et musicales; saint Grégoire est du reste le Père préféré au xe siècle. Les manuscrits qui contiennent la copie des trente-cinq livres de ses *Morales sur Job* figurent dans les bibliothèques de presque tous les monastères : le Livre de Job, ce poème mystérieux qui nous redit d'une manière si saisissante la grandeur et la providence de Dieu en face des misères et des épreuves de l'homme, est de tous les temps; chaque siècle y a des leçons à recevoir, des lumières à emprunter. Saint Grégoire a déployé toutes les ressources de son intelligence, de son érudition sacrée et de son cœur embrasé de l'amour divin pour commenter et faire pénétrer cette parole divine dans les esprits humains. Malheureusement, la majestueuse amplitude de l'œuvre empêche de la parcourir en entier, quelquefois même de l'aborder : malgré les séductions du sujet, du fond et de la forme, les moines jettent un regard respectueux et un peu craintif sur les six épais in-folios qui renferment le commentaire de saint Grégoire et qui se couvrent de la poussière de chaque jour là-haut, sur les rayons de la bibliothèque, et, découragés, reculent devant un effort qu'ils sentent au-dessus d'eux.

Depuis son retour de Paris, Odon a imposé à tous les chanoines de saint Martin le respect de sa vertu et de son savoir; sans conteste, il est déjà considéré comme une des gloires de la collégiale. Le temps

n'est plus où de vieux chanoines se sont irrités de la présomption de ses études et ont voulu le renvoyer à son psautier. A cette heure, tous ont recours à lui et lui seul, car tous connaissent son admiration enthousiaste pour saint Grégoire, est capable de mettre à leur portée ce commentaire qui est là-haut dans sa majesté inabordable et sur lequel ils lèvent les yeux, mais n'osent porter la main. Ils supplient, en conséquence, leur jeune et savant confrère de faire le résumé de l'œuvre gigantesque et de répondre ainsi à leurs besoins et à leurs désirs. L'humilité du saint se récuse longtemps devant une tâche qu'il prétend dépasser ses forces et ses facultés. Pour venir à bout de ses résistances, il faut, suivant le récit du moine Jean, que saint Grégoire apparaisse en songe à Odon, lui remette la plume dont il doit se servir et lui ordonne d'aborder sans crainte le travail qui lui est demandé par ses frères. Notre saint s'incline devant cette volonté supérieure; il se met à l'œuvre et, au bout de longs mois d'efforts acharnés, il peut offrir à la bibliothèque de saint Martin son notable résumé des morales de saint Grégoire sur le Livre de Job. Ce résumé est une production littéraire inspirée à son auteur par son zèle pour la gloire de Dieu et le bien des âmes et nullement par les préoccupations humaines de vaine gloire : la personnalité d'Odon y disparaît presque complètement : il se contente d'abréger, d'élaguer, de condenser : il choisit dans les sentences des Pères ou dans les considérations mystiques et morales de saint Grégoire ce qui résume le mieux la doctrine; puis il réunit tous ces fragments épars, de manière à revêtir l'ensemble des élégances et de la sobriété de style du Pape du VIe siècle. La partie

qui lui appartient en propre, c'est la préface où il nous fait connaître les mobiles qui l'ont guidé et le plan qu'il a suivi dans la composition de son ouvrage. Puis, emporté par son enthousiasme, cédant aux entraînements de son âme poétique, il nous dit ces mêmes choses en une pièce de soixante vers hexamètres. Comme tous les poètes de son temps, Odon n'est pas sans se permettre de grandes libertés envers la prosodie; mais son esprit se complaît dans les descriptions poétiques et dans la richesse des images dont il émaille son discours. Ecoutons-le :

« A peine eus-je entrepris de parcourir les campagnes resplendissantes qu'ouvre devant nous saint Grégoire, qu'étincelèrent de toutes parts à mes yeux ses paroles de salut, puissantes pour corriger nos mœurs, adoucir la dureté de nos cœurs, et dissiper par leur éclat les ténèbres de nos esprits. Le flot qui s'épand de sa bouche sur toute la surface du monde, se pare des splendeurs de l'éloquence et de la sagesse et étincelle plus éclatant que l'or, plus pur que le cristal, plus doux que le miel. Saint Grégoire s'est proposé de commenter l'histoire sacrée de ce saint homme Job dont la gloire s'étend dans tout l'univers et dont l'Église proclame les louanges. Les nombreux livres, qu'il a écrits là-dessus et réunis en six volumes, réjouissent la vue comme des prés, à la verdure diaprée de mille fleurs. Ici les violettes se cachent, là les lys étincellent; plus loin la rose s'épanouit, et de toutes parts, les narcisses et les anémones répandent les suavités de leurs parfums. Je brûlais du désir de parcourir toute l'étendue de ces campagnes charmantes et de cueillir pour moi toutes ces fleurs aux couleurs variées. J'étendais déjà les mains pour les saisir; lorsque tout à coup je

sentis mes pieds se fixer immobiles sur le sol, mon bras retomber sans force, mon visage pâlir, ma gorge émettre, au lieu de paroles, de profonds soupirs. Écrasé sous le poids immense, je me mis à crier : Où est-il l'homme capable de parcourir ces campagnes, de cueillir toutes ces fleurs? Pour moi, pauvre indigent, issu de la misère humaine, je voudrais, mais ne puis m'approprier toutes ces richesses. Tentent donc de dire toutes ces merveilles d'éloquence, ceux qui ont pour cela le courage et le souffle suffisants. Je me contente de bien modeste vases, mais ne veux pas m'exposer à les perdre en aspirant aux plus grands. C'est pourquoi, renonçant au très grand, j'ai entrepris, dans l'humilité de mon cœur, ce tout petit ouvrage. Que les petits ne méprisent pas ceci : ni les grands, cela — que les faibles d'intelligence acceptent ceci et les savants gardent cela — que les jeunes apprennent ceci et les hommes mûrs méditent cela. — Cela sera la nourriture des forts et ceci, celle des enfants; cela le pain auquel on mord à belles dents et ceci le lait que le petit va demander à la mamelle de sa mère. »

N'est-ce pas que, malgré les prétentions de certains passages, les vers d'Odon nous disent d'une manière charmante avec le résumé de son œuvre, les enthousiasmes de son âme et les délicatesses de son humilité ?

Nous avons déjà dit, au cours de ce récit, la crise morale qu'a traversée Odon au moment de son ordination sacerdotale et qui lui a fourni l'occasion et le thème de sa principale œuvre de moraliste : nous voulons parler de ses *collations*. Cet écrit, si remarquable à tant de titres, mérite d'autant plus de fixer notre attention; que nul ne peut nous faire pénétrer

plus avant dans cette âme qui s'y est reflétée et nous en faire mieux admirer les énergiques vigueurs et les douceurs attachantes.

Aux débuts de son premier livre, Odon expose les grandes lignes de la vie morale; il nous montre l'action providentielle sur le genre humain : la justice et la charité de Dieu intervenant pour semer d'une admirable succession d'amertumes, de douceurs, de tribulations, se complétant, se corrigeant les unes les autres, notre route d'ici-bas, afin de nous purifier, de nous détacher de la terre et de nous attirer au ciel. Dès l'origine, se présentent et agissent sur la scène du monde les deux grandes classes de l'humanité, les bons et les méchants.

Sur le pourquoi déconcertant des épreuves des justes, Odon a des passages d'une profondeur de vues et d'expression qui saisissent :

« Dieu permit que l'innocent Abel soit immolé par l'impie Caïn, et pourtant lui-même a choisi Abel pour son fils. C'est que souffrir ici-bas des maux, supporter ici-bas des épreuves de toutes sortes, tel est le lot des élus, à qui sont réservées les lois de l'héritage éternel. C'est par l'affliction que sont marqués tous les fils; si tous les affligés ne sont pas des fils de Dieu, nul ne peut être fils de Dieu qui ne soit affligé.

« ... Le vrai Abel, Jésus-Christ, poussé par une ineffable commisération, pour consoler les amertumes de nos tribulations, a employé sa puissance à supporter lui-même tout ce qu'il sait que nous devons supporter. Hommes, apprenons à ne pas fuir les maux qui ne sont que le juste châtiment de nos fautes, en voyant notre Dieu souffrir tant de tourments par le seul effet de sa commisération pour

nous. Il serait par trop présomptueux celui qui, se prévalant d'une vertu singulière ou de quelque dignité naturelle, prétendrait se faire une vie exempte de tribulations, en face de l'auteur de la vie, qui n'a pas voulu quitter cette même vie sans les douleurs de sa passion.... »

A la suite de ces aperçus généraux, après avoir montré les actions parallèles et contraires de Dieu et du démon sur l'homme, le moraliste entre dans le détail : il flagelle, de sa prose vengeresse, et le Pontife qui, comblé des prérogatives du Christ, déshonore par sa vie les sublimités de son ministère, et le baron qui abuse de sa puissance pour opprimer le faible, et le moine qui souille, dans les relâchements de son existence, la sainteté de son habit.

Dans les livres suivants, que les circonstances ont permis à Odon d'ajouter au premier, pour développer et compléter sa pensée, il fait les applications à son temps des principes généraux posés : nous y y trouvons des pages d'une singulière énergie, où notre saint ne recule pas devant les hardiesses du réalisme pour mieux faire pénétrer dans les intelligences la vérité et qui sont vraiment éloquentes.

« Le dessein de Dieu a été d'imposer une limite naturelle à la beauté du corps, tandis que la beauté de l'âme, il l'a faite libre et ne lui a pas fixé de limites. Si le Seigneur nous eût permis d'accroître à notre gré notre beauté corporelle, est-ce que nous n'aurions pas été portés à abuser de cette faculté, à absorber notre temps dans ces inutilités et à négliger pour cela le soin de notre beauté spirituelle?... Et pourtant, cette beauté du corps s'arrête à la peau. Si les hommes voyaient ce qu'il y a au-dessous

de cette peau, comme ces lynx de Thrace, dont la vue pénètre, dit-on, tous les objets, ils éprouveraient un profond dégoût en regardant les femmes. Qu'est-ce, en effet, que leur beauté? Un mélange de sang, d'humeurs et de fiel. Cherchez ce qui se cache derrière les narrines, dans la gorge, dans l'intérieur; vous ne trouverez partout que choses immondes... Dieu, l'auteur de toutes les créatures, a placé l'homme au milieu d'elles dans un rang très élevé; il a permis néanmoins que, dans cette vie corruptible, il fût soumis à plusieurs humiliations propres à confondre l'orgueil de la chair. Rien ne répugne davantage que de trouver un cheveu humain dans sa nourriture ou dans son breuvage. Nous avons moins d'horreur du puceron issu de la poussière que de la vermine engendrée par humeurs de notre corps. Voulez-vous vous convaincre que la beauté du corps, quelle qu'elle soit, vient moins de la chair que de l'âme? Jetez les yeux sur un cadavre; y trouvez-vous, pour la vue, un objet de délectation ou d'horreur? L'âme, souverainement belle, s'est retirée, et avec elle a disparu toute la beauté qu'elle prêtait au corps ».

Ce tableau aux couleurs sombres et heurtées, fait penser à la scène du jeune page François de Borgia contemplant, dans les dévastations et les hideurs du cercueil ouvert celle qui, quelques jours auparavant, était la belle et séduisante Impératrice Isabelle, et puisant dans la vue de ces éloquentes et foudroyantes décompositions les résolutions de sa vie religieuse et les énergies de sa sainteté; Odon en tire, lui aussi, ses sévères leçons aux vices du monde.

« Avant que le Christ ne fût venu nous apporter les illuminations de la foi, avant que le monde eût

appris les mystères de l'autre vie, les éternelles béatitudes réservées aux bons et les douleurs sans fin de l'enfer pour les méchants, il n'était guère surprenant si les mortels restaient soumis à toutes les illusions de la terre. Mais maintenant que le Fils de Dieu né de la Vierge est venu nous arracher à ces illusions, nous enseigner à désirer de toutes les ardeurs de nos âmes les célestes délices, qu'elle est stupéfiante, qu'elle est misérable, la démence qui fait préférer le plaisir qui passe à la gloire que nous sommes appelés à partager avec les saints pendant l'éternité ! »

Est-ce un tableau du xe siècle ou une peinture de nos jours que cette page des collations :

« Les richesses sont, aux yeux de beaucoup, préférables à la santé, à la vie, à la patrie, à l'affection de la famille, à l'amitié. De ce mal, tout le monde est plus ou moins atteint. Les riches sont dévorés du désir d'accroître leurs richesses et voudraient, si cela se pouvait, posséder tout l'univers; les pauvres, dans leur envie à l'égard des riches, sont rongés de la rage de la concupiscence et vivent de haine et de fureur. C'est ainsi que la même maladie se manifeste chez les uns et chez les autres sous des aspects différents. L'amour de l'argent tyrannise tellement l'âme humaine qu'il n'y laisse plus de place pour l'amitié, pour l'union de la famille. Tous, malgré les déboire éprouvés, se consument à le désirer, à le poursuivre, et n'épargnent, ni travaux, ni sacrifices pour y atteindre. Si quelqu'un veut leur persuader qu'ils sont faits pour des choses meilleures, qu'ils sont destinés au royaume de Dieu, ils ricanent, se bouchent les oreilles et reprennent leur course phrénétique vers le but de leurs désirs insatiables ».

Ces lignes qu'on pourrait croire inspirées à un philosophe de notre temps par la vue actuelle des avidités et des oppressions du capital et des revendications haineuses du prolétariat, prouvent que, de tous les temps, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Au xe siècle, aussi bien qu'au xxe, la disparition de la foi dans la masse de la société substitue à l'union dans la vérité et l'amour, qui donne la force et assure la vie, l'injustice, la division, la haine et la mort.

Odon est moine; il est fils de saint Benoît; avec un cœur désolé, il fixe ses regards sur ces monastères qui, jadis illuminés des clartés d'en haut, faisaient monter vers Dieu leur louange perpétuelle et leurs supplications ininterrompues et qui, maintenant, tombés dans les déchéances de leur relâchement et les vulgarités de leurs préoccupations terrestres, ne sont dans l'Église de Dieu qu'objets de scandale et de pestilence. Entendons les amertumes de son âme devant ces douloureux spectacles :

« Si les pauvres fidèles, dans la vie séculière, se laissent entraîner par les exemples des méchants, la chose n'est guère étonnante; mais quelle exécration ne devons-nous pas ressentir, quand nous voyons ceux qui sont comme les professeurs de religion, à qui, suivant l'apôtre, les paroles de Dieu sont confiées, se rendre les esclaves des désirs de la chair, se détourner des biens célestes pour poursuivre ceux de la terre, mépriser Dieu pour servir mammon? Tout cela se réalise lorsque les serviteurs de Dieu se ravalent aux intérêts de la chair, se laissent enfler par l'orgueil, dévorer par l'avarice, déborder par la volupté, étreindre par la malice, enflammer par la colère, diviser par la discorde, exul-

cérer par l'envie, tuer enfin par les turpitudes de la luxure. Eux par qui les séculiers devraient être corrigés, ils les entraînent, au contraire, par leurs exemples, au mépris des commandements de Dieu ».

Dans les préoccupations de l'œuvre de la réforme monastique, dont il a un secret pressentiment quoiqu'il l'ignore encore, Odon entre dans le détail, et fulmine contre le vice de la propriété, contre l'usage de la viande, contre les recherches dans les vêtements. Lui, le musicien, l'ancien préchantre de saint Martin, n'a garde d'oublier le chant liturgique, qui occupe une place si prédominante dans la vie Bénédictine. Après avoir rappelé, d'après saint Jérôme, que, dans l'église, la gorge et les voix ne doivent pas chercher des « modulations douces et théâtrales », Odon constate que, « de son temps, les moines cherchent plutôt à charmer les oreilles des hommes que celles de Dieu »; il enseigne « que, de même que David jouait de la harpe pour calmer les fureurs diaboliques de Saül, la psalmodie sacrée doit avoir pour but et pour effet de délivrer les cœurs des auditeurs des mauvais désirs et de les élever à Dieu. »

Celui qui a reçu de Dieu la mission de réformer les mœurs de ses frères, ne doit pas avoir seulement l'énergie pour combattre les vices et tracer les voies; il doit aussi avoir au cœur assez d'amour pour tendre la main aux faibles, leur faire accepter et aimer les sacrifices qu'il leur demande. Cet amour compatissant est bien vif chez Odon. Ce censeur si acerbe des vices de ses contemporains a des accents d'ineffable tendresse pour parler des miséricordes de Dieu :

« Que ceux qui veulent se convertir ne se découragent pas. La miséricorde divine, qui soupire après

notre retour, nous tend les bras et est toujours prête à nous recevoir quand nous voudrons bien recourir à elle. Notre Dieu est aussi bon que juste; ses voies sont toutes de miséricorde et de justice; et, dans les punitions qu'envoie sa justice, il mêle toujours les caresses de sa suave miséricorde. Il dispose toutes choses, dans sa sagesse admirable, de manière à ce que les péchés soient punis par l'affliction infligée et les pêcheurs soient confirmés dans l'espérance par la consolation accordée. Oh! ineffable compatissance du cœur de Dieu, qui poursuit les fautes et ne laisse pas que de tendre les bras aux coupables! »

Cette charité envers ses frères, c'est à la source de tout amour au cœur de Jésus que saint Odon va en demander les ardeurs. Aussi quels accents touchants lui inspire le divin sacrement de nos autels! on sent son âme s'enflammer au contact du foyer divin; et quand il parle des irrévérences et des sacrilèges perpétrés par les hommes en réponse aux tendresses folles et divines du Sauveur pour eux, il semble, en l'entendant, que le sanglot est prêt à lui couper la parole et les larmes à jaillir de ses yeux :

« Le sacro-saint mystère du corps du Seigneur est le plus grand des bienfaits que l'amour de Dieu ait pu donner à ses créatures; en lui est renfermé le salut du monde. L'usage indigne qui en est fait tous les jours est la plus abominable injure qui puisse être adressée à la majesté divine. En face de ces crimes, nous devons pleurer et gémir sans cesse, afin que, si nous ne pouvons les réparer, nous évitions, par les protestations de notre douleur, le reproche qu'adresse la voix plaintive du Christ : *J'ai cherché quelqu'un qui voulût partager mes tristesses et n'en ai pas trouvé.* »

...« La nourriture que donne l'Église à ses enfants est la vie pour certains, pour d'autres, la mort. Ce qui doit t'apprendre, ô homme, que Dieu est esprit et te montrer que cette nourriture divine doit être reçue, non charnellement, mais spirituellement. Ce n'est par un autre que par le Christ que l'hostie est consacrée; ce n'est pas par un autre que par le Christ qu'elle est distribuée. Le prêtre est bien là visiblement; par ses mains, tout semble s'opérer. Mais c'est le Christ qui agit en lui et par lui, qui, en lui et par lui, consacre et distribue et qui fait produire au remède divin l'effet proportionné aux dispositions de l'âme. Celui donc qui, comme Juda, se présente le cœur plein de mépris et de souillures, avec Juda est condamné : celui qui participe aux divins mystères avec la foi et la fidélité de Pierre et des autres apôtres, avec Pierre et les autres apôtres, est sanctifié dans son corps et dans son âme. »

Transcrivons enfin les magnifiques et éloquentes considérations, par lesquelles Odon termine et résume ses *collations*, en nous exposant les grandeurs et les miséricordes de Dieu :

Il y a deux vies, la présente et la future. Pour nous faire comprendre que nous devons mépriser la première et soupirer après la seconde, notre divin Maître a vécu sa vie terrestre dans la pauvreté; et c'est par la souffrance qu'il a passé à l'autre vie, nous apprenant par son exemple que la vie d'ici-bas ne doit pas être aimée pour elle-même, mais bien supportée en vue de la vie future. — Relevés par les leçons et les exemples du Sauveur, aimons les jugements de Dieu, assurés que, pour les humbles, l'amertume de l'angoisse qui passe éteint le feu de la colère éternelle. Au milieu des fléaux qui nous

enserrent de toutes parts, si notre chair s'attriste, que notre âme exulte à la pensée des fruits bénis de l'affliction. Que les fléaux paternels ne nous abattent pas; mais que suavement ils nous crucifient, que joyeusement ils nous attristent, parce que si nous souffrons avec Jésus, avec Jésus nous régnerons. Ces fléaux, nous pouvons bien les appeler paternels, puisque, bien que ce soit pour l'homme un grand honneur d'être appelé le serviteur de Dieu, les affligés sont mieux que cela; ils sont les amis, ils sont les fils et les bien-aimés. Aussi Job a-t-il raison de dire : *Bienheureux l'homme qui est affligé par le Seigneur*; car, quoique la béatitude et la douleur ne puissent s'unir ensemble, par rapport au salut, l'affligé est justement proclamé bienheureux, parce que ce qui afflige le corps fait vivre l'âme. Regardons avec une ferme confiance l'avenir et sachons que, si, au milieu des épreuves du temps présent, on ne voit dans les fils de Dieu aucune manifestation de leur liberté, dans la gloire de leur future liberté, on ne verra aucune trace de leurs terrestres servitudes. »

Tel est le penseur, le moraliste, le réformateur, le saint que nous présente saint Odon dans cette œuvre si personnelle, si vraie, si vécue. Ces pages nous ont permis d'admirer son zèle ardent pour la justice, pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes, la profondeur de ses vues, les énergies et les douceurs de son style. Nous avons pu y montrer les germes de l'œuvre de la réforme monastique dont à ce moment la Providence le prépare à devenir l'instrument.

Nous l'avons déjà dit, Odon est poète dans l'âme : il a fait un sacrifice bien senti et partant bien méritoire quand, sur l'avis d'en haut, il a renoncé à son

commerce plein de charmes avec les poètes profanes. Mais la poésie lui reste : cette flamme intérieure qui porte son esprit à chanter son verbe, comme sa voix module ses chants, est un don de Dieu, et à la gloire de Dieu, il entend le consacrer.

Les collations, cet ouvrage fait sans plan bien arrêté, mais en même temps si personnel, illuminé des épanouissements de son âme et de sa mission, lui a ouvert une voie littéraire qui est bien la sienne. Il le sait et il ne veut pas que cette œuvre, où il a pourtant mis tout son cœur, toutes ses convictions et tous ses enthousiasmes, soit son dernier mot. Le gouvernement de son abbaye, la direction spirituelle de son nombreux troupeau, les fondations et réformations extérieures ont beau s'ajouter aux longs et majestueux offices de Cluny et aux très prolongées oraisons de l'homme de Dieu : ils ne suffisent pas pour épuiser l'activité de notre saint et remplir sa journée monastique. Le voyez-vous, après l'office du soir, s'établissant sur son escabeau dans un coin du cloître, près de la bibliothèque, au milieu de ses religieux à qui il prêche d'exemple comme de paroles ? là il travaille sans distraction et sans relâche ; il écrit sur ses tablettes et puis sur le parchemin, médite, recherche et puis écrit encore. Ce sont ses *occupations* qu'il compose pour fuir l'oisiveté et employer son temps et ses facultés à chanter la gloire de l'Éternel dans ce cadre silencieux et monastique, il donne la réalité aux rêves de son imagination et son cœur dicte à son esprit ces longues suites de vers latins écrits dans un langage châtié quoique parfois obscur et sous un souffle poétique incontestable[1].

1. M. Antoine Swoboda a eu le flair et la bonne fortune de retrouver dans des manuscrits des Bibliothèques de l'Ar-

Nous nous contenterons d'esquisser rapidement le résumé de cette œuvre intéressante, mais moins personnelle que les Collations, dont elle n'est du reste que l'extension poétique. Elle nous dit l'action de Dieu sur l'univers et envers l'homme, et aussi l'action parallèle et trop souvent contraire de l'homme envers Dieu. Odon nous fait assister successivement à la création et à la chute des anges; à la création de l'homme, à sa chute et à son châtiment: à la dépravation du genre humain, s'engloutissant dans le le déluge; à la promesse et à l'attente du Sauveur; puis se déroulent devant nous les magnifiques tableaux de l'Incarnation, de la Rédemption, du triomphe du Christ par la Croix; et, après nous avoir dit les développements et les bienfaits de l'Eglise, le poète nous montre avec effroi les décompositions de la société chrétienne et les prodrômes de la fin du monde qui, suivant lui, est là. Saint Odon n'a pas la prétention de nous donner une histoire de l'Église, comme ce résumé permettrait de le supposer; mais il s'arrête successivement devant chacun des faits saillants de l'histoire sacrée qu'il considère dans son sens allégorique pour en tirer les conclusions mystiques et morales qu'il comporte.

Ce poème, dans ses sept livres et ses six mille vers, contient des tableaux charmants de grâce et de fraîcheur. Citons en quelques-uns au hasard.

Voici la peinture des douleurs d'Adam chassé du Paradis terrestre :

senal et de Sainte Geneviève les fragments épars des *Occupations* et de reconstituer le poème dans son intégrité : il l'a publié, en l'accompagnant d'une analyse très complète et très intéressante dans la *Bibliotheca scriptorum medii ævi Teubneriana.*

...« L'homme, forcé de déchirer la terre avec le fer recourbé de son instrument, se rappelle du bonheur passé ; il se laisse aller sur le sol, cache sa tête dans ses mains qui, entre leurs doigts enlacés, laissent couler ses larmes : il s'assied ; sa tête s'appuie sur ses genoux ; il éclate en sanglots, s'arrache les cheveux et se frappe la poitrine ; il pense de quelle hauteur il a fait tomber sa race et dans quel abîme il l'a entraînée, les biens dont il l'a privée et les maux qu'il lui a infligés ; il se souvient comment de son plein gré il a blessé son créateur ; car ce qui lui déchire le plus cruellement le cœur est d'avoir perdu Dieu et de savoir ce qu'il a perdu. »

Citons aussi ce passage charmant où, à propos des fêtes de Pâques, saint Odon nous montre à travers les renouveaux de la nature, les résurrections spirituelles :

...« Le printemps invite toute créature à la joie et subitement fait tout reverdir ; la campagne s'émaille de fleurs variées ; la tiède rosée fait bourgeonner les vignes hier encore sans vie ; les feuillages recouvrent les branches de la forêt ; de leurs sons perlés, les oiseaux modulent leurs concerts. La terre est pleine de fécondité, la mer de calme, l'air de sérénité. Toutes ces choses qui peuvent sembler vaines et indifférentes sont disposées par le Tout-Puissant qui veut qu'à cause du bonheur commun à tous les hommes, tous les êtres soient dans la joie. Ce jour est donc fait pour chasser le deuil qui opprimait la terre, puisque lui seul rend aux hommes les joies célestes. Aussi Dieu veut-il que, dans ce jour, nous nous livrions à l'exaltation et à toutes nos joies légitimes. »

Ces quelques citations suffisent, non pour nous

donner une analyse ou même une idée générale des *Occupations*, qui renferment tant d'autres passages intéressants au point de vue de la critique historique, des indications précieuses sur les arts au xe siècle, mais pour nous faire recueillir le reflet de son âme que saint Odon a répandu dans son poème : pour le but que nous nous sommes assigné, cela suffit.

Sur le terrain de la réforme des mœurs, l'œuvre littéraire de saint Odon se complète par un certain nombre de sermons qui lui sont attribués. Passant rapidement devant ces productions oratoires qui, moins que les autres, émanent directement de leur auteur, nous nous contenterons d'y recueillir quelques passages où notre saint réflète d'une manière plus personnelle et son âme et sa mission.

Entendons-le tout d'abord, sur l'appel de ses anciens confrères les chanoines de Saint-Martin de Tours, prendre la parole pour célébrer la réédification de la Basilique détruite par un formidable incendie : il tire de ces évènements tragiques et multiples les leçons du réformateur. A la vue du désastre qui fait disparaître toutes les magnificences de l'édifice antérieur et qui a terrifié toute la population, il s'en demande avec anxiété les causes.

«... Parmi tous les spectateurs de ces ruines, certains accusent saint Martin d impuissance, pour avoir laissé tant de fois le feu détruire sa maison ; d'autres prétendent que de notre temps il ne daigne plus écouter, comme jadis, les prières des suppliants et par des miracles manifester sa puissance ; d'autres enfin se scandalisent de voir qu'une maison, où les offices étaient si bien psalmodiés et où journellement tant de messes étaient célébrées, n'a pu être soustraite à la justice divine. En entendant toutes

ces plaintes et récriminations, nous avons été frappés de stupeur et de tristesse. Il n'a pas suffi, hélas! pour la juste punition de nos crimes, que le bienheureux Martin ait souffert l'incendie de son temple, il a fallu que lui-même supportât les injustes accusations des hommes..... »

Alors l'orateur rappelle les vices de la société contemporaine, et les déchéances de la vie religieuse; il montre dans ce vénérable cloître de Saint-Martin les chanoines garantis par de solides murailles contre les ennemis du dehors, mais ne sachant pas maintenir les rigueurs de leur clôture et les régularités austères de leur vie. Le nouvel incendie qui a dévoré la basilique en respectant les bâtiments claustraux est un châtiment de la justice, en même temps qu'un appel de la miséricorde.

C'est surtout dans le sermon prononcé en la fête de la translation des reliques de saint Benoît en France, au milieu de ces moines qu'il vient de ramener à l'austère et primitive observance, que saint Odon fait entendre ses accents les plus éloquents et les plus personnels.

Après avoir dit son bonheur à la vue de la foule immense qui se presse dans la vaste et majestueuse nef de l'Église, où toutes les classes de la société sont confondues dans un sentiment commun de vénération aux pieds du reliquaire auguste, où le noble baron est prosterné, coudoyant le serf et le pauvre, ses frères, le saint abbé chante son hymne d'enthousiasme filial envers le patriarche Benoît, « cet homme rempli de l'esprit de tous les justes, qui, au moyen de sa règle, répand sa bénie influence à travers les siècles et est constitué le conducteur providentiel des hommes dans leur marche vers le ciel. » A la

vue des développements de la famille de saint Benoît dans le passé, par un secret pressentiment des expansions que l'avenir réserve à l'ordre monastique et de l'influence merveilleuse que va exercer dans le monde la congrégation naissante de Cluny, il s'écrie dans un sentiment de fierté bénédictine et partant bien impersonnelle :

« Si nous sommes impuissants à dire les louanges de ce grand Prince de l'Église de Dieu, nous pouvons du moins lui exprimer notre affection filiale. Ces louanges de saint Benoît, ce n'est pas une voix isolée, ce n'est pas une communauté monastique, ce n'est pas une ville, ou une province, c'est toute l'étendue de l'univers où a pénétré la Sainte Église, qui les fait retentir. Si Salomon affirme que la *majesté du Roi consiste dans la multitude de ses sujets*, quelle est donc la majesté de ce Roi que suit une si innombrable armée de moines ? — Quel Roi ou quel Empereur a commandé sur de si vastes parties du monde ? — Qui a pu lever, du sein de tant de nations diverses, de telles milices, où ces foules de soldats du Christ, de tout sexe, de tout âge, de toute condition, se sont volontairement engagés, et où tous, combattant sous ses regards et à l'ombre de son étendard, ont déclaré virilement une guerre sans merci aux forces infernales ? — Quel spectacle sera-ce, au jour de la résurrection générale, quand Benoît se présentera, en signe de son apostolat, à la tête de tous les moines, qui, à travers les siècles, ont répondu à son appel et se sont enrôlés dans son armée ! »

Et, enflammé par son ardeur, il termine son discours par cette éloquente apostrophe :

« Quoique nous n'accomplissions que si impar-

faitement ses instructions, invoquons notre maître, fixons nos regards sur ses mains pour suivre la voie qu'il nous montre. Que Benoît soit toujours le *béni* de nos cœurs ; le *béni* de nos lèvres, le *béni* de nos actions, afin que, sous sa bénédiction et à son exemple, nous exécutions ce que nous avons vu en lui, ce que nous avons entendu de lui et par lui, et que, grâce à lui, le Dieu de toute paix soit avec nous dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il. »

CHAPITRE XVI

L'HISTORIEN

Bien que d'un ordre inférieur, après ses œuvres de moraliste, les écrits historiques occupent une place importante dans la vie littéraire d'Odon : ces écrits ne rompent pas du reste l'unité de son cadre : comme nous pouvons nous en convaincre par les sujets qu'il étudia aussi bien que par sa manière de les traiter, notre saint ne fait pas de l'histoire pour l'histoire même ; mais bien pour en tirer des enseignements et des fruits spirituels. Ce n'est pas l'érudit qui va compulser les textes et discuter les dates ; l'école critique n'est pas encore inventée au xe siècle ; ce n'est pas même le moine curieux et patient qui allligne dans les colonnes de ses chroniques la succession des évènements notables dont la renommée a pénétré jusque dans son cloître : dans Odon historien, nous retrouvons le moraliste et le réformateur que nous connaissons déjà. En retraçant la vie de saints personnages, car c'est dans l'hagiographie qu'il limite ses travaux, il se propose de satisfaire les dévotions de son cœur envers eux et surtout de confirmer par leurs exemples ses propres enseignements.

Son fidèle chroniqueur Jean nous montre son maî-

tre au milieu de ses travaux d'historien, la plume à la main et toujours le cœur en haut. Nous allons reproduire ce paysage claustral, qui nous permet de jeter un coup d'œil sur la vie de travail et de prières du moine au xe siècle :

« Pendant que nous étions à Rome, dans le monastère de saint Paul, l'abbé Baudoin pria notre Père Odon de vouloir bien corriger et éclaircir par ses notes le livre qu'avaient composé, en forme de dialogue, Gallus et Posthumianus sur la vie de saint Martin. Notre Père accéda sans hésitation à ce désir et se mit immédiatement à l'œuvre. Un jour, pendant qu'il était à travailler sous le cloître, le signal de l'office de vêpres se fit entendre : aussitôt, se conformant au précepte de la règle, abandonnant ce qu'il tenait dans les mains, il se hâta de se rendre au chœur, et laissa le codex ouvert sur le siège qu'il venait de quitter ; absorbé dans sa prière, il ne pensa plus au manuscrit abandonné. On était en hiver. Pendant la nuit il tomba une telle averse de pluie que les eaux accumulées par les toitures envahirent les salles inférieures, et formèrent sous le cloître un torrent impétueux. Au milieu de cette inondation, le livre resta jusqu'au matin ouvert et exposé à toutes les injures des eaux. Ses marges furent retrouvées toutes détrempées, — mais les eaux avaient absolument respecté toutes les parties du manuscrit occupées par le texte, comme purent le constater tous les frères, devant qui on apporta le volume. Nous voyant tous dans l'admiration devant ce phénomène, notre très sage Père se mit à dire : — Pourquoi cet étonnement? Ne comprenez-vous pas que l'eau a eu peur de toucher à la vie du bienheureux Martin? C'était avec un joyeux empressement qu'il

nous donnait cette explication. Mais un de nos frères, qui était un peu prompt à parler, prenant le manuscrit, ajouta en riant : — Regardez et voyez, ce codex est déjà bien vieux; il est rongé par les vers, et jadis il a dû bien être lavé par les eaux qui, en maints endroits, en ont fait pâlir l'écriture. Aussi, quand notre Père dit que l'eau a craint de toucher ce livre qui, jadis, a été si vigoureusement lavé, j'avoue que je désirerais une autre explication. — Notre Père, en rougissant, reprit : — Tais-toi; ne cherche pas à scruter la chose : rappelle-toi bien qu'il n'y a aucune créature qui soit digne comme le bienheureux Martin des louanges de toute la terre. C'est ainsi qu'il essayait de tourner à la louange de saint Martin ce que le Seigneur venait de faire en sa faveur. »

Malheureusement cet ouvrage que la Providence a comme estampillé par cette préservation admirable et où Odon a dû mettre tout son esprit et tout son cœur, pour dignement célébrer son illustre patron, n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Arrivons sans plus tarder à l'œuvre principale d'Odon historien[1]. Le saint abbé de Cluny s'est

1. Deux versions de la *Vie de saint Géraud par saint Odon*, de dimensions très différentes, sont parvenues jusqu'à nous : elles ont été l'objet de l'étude d'un éminent critique M. Haureau, qui, dans son *Histoire littéraire du Maine*, conclut que la version restreinte est l'œuvre authentique d'Odon, tandis que l'autre version avec tous ses développements, bien qu'admise sans conteste par Mabillon et par les autres critiques, aurait été fabriquée par un *faussaire*. L'étude des manuscrits qui nous ont conservé ces versions et la comparaison des textes nous font arriver à des conclusions opposées. Bien que le manuscrit (fonds saint Victor, n° 653, B. N.) qui donne la *Vie* développée ne sort que du xve siècle, son texte est évi-

rendu un jour de l'abbaye de Tulle qu'il vient de réformer au monastère d'Aurillac, où repose au milieu de sa lignée bénédictine, et entouré de la vénération universelle, celui que tous appellent saint Géraud : c'est une figure bien étrange, se détachant en brusque relief sur le fond de la barbarie et des violences ambiantes, que celle de ce *baron-moine*, puissant entre les puissants et revêtu de la charité divine, pratiquant, au milieu des somptuosités de son manoir féodal, d'une manière héroïque, l'austérité, la mortification, la pauvreté, l'humilité et la douceur d'un vrai disciple du Christ : flambeau placé par la Providence sur son candélabre, au centre des épaisses ténèbres du siècle obscur, pour montrer la voie de la résurrection et de la vie. Odon revient, profondément ému de ce qu'il a vu et entendu dans ce voyage en Auvergne; les détails de la vie de cet homme dont la renommée est déjà parvenue jusqu'à lui, dont les destinées ont eu tant de rapports avec les

demment bien antérieur : il n'est donc que la copie d'un manuscrit actuellement disparu : on n'a donc pas le droit de conclure de son âge que son texte ait été falsifié après coup. Suivant nous, ce texte est bien l'authentique : on n'a qu'à le comparer aux autres œuvres de saint Odon pour y reconnaître son style et ses procédés. Le texte restreint n'est pas non plus l'œuvre d'un *faussaire*, gros mot dont l'érudition moderne nous semble abuser : c'est une simple abréviation du texte primitif, faite par Odon lui-même ou sous son inspiration; nous y retrouvons le même plan, les mêmes pensées, les mêmes expressions, les mêmes citations des Écritures : on s'est borné, pour en rendre la lecture ou la copie plus facile, à condenser les considérations, à supprimer un certain nombre de faits historiques qui rentraient moins absolument dans le cadre de la vie du saint, et qui étaient plus indifférents au point de vue de l'édification et de l'enseignement spirituel, principal objectif de l'œuvre de saint Odon.

siennes, et qui a inauguré par ses admirables exemples, la lutte contre la barbarie contemporaine et la rénovation chrétienne, objets de ses efforts personnels, l'ont vivement frappé et intéressé. Aussi, quand à son retour, ses deux vénérables amis de Limoges, l'évêque Turpion et son frère Aymon, abbé de saint Martial, le pressent d'écrire la vie de ce serviteur de Dieu, Odon n'oppose à ces instances que les protestations de son insuffisance personnelle, inspirées par son humilité et exigées, du reste, par les usages littéraires de l'époque; puis il se met à l'œuvre; il s'entoure dès l'abord de toutes les garanties pour la sincérité de son récit; il recueille les témoignages des moines, des prêtres, des nobles qui ont vécu jadis dans l'intimité du saint, et qui viennent faire revivre devant lui les souvenirs des temps passés, des actes de vertus, et des miracles accomplis. Laissons notre hagiographe nous dire lui-même dans sa préface le but qu'il se propose en écrivant cette vie et les grandes leçons qu'il prétend en tirer pour les hommes de son temps!

« Après avoir constaté la sainteté de la vie de Géraud, et par combien de témoignages Dieu a manifesté ses prédilections envers lui, nous ne pouvons mettre en doute son séjour parmi les bienheureux. Nous sommes saisis d'une admiration d'autant plus grande, que, dans notre temps, où le feu de la charité s'est presque complètement éteint sur la terre, où l'âge de l'antéchrist s'approche, il semble que les prodiges de sainteté doivent disparaître. Mais Dieu n'a pas oublié la promesse qu'il a faite par son prophète Jérémie : *Je ne cesserai de faire du bien à mon peuple*. Si donc il a plu à la miséricorde divine de renouveler de nos jours les merveilles qu'elle a

opérées jadis pour nos pères, nous ne devons pas leur opposer notre incrédulité. — Ce saint homme qui, comme un autre Noé, au moment du déluge, s'est trouvé marchant dans la voie droite, Dieu le présente en témoignage aux hommes pour les exciter à suivre ses exemples. Il enseigne qu'on ne doit pas regarder difficile ou mieux impossible l'observation de préceptes qu'on voit si admirablement pratiqués par un simple laïque, par un puissant baron. Nous estimons donc que cet homme de Dieu a été comme un exemplaire donné aux puissants de la terre, afin qu'ils marchent sur les traces de celui qui, sur la terre, appartenait à leur classe sociale et était un des leurs. »

Cette biographie qu'Odon se propose d'écrire avec une simplicité conforme à l'humilité de son héros, a un charme tout particulier; suivant une expression moderne, on sent qu'elle est vécue; Géraud a appartenu au monde d'où est sorti Odon lui-même; leurs deux existences ont de singulières analogies : ce parallélisme de destinées permet à l'auteur de nous donner des peintures très circonstanciées des diverses situations de son héros sur cette terre; il n'a qu'à regarder au dedans de lui-même pour nous dire ce que Géraud a pensé, senti et voulu dans les évolutions successives de son âme sous l'action de la grâce d'en haut.

Après avoir dit les illustrations temporelles et spirituelles de la race de Géraud, son historien rapporte les caractères providentiels de sa naissance et les signes des prédilections de Dieu envers lui. Il le suit dans cette cour d'Aquitaine où il est envoyé pour se former à la vie militaire et où lui-même prendra sa place quelques années plus tard; il nous

raconte les luttes entre le monde et Dieu qui se disputent cette âme. Puis la mort de ses parents investit le jeune baron de la possession de ses immenses domaines et de sa seigneurie sur toutes les populations de la région. Voici le portrait que nous en trace saint Odon au moment de son entrée dans la vie féodale :

« A la mort de ses parents, au moment où la puissance lui est dévolue avec sa seigneurie, Géraud ne se laissa pas envahir par l'orgueil qu'inspire aux adolescents une élévation prématurée, et conserva intacte au fond de son cœur la modestie qui avait illuminé sa jeunesse. Sa puissance avait beau s'accroître, son humilité augmentait en proportion dans son âme. Était-il obligé de s'occuper des biens temporels dont il venait d'hériter, ce n'était qu'avec regret qu'il abandonnait, pour les amertumes des biens terrestres, les douceurs de son recueillement; et, dès qu'il le pouvait, il regagnait sa solitude pour retrouver les élévations de l'amour divin dans la méditation des saintes Écritures. — Il ne prenait jamais son repos de la nuit, avant d'avoir expulsé de son esprit les sollicitudes de la terre, et rendu au Seigneur l'entière possession de son cœur. — Plein de mansuétude et de miséricorde pour les petits, il n'usait de sa force que pour réprimer l'insolence des violents et des puissants : mais là encore il cherchait à vaincre le mal par le bien, et ne sévissait qu'après avoir fait tous les efforts pour ramener ses ennemis, par sa douceur, à la paix et à l'observation de la justice. Lorsqu'à la vue des injustes oppressions il était obligé d'intervenir, il ne le faisait que poussé par le seul amour des pauvres qui ne pouvaient pas se défendre. »

Quelle figure à présenter aux barons farouches du xe siècle qui ne vivent que dans la violence et le sang, que celle de ce baron comme eux, « qui, contraint de marcher au combat, ordonnait impérieusement à ses hommes d'armes d'aborder les ennemis en ne dirigeant contre eux que les bois de leurs lances et qui, malgré ces ordres humainement absurdes, fortifié par la protection divine, mettait en déroute tous ses adversaires : aussi ses hommes, après les moqueries du début, reconnaissant que, dans le combat la piété de leur seigneur était toujours invincible, et voyant les merveilleux effets de cette tactique inusitée, changeaient leurs railleries en admiration, et désormais, assurés de la victoire, ils accomplissaient avec joie les instructions de leur chef. Géraud portait dans son cœur l'amour du Christ, et voulait se contenter de réprimer l'audace des méchants, sans les exterminer eux-mêmes. »

Entendons saint Odon tirer les conséquences des exemples si déconcertants que l'homme de Dieu a donnés au monde, et prêcher à ces féodaux indomptés les lois de la justice et de la charité, en leur présentant l'idéal inconnu de la force mise au service du droit pour la gloire de Dieu et la défense des faibles :

« Que personne ne se scandalise en voyant un homme juste recourir à la guerre, qui paraît être incompatible avec la religion. Plusieurs de nos Pères, les plus saints et les plus patients, comme Abraham et David, prirent virilement les armes contre les ennemis, quand la cause de la justice l'a exigé. Géraud n'envahissait pas les possessions d'autrui, mais, pour défendre les droits de ses sujets, il savait briser les entreprises des puissants qui voulaient opprimer les

faibles; il se souvenait des paroles de l'apôtre : *que le juge ne porte pas pour rien son glaive, car il est le vengeur de Dieu.* Ce laïque appartenant à l'ordre des guerriers, était établi par la Providence pour protéger avec son épée les troupeaux humains exposés sans défense à la dent des loups. Ce n'est donc pas une diminution de gloire pour Géraud, s'il a dû combattre pour la cause de Dieu; c'est, au contraire, un nouveau titre de gloire pour ce doux qui combattit, qui, n'usant pas d'embûches, marchant au grand jour contre ses ennemis, fut, par la protection divine, toujours victorieux, sans avoir teint de sang son glaive : ainsi que tous ceux, qui comme lui, sont obligés de prendre les armes, comme lui cherchent en le faisant, non leurs propres avantages, mais les intérêts de tous. »

Saint Odon nous fait pénétrer dans le manoir d'Aurillac; il nous fait assister à l'admirable existence de ce jeune baron luttant avec héroïsme contre les tentations humaines, et puisant dans la contemplation des misères de la nature et l'humilité pour lui et la compatissance pour les autres. « Sachons bien, ajoute Odon, qu'il n'est pas anormal que les Saints subissent des tentations; car ils naissent soumis aux déchéances de la nature corrompue; mais ils luttent; en luttant ils vainquent et en vaincant ils sont couronnés. » Nous le suivons dans l'intimité de sa vie quotidienne; nous admirons les sobriétés religieuses de sa table, l'austérité de ses jeûnes et les rudesses de ses pénitences; nous le voyons, au milieu de *ses clercs*, réciter tous les jours son psautier tout entier. Et pourtant c'est un beau et fier gentilhomme dont saint Odon nous trace complaisamment le portrait : bien pris et élégant dans sa taille

moyenne; la figure noble et pâle avec ses yeux d'une ineffable douceur, illuminés par les reflets intérieurs. — « Rejetant toute la pompe des vêtements somptueux, il se montrait à tous simple; accessible surtout aux pauvres et aux petits, il ne mettait aucunes bornes à ses charités. » Le cœur si éminemment charitable de saint Odon se délecte à citer les traits charmants et touchants de la suave bénignité que l'amour de Dieu inspirait à Géraud envers ses frères souffrants.

Mais cette vie si admirable ne suffisait déjà plus aux ardeurs de l'âme de Géraud et aux vues que la Providence avait sur lui. Dans le secret de son cœur, c'était vers la perfection religieuse qu'il portait ses regards et ses désirs; les biens de la terre, que Dieu lui avait départis en abondance, ne lui inspiraient que du mépris et il brûlait de l'ambition de les échanger contre les trésors célestes qui ne passent pas. Il s'ouvrit de ses aspirations au vénérable et saint évêque Gausbert, qui, inspiré par l'esprit de Dieu, lui répondit qu'il ne lui était pas permis d'abandonner sa vie séculière et féodale où tant d'intérêts lui étaient confiés, ni de renoncer à cette prédication par l'exemple qui portait tant de fruits de bénédiction autour de lui : mais que, pour répondre aux appels d'en haut, il devait mener une vie religieuse au milieu du monde. Dans la voie ainsi tracée devant lui, Géraud s'engagea avec toute son énergique générosité. Nous le voyons se faisant donner la tonsure monastique qu'il réussit à dissimuler aux yeux du public sous les flots du reste de sa chevelure; bientôt après, nous le retrouvons à Rome où il a été pour donner par une charte solennelle « au bienheureux Pierre, prince des apôtres, »

l'immense fief qu'il possédait autour de sa ville d'Aurillac et pour lequel il s'engagea à verser un cens annuel au Trésor pontifical. De retour en Auvergne, il se mit immédiatement à construire le vaste monastère qu'il avait résolu de peupler de saints moines afin que, par eux et au milieu d'eux, il lui fût possible d'offrir son sacrifice de louange et d'amour au Tout-Puissant. Mais c'était là que se trouvait la difficulté; il cherchait de tous côtés et de tous côtés il ne voyait que déchéances monastiques, que relâchements, que misères humaines. Cette recherche, Odon l'a faite aussi; ces déceptions, il les a éprouvées. Aussi avec quelle vivacité et avec quelle conviction nous dépeint-il les tristesses et les doléances de Géraud à la vue de l'inutilité de ses efforts.

S'entretenant avec ses familiers de l'objet de ses constants désirs, il s'écriait : « Oh! si quelqu'un pouvait me donner des moines tels que je les voudrais, bien volontiers je lui donnerais tout ce que je possède et je consentirais de grand cœur à passer en mendiant le reste de ma vie. Les moines parfaits peuvent être comparés aux anges : ceux qui redescendent aux plaisirs du monde s'égalent aux anges apostats que leur infidélité a chassés de leurs demeures célestes. »

Ces sentiments douloureux, dont Odon met l'expression sur les lèvres de son héros, ne sont-ce pas ceux qu'inspira à son cœur la vue des décadences de l'ordre bénédictin et qui restent ses mobiles dans son œuvre de réformation? Le Très-Haut, pour donner son témoignage divin à la sainteté de son serviteur et féconder son influence dans le monde, multipliait les miracles en sa faveur. L'humilité du

saint s'effarouchait devant ces glorifications anticipées de sa personne humaine. Mais il avait beau faire; malgré ses prohibitions, ses réprimandes, les malades arrivaient de tous côtés et, à force d'importunités, obtenaient des serviteurs du comte un peu de l'eau où il s'était lavé les mains et qui rendait la santé à leurs corps. Enfin Géraud couronna par une mort de prédestiné sa sainte vie et alla reposer dans ce monastère qu'il avait construit pour la gloire de Dieu et que, du haut du ciel, sa bénédiction peupla d'une fervente et régulière famille monastique, objet de ses désirs pendant toute sa vie.

Comme conclusion de tout ce qu'il vient d'écrire, saint Odon ajoute :

« Pour guérir notre inertie spirituelle et le débordement de nos vices, le Christ, le souverain dispensateur des siècles, dresse devant nous et contre nous son témoin Géraud : il l'illustre de miracles qui éclatent sous nos regards, afin que, si nous nous obstinons à fermer les yeux pour nous dispenser de considérer les exemples de sa sainte vie, nous daignions contempler la splendeur surnaturelle qui l'environne. Depuis qu'il a disparu de la scène du monde, nous nous sommes empressés d'oublier ces admirables exemples, pour n'avoir pas la peine de les reproduire. Ces exemples, les miracles qui s'opèrent à son tombeau viennent les raviver et, en rappelant la gloire dont il jouit au ciel, nous donner la force de les imiter. »

Nous nous contenterons de mentionner ici une dernière œuvre historique qui est attribuée à saint Odon : c'est la vie de saint Grégoire de Tours. Les dimensions restreintes de cet écrit et son allure générale lui donnent l'apparence plutôt d'un pané-

gyrique des vertus que de l'histoire de la vie de l'illustre successeur de saint Martin. Citons seulement la dernière phrase dans laquelle saint Odon en nous disant la mort de saint Grégoire, semble nous donner un aperçu prophétique de celle qui l'attend lui-même à quelques années de là :

« Il mourut au quinzième jour des calendes de décembre, dans l'octave de saint Martin, de telle sorte que cette solennité que, déjà malade, il avait commencé de célébrer sur la terre, il pût aller la consommer dans le ciel en compagnie de saint Martin lui-même. »

CHAPITRE XVII

LE LITURGISTE[1]

Nous avons eu souvent dans le cours de ce récit l'occasion de parler des talents musicaux d'Odon : les facultés exceptionnelles qu'il a reçues de la nature, et les études approfondies qu'il a consacrées à cet art sous la direction de Remy d'Auxerre et qu'il a perfectionnées depuis, lui ont fait conquérir sur ce terrain une prédominance incontestée, fort en honneur en ce temps-là. Parmi toutes ses caractéristiques, c'est celle de *musicien*, que ses contemporains emploient pour distinguer Odon de ses homonymes du xe siècle.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, au moyen âge, alors que le peuple chrétien vit de foi et participe avec ardeur et assiduité à la liturgie sacrée, la musique et les musiciens sont en haute estime. « Sans la musique, écrit saint Isidore, nulle science n'est parfaite ; » et Boèce affirme « qu'elle est une des quatre sciences (*quadrivium*), sans lesquelles on

1. La justice et la reconnaissance m'imposent la douce obligation de remercier le Rme Dom Pothier et plusieurs autres de mes savants confrères qui ont bien voulu porter à mon incompétence leur secours fraternel en me fournissant les éléments de cette partie de mon étude.

ne peut arriver à la vérité. » Aussi bien pour les hommes de ce temps, la musique se distingue du chant, comme la théorie de la pratique : elle est la science qui permet d'analyser le chant, de rendre compte de ses éléments et de leurs combinaisons; elle est œuvre de savant et de philosophe. Il faut entendre Aurélien de Réomé, dans sa *musice disciplina*, nous dire « qu'il y a autant de différence entre un musicien et un chantre, qu'entre un grammairien et un simple lecteur, qu'entre le maître et le disciple; le chantre devant avoir, en face du musicien, l'attitude des parties devant le juge ».

La tradition grégorienne s'est conservée dans les églises et monastères de France. Grâce à l'influence de Pépin, de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, elle s'est propagée de tous côtés, rayonnant autour de certains centres privilégiés comme l'église de Metz. Après la tourmente terrible des invasions normandes qui a étouffé sous les cris barbares de ses hordes les mélodies sacrées, il n'y a plus qu'à revivifier des souvenirs récents et à réapprendre à ces troupeaux monastiques, réintégrés dans leurs moutiers, les chants où a été formée leur jeunesse. Les églises rebâties rivalisent de splendeur; les offices liturgiques s'y déploient avec une magnificence inaccoutumée; les écoles se rouvrent à l'ombre des cloîtres et des cathédrales.

Nous avons suivi Odon dans ses fonctions de *prechantre* et d'*écolâtre*; enseignant par la parole et par l'exemple les théories grégoriennes du chant sacré. Ces fonctions, il les remplit avec une véritable maîtrise dans les différents milieux, où la Providence successivement le transplante; tout en enseignant les autres, il se perfectionne lui-même dans le chant

et la liturgie et, ainsi que dans l'art de faire connaître et aimer ces deux éléments du culte catholique. Les préoccupations de sa réforme monastique, loin de ralentir son ardeur musicale, ne font que l'exciter : il estime en effet que la restauration des traditions grégoriennes, la richesse et la pompe de la liturgie doivent tenir une place prédominante dans la vie de ces moines qui se sont consacrés à chanter les louanges de Dieu dans les ardeurs sans cesse renouvelées de la psalmodie sacrée.

Ici, comme nous l'avons déjà constaté ailleurs, Odon ne s'est pas contenté de son enseignement verbal; il a voulu le généraliser et le perpétuer. Il a publié des traités didactiques sur la musique. La critique moderne s'est abattue sur ce terrain et a fait ses coupes sombres dans les collections des écrits sur la musique, publiés sous le nom de *Odon de Cluny*; ne laissant que quelques opuscules à son actif. Cependant le renom incontestable de sa science musicale, mentionnée par tous les chroniqueurs de l'époque dans leurs notices sur l'illustre abbé, ne peut s'expliquer, s'il n'a fait entendre son enseignement au dehors des murs de clôture de son monastère : si Odon a été un maître reconnu dans la science musicale (*musicus positus in arte musicæ*), non seulement pour ses moines, mais pour tous ses contemporains; si même plusieurs ont cherché à abriter leurs œuvres personnelles sous l'étiquette de son nom, c'est que l'abbé Odon de Cluny a conquis cette notoriété par des écrits connus et appréciés de tous.

Laissant de côté cette partie contestée et nuageuse de l'œuvre littéraire d'Odon, abordons la moisson plus abondante, plus connue et plus intéressante

de ses compositions liturgiques. Saint, poète et musicien, sur ce terrain, il peut déployer les facultés de son esprit et satisfaire les dévotions de son âme. A cette époque, la liturgie n'est pas encore le champ clos dont les barrières fixes interdisent les initiatives privées et dont les richesses n'admettent plus d'accroissements successifs. Nombreux sont les clercs et les moines qui fournissent à leurs églises des prières liturgiques à la louange de leurs saints particuliers. Bien souvent ces productions littéraires n'ont pas la vertu de franchir les murs du monastère et, au bout de quelque temps, disparaissent sans laisser de traces; quelques-unes, grâce à leur mérite propre et à la notoriété de leurs auteurs, émergent de leur cloître d'origine, sont reçues et adoptées successivement par les monastères du voisinage et finalement conquièrent leur place définitive dans la liturgie de la Sainte Église. Tel a été le sort de plusieurs hymnes et antiennes composées par saint Odon en l'honneur de ses saints préférés et surtout du patron dont il n'a cessé jusqu'à son dernier jour de chanter la gloire et de redire les vertus.

Voici d'abord l'hymne *Rex, Christe, Martini decus*, que le moine Jean nous présente avec un si grand enthousiasme et qui, en effet, considéré comme le chef-d'œuvre littéraire du saint, se répand avec rapidité partout : nous le redisons encore aujourd'hui avec une filiale émotion dans notre office monastique. Si une critique sévère peut reprocher un peu de recherches dans les oppositions de mots et d'idées, on est séduit par la délicatesse des pensées et les grâces poétiques de ces huit strophes où saint Odon chante les grandeurs et les puissances de saint Martin. Qu'on en juge par ces extraits :

« O Christ roi, vous qui fûtes la splendeur de Martin; vous lui rendez aujourd'hui les louanges qu'il vous donna jadis. Accordez-nous de vous révérer en Martin et de révérer Martin en vous.

« Voici ce pauvre, ce petit, qui arrive, comblé de richesses, au ciel. Les cohortes célestes accourent au-devant de lui; les élus de toutes langues, de toutes tribus, de toutes nations, célèbrent son triomphe.

« Martin, vous l'émule des apôtres, bénissez ceux qui célèbrent votre fête. Vous qui avez accepté la mort et la vie pour vos disciples, abaissez vos regards sur nous. »

N'omettons pas enfin cette dernière strophe où le réformateur monastique met sous la protection de celui qui inaugura jadis, à Ligugé, la vie monastique dans les Gaules, son rude et fécond labeur :

« Rappelez-vous de ce que fit autrefois votre gloire spéciale sur la terre; et venez au secours de l'ordre monastique de nos jours presque anéanti dans sa décadence. »

Ces hymnes ne sont pas le seul hommage liturgique de saint Odon à son illustre et bien-aimé patron. Six ans avant sa mort, notre saint abbé, notre infatigable voyageur, s'est rendu à Tours. Sa dévotion envers saint Martin le ramène bien souvent, dans le courant du mois de novembre, à son monastère de Saint-Julien d'où il va à la basilique célébrer avec les chanoines la solennité du grand patron de ce lieu. Dès son arrivée, ses anciens confrères, pleins de vénération pour sa sainteté et d'admiration pour son talent, lui présentent une instante requête : les antiennes des Nocturnes de leur office de saint Martin sont très brèves et les nuits de

novembre sont très longues : pour donner dans cette nuit du 11 novembre à leurs heures canoniales une prolixité répondant à leur propre dévotion et à la pompe de la fête, ces bons chanoines se voient obligés de répéter plusieurs fois chaque antienne entre les versets du psaume correspondant, ce qui produit une fâcheuse monotonie dans cet office qu'ils voudraient si beau. Ils supplient en conséquence leur hôte de venir à leur aide, en composant des antiennes, dont les paroles et le chant soient propres à glorifier le saint, à élever les âmes et à donner à l'office la durée et la pompe convenables. La requête des chanoines répond trop bien aux sentiments personnels de saint Odon, pour n'être pas accueillie. Après les résistances accoutumées de l'humilité, notre saint se met à la besogne. Dans les quelques jours qui le séparent de la fête, il compose douze antiennes, qui sont apprises avec entrain et qui donnent à l'office de saint Martin en l'année 937 un éclat tont particulier. Sous le charme religieux ressenti dans cette solennité, le moine Jean nous dit que, dans cette œuvre de son maître, « les pensées et les expressions étaient si bien trouvées et si bien harmonisées avec les notes de la mélodie qu'il était impossible d'entendre des chants plus doux ». Bien que nous n'ayons plus que le texte de ces antiennes, nous nous rangeons bien volontiers à l'avis du chroniqueur, malgré les mépris des auteurs de l'*Histoire littéraire* pour une composition que le XVIIIe siècle n'était pas capable de comprendre et d'apprécier. Odon décrit dans ces antiennes les derniers moments du saint évêque, ses suprêmes luttes sur la terre, ses aspirations vers le ciel, où Dieu l'appelait; puis sa mort précieuse au milieu des

chants célestes et de la tristesse de ceux qu'il laissait sur la terre; et enfin ses funérailles triomphales. Ces antiennes ont un grand succès et se répandent rapidement, non seulement dans les monastères clunisiens, mais partout. Le moine Jean nous dit qu'elles étaient chantées à Bénévent, de son temps, c'est-à-dire peu après la mort de saint Odon, et le chroniqueur Nagolde nous apprend qu'au XIIe siècle « presque toute l'Église les avait adoptées pour exprimer sa joie dans cette solennité ».

Après avoir esquissé rapidement l'œuvre littéraire de notre saint, œuvre si considérable, si une dans sa variété, si personnelle, après en avoir extrait un Odon peint par lui-même, il ne nous reste qu'à redire la dernière étape de cette vie si remplie, le passage de la terre au repos du ciel.

SEPTIÈME PARTIE

LE BIENHEUREUX

CHAPITRE XVIII

LA DÉLIVRANCE

Après avoir étudié sur les divers terrains où saint Odon a successivement exercé son activité humaine, sa vie si admirable, si féconde, si une, consacrée qu'elle a été, sans relâches ni préoccupations personnelles, à l'accomplissement de la volonté de Dieu, et de la mission imposée par la Providence, la réforme monastique, il nous reste à en dire le céleste et harmonique couronnement.

Le voici arrivé au terme de sa carrière, à la fin de sa journée de labeur et d'exil; à son tour, il va pouvoir dire : *J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course: j'ai conservé ma foi.* Cette période de transition entre la vie de la terre qui passe et s'enfuit et la vie de l'éternité qui, radieuse et permanente, se lève, se revêt pour les saints d'une singulière et calme majesté : elle s'illumine des douces pénombres qui surgissent de la terre, vertus exercées, dépouillements accomplis, fruits de salut portés : et, à

travers les ruines corporelles qui s'amoncellent, suprêmes épurations de l'être aimé, Dieu laisse arriver quelques rayons des illuminations d'outre-tombe. C'est le couronnement harmonique de l'existence; c'est pour l'être humain le passage mystérieux des travaux, des immolations, des poignantes incertitudes du saint sur la terre au repos, aux exultations, aux visions claires et sans nuages du bienheureux, — là-haut.

Odon, à cet âge de soixante ans qui marque dans la vie humaine la transition définitive de la maturité à la vieillesse, a, semble-t-il, assez peiné, assez produit pour avoir le droit de s'arrêter, de se retourner vers le passé et de contempler, dans le calme de sa conscience satisfaite, l'œuvre accomplie. Mais cette vue, que Dieu s'est donnée aux soirs des jours de la création, parce que son œuvre était divine et complète, l'homme n'a pas le droit de se la permettre, parce que son œuvre n'est qu'humaine, imparfaite et que, pour sa plus grande part, elle ne lui appartient pas. Il a quelque chose de mieux à faire, c'est de regarder en avant : la vue de l'immensité de la tâche qui reste à accomplir et le sentiment de l'impuissance humaine sont là pour préserver dans l'âme du saint l'intégrité de l'humilité, base et source de toutes les grandeurs aux regards de Dieu. La constatation du poids des années qui courbe ses épaules, des forces qui s'en vont, tous ces prodromes humains qui viennent faire entendre à l'oreille du vieillard les sons rapprochés du glas funèbre; et surtout les pressentiments secrets et doux émanés d'en haut, ont fait leurs révélations salutaires dans l'âme d'Odon. Cette âme n'a pas de grands efforts à faire pour sa séparation d'avec la terre. Ce détachement,

il l'a poursuivi toute sa vie; ce brisement de liens, il l'opère sans relâche avec une invincible ténacité. Aussi la vue de la fin qui approche ne fait-elle qu'exciter les enthousiasmes et les ardents soupirs de l'exilé. Il ne lui demande pas la permission de s'arrêter : il ne consent pas à se tenir dans le calme de sa cellule monastique pour se préparer au grand passage et suavement méditer sur le bonheur de sa *dissolution dans le Christ.* C'est dans la vigne que lui a confié le Père de famille, dans le sillon qu'il trace sans s'arrêter, que le vieux travailleur sera appelé à son repos; c'est sur le champ de bataille, que le rude soldat tombera, les armes à la main, pour recevoir la couronne.

Dans l'été de l'année 942, il est à Cluny; il reçoit du Pape un message qui le rappelle à Rome. Il s'agit encore de rétablir la paix entre le roi Hugues et le prince Albéric que leurs prétentions réciproques sur la ville éternelle constituent dans un état normal d'antagonisme; plus d'une fois déjà, comme nous l'avons vu, la bénigne influence d'Odon est venue s'exercer et a fait conclure entre les adversaires des alliances qui se prétendaient éternelles, mais qui étaient des trêves plus ou moins durables dans les hostilités : Odon est seul capable d'intervenir et de délivrer encore une fois le siège apostolique des oppressions qui l'environnent. Dans la prévision de sa mort prochaine et se conformant à la tradition inaugurée par son vénéré prédécesseur Bernon, en 939, Odon a fait élever à côté de lui sur le trône abbatial de Cluny, un moine qui est le confident de toutes ses pensées et qu'il sait capable de poursuivre son œuvre : c'est Aymard qui doit lui succéder un jour et qui pour le moment le remplace dans le

gouvernement du monastère pendant ses longues et fréquentes absences. — Il est donc libre de ses mouvements.

A l'appel du Pape, sans penser à son âge, à l'épuisement de ses forces, le vaillant abbé de Cluny répond : me voici, et il part. Cette fois elle est pleine d'émotions cette scène qui s'est reproduite à chacun des fréquents départs d'Odon : un sombre pressentiment pèse sur tous les cœurs : les moines fixent leurs regards attendris sur les traits aimés et doux de leur Père, que peut-être ils ne reverront plus. Pour Odon, les lumières que Dieu lui a données sur l'avenir ont changé ces peut-être en certitudes. En faisant ses adieux, sa voix s'altère, et son cœur est brisé. Comme saint Paul à Ephèse, il pourrait dire : *Et maintenant je sais que vous ne verrez plus ma face, ô vous tous, au milieu de qui j'ai vécu prêchant le royaume de Dieu* (act. apost. XX), mais il veut épargner ses enfants et garder pour lui seul sa douleur. Il leur fait ses recommandations, les embrasse, les bénit; — puis brusquement monte sur son cheval et, sans retourner la tête, franchit le seuil de ce Cluny qu'il aime tant et ne doit plus revoir. Et le long des joues amaigries du vieillard, des larmes silencieuses tombent des paupières sur la blanche barbe et arrosent la route.

La petite caravane que nous connaissons mais où ne figure plus le moine Jean, s'avance sur le chemin qu'elle a déjà parcouru si souvent; le vieil abbé a conservé toute son amabilité et sa souriante sérénité. Mais plus nombreux et plus prolongés sont les silences pendant lesquels, après avoir jeté comme un regard d'adieu sur ces paysages pleins de souvenances, il clôt ses paupières aux vues de la terre et

se concentre dans la contemplation des choses éternelles. Après la série interminable des étapes du long chemin, les moines arrivent le soir dans la campagne romaine. Dans la vaste plaine, le marécage se déguise sous son manteau de folle végétation; les grands bœufs aux cornes recourbées fixent sur la troupe qui passe leurs yeux effarés et courent se cacher dans les hautes herbes : au bout de l'horizon, la ville découpe la silhouette de ses collines et de ses monuments sur le fond rutilant du couchant embrasé. Subitement un malaise étrange s'empare d'Odon : ses membres décharnés grelottent sous la morsure du frisson : ses dents claquent les unes contre les autres : et ses compagnons doivent le soutenir sur sa monture, où son corps, terrassé par le mal, n'a plus la force de se maintenir. La terrible *malaria* a cette fois-ci raison de sa vigoureuse constitution et sur ce corps épuisé, étend en liberté ses ravages.

Arrivé au terme de son voyage, Odon anéanti se laisse aller de sa monture devant la porte du monastère de Saint-Paul : tous les moines se pressent autour de lui, le reçoivent dans leurs bras et entourent leur Père vénéré des soins de leur inquiète affection. Odon a beau chercher à surmonter sa faiblesse pour accomplir sa mission. Cette fois le mal est plus fort que son énergie, il triomphe de tous les efforts humains. Chaque soir, avec une implacable ténacité et une acuité toujours croissante, le terrible accès fait son invasion et mine la vitalité du vieillard : « Sous l'influence de la fièvre aiguë qui le consume, nous dit son chroniqueur, ses membres sont brisés par la douleur : un feu frissonnant dévore ses chairs et la moelle de ses os : les tortures de tout genre qui s'acharnent sur ce pauvre corps font comprendre à

Odon que le moment est venu où Dieu fait entendre son appel et dépouille sa créature des langes de son humanité. »

Certes Odon est bien de la race de ceux qui saluent avec bonheur l'approche de cette grande libératrice qui s'apprête à substituer à la mort d'ici-bas la vie de là-haut. Mais, pour donner du mérite à l'ultime et suprême sacrifice, pour parachever les purifications de l'âme aimée, la Providence permet qu'à cette joie supérieure et surnaturelle, se mêlent; dans les parties inférieures, de poignantes amertumes; des liens encore subsistent, qui rattachent à la terre et qu'il faut briser : et la douleur de ces brisements vient s'ajouter aux douleurs du corps qui se désagrège et aux affres de l'agonie. Les liens terrestres, Odon les a rompus officiellement à son entrée en religion, et l'objectif des efforts de sa vie monastique a été de s'en délivrer. Nous avons dit dans ce récit combien héroïques furent ces efforts et les admirables fruits de sainteté qu'ils produisirent. Pourtant, sur cette couche monastique où il souffre, offre son sacrifice et attend, une douleur persistante se fait sentir au fond de son cœur, celle de mourir loin de sa patrie. Certes il ne s'agit pas pour le saint abbé d'exil, puisqu'il est à Rome, la patrie commune et aimée de tous les chrétiens, et qu'il y est venu, fils obéissant et dévoué, à l'appel du Souverain Pontife. Malgré tout, à son esprit se représente obstinée la pensée de cette Touraine, où il a passé sa jeunesse où il a entendu l'appel de Dieu, de cette basilique où se sont produits des événements si prédominants dans son existence, du tombeau de son grand patron Martin à qui il appartient dès sa naissance : sa dévotion envers lui s'enflamme de moments en mo-

ments d'ardeurs inaccoutumées. C'est auprès de lui qu'il a commencé sa vie chrétienne et puis sa vie religieuse : c'est auprès de lui qu'il voudrait terminer l'une et l'autre. Dans les ardeurs de son cœur et dans les exaltations de la fièvre, ces désirs se traduisent par de brûlantes interpellations à l'amour de Dieu et à la puissance de saint Martin. Et ces désirs, Dieu et saint Martin les inspirent et vont les exaucer.

Une nuit, pendant qu'Odon s'agite sous les étreintes du mal implacable, une douce vision d'en haut vient lui apporter sa paix et son réconfort : le messager céleste, tout resplendissant de clartés, se présente à lui, et lui adresse ces douces paroles : — « Courage, bon serviteur; l'heure de la délivrance « allait sonner pour toi; mais le bienheureux Mar- « tin a obtenu une prolongation de ton existence et « la réalisation de tes désirs. Pars donc pour Tours; « c'est là que tu dois quitter la terre et prendre ton « vol vers la patrie. »

Prodige admirable! Le mal suspend ses ravages : Odon se lève : sa volonté de fer, soutenue par la grâce de Dieu, a raison de la mort envahissante. A ses moines plongés dans la stupeur par la vue de ce passage inopiné de la mort à la vie, il donne l'ordre du départ, et la caravane monastique reprend la route de France. Les passants s'arrêtent avec surprise et s'inclinent avec respect devant ce cadavre aux traits pâles et défaits, qui s'avance les yeux fixés au ciel et passe en bénissant.

Par une vertu miraculeuse ce mort-vivant accomplit le long et pénible trajet, supportant les fatigues, soupirant vers le but.

Enfin voilà Tours qui dans la plaine étend ses maisons, ses églises, ses remparts, le long des rives

de la Loire : majestueuse s'élève la basilique reine de la contrée. Des lèvres exsangues d'Odon s'échappe, un doux murmure, son cantique d'action de grâces ; la Providence lui a fait accomplir ce voyage anormal et permet qu'il arrive à temps. C'est aujourd'hui le 10 novembre et du haut des beffrois les cloches sonnent à grande volée les premières vêpres de la Saint-Martin. La caravane s'arrête devant la porte du monastère de Saint-Julien. Sans prendre le temps d'un repos humainement indispensable, Odon se fait transporter à la basilique, but suprême de son ultime pérégrination. A la porte de l'édifice sacré, il tombe dans les bras de l'archevêque Théotolon, auquel l'unissent les liens réciproques d'une vieille et religieuse affection et qui, sorti lui aussi de la collégiale, honore par ses vertus le siège de saint Martin. Averti de l'arrivée de l'Abbé de Cluny, le prélat s'est précipité pour recevoir son vénérable ami et partager avec lui les pompes et les émotions de cette fête qui leur est si chère et qu'ils sentent revêtue cette année d'une solennité toute spéciale. De proche en proche, la nouvelle du voyage merveilleux et de la présence du saint s'est propagée dans la ville. Les habitants accourent pour contempler les traits et recevoir les dernières bénédictions de leur illustre compatriote dont ils sont justement fiers : la foule compacte remplit la vaste nef et tous les regards sont fixés, attendris, sur ce vieillard à la face dévastée par les prodromes de la mort et illuminée par les rayons de l'âme. Appuyé sur deux de ses moines, il s'avance vers le saint tombeau. Après son oraison, dont aucun sens humain ne peut percevoir les sublimes ardeurs, le serviteur de Dieu va prendre sa place au cœur et participe avec une piété angélique

aux pompes liturgiques de ce saint jour; aux chants des religieux se mêle sa voix brisée par l'âge et les souffrances, mais toujours suave; en chantant les touchantes supplications de l'office de saint Martin, émanées en grande partie de sa plume et de son cœur, il semble transmettre la prière de la terre qu'il quitte au ciel où il va. Après les Laudes solennelles, le saint abbé célèbre l'auguste sacrifice sur l'autel qui abrite les reliques de saint Martin : une surnaturelle et profonde émotion envahit son âme : avec la divine victime qu'il tient dans ses mains tremblantes, il offre son holocauste, sa vie religieuse qui a pris ses débuts là et qui là va se terminer, ses combats livrés pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ses efforts, ses souffrances, sa famille monastique, sa réforme; dans son humilité il supplie le grand patron, qui a joué un si grand rôle dans son existence, de compléter son œuvre et d'obtenir pour lui la miséricorde de celui *qui juge les justices*. Et puis, au soir de cette fête, après toutes ces émotions, toutes ces pompes, toutes ces communications célestes, — Odon attend. — Il est à son poste : il est là où la mort doit le retrouver; et maintenant il soupire après elle de toutes les ardeurs de son âme. Il a aperçu les cieux ouverts : quand pourra-t-il quitter cette terre où il ne lui reste rien à faire? Mais la Providence qui lui a fourni les forces du voyage, ne donne pas le signe de la délivrance. Odon scrute étonné son corps : avec déception, il constate que les symptômes de mort prochaine, qui, il y a quelques jours, l'investissaient, ont disparu. S'inclinant sous la volonté divine, Odon comprime un soupir et se remet à la besogne; oui, il travaille, le moribond. Puisque Dieu lui fait attendre l'entrée

dans son repos, le moine doit employer à son service les jours où peut-être les heures, qui lui restent, de vie.

Le voyez-vous? après s'être élevé par ses contemplations au-dessus terre, après avoir célébré dans la ferveur de son âme les offices de l'octave de saint Martin, il est dans sa cellule, recouvrant de la pelisse velue ses membres décharnés et grelottants, et la plume à la main, il écrit, il compose encore.

Mabillon nous a conservé l'hymne composé en l'honneur de saint Martin par saint Odon aux derniers jours de sa vie. Pouvait-il être autre le chant de cygne du saint dont nous redisons la vie? Les vers pleins de grâce et d'une enthousiaste dévotion envers son patron, ne se ressentent nullement de l'heure tardive de leur composition. Écoutez les touchants adieux du poète :

« O Martin, vous qui savez rendre la paix aux âmes et qui régnez au-dessus des astres, obtenez pour nous les miséricordes du Seigneur et offrez-lui ces vers qu'Odon a composés en sortant de la vie.

« O Martin, ô mon maître, vous qui êtes si riche en miséricordes, ayez pitié de tous ceux que vous avez nourris avec tant de bénignité, de votre serviteur Téotolon et de tous ceux qui sont vôtres. »

Puis Odon dépose la plume. On est au soir du quatrième jour de la sainte octave. Le vieillard va encore prier devant la châsse vénérée : il y dépose le parchemin sur lequel il vient de faire transcrire son dernier hommage terrestre à saint Martin.

Tout à coup les frissons de l'accès réapparaissent et font trembler ses membres. Saint Odon regagne à grand peine le monastère et étend sur la couche, dont il ne doit plus se relever, ce corps brisé dont

son âme exultante fait l'oblation. La mort s'avance à grands pas, pour saisir cette proie que cette fois-ci aucune puissance ne viendra lui arracher. Au milieu des déchirements de son enveloppe humaine, le saint abbé presse contre ses lèvres et son cœur le crucifix, ce compagnon suprême des derniers départs, pendant que son âme commence en haut ces mystérieux colloques qui dureront. Odon ne redescend sur la terre que pour s'occuper des siens. Les moines sont là qui se pressent autour de la couche funèbre. Dans l'étroite cellule, au bruit de la respiration saccadée du mourant se mêlent les sanglots de ses fils. De loin en loin la voix du Père s'élève dans le silence, pour consoler les douleurs et distribuer les dernières instructions : il recommande la virile persévérance et la fidélité à cette réforme, qui a été l'œuvre de sa vie, et que tout à l'heure il va présenter à Dieu. Puis Théotolon arrive auprès de son ami, pour lui redire son affection et l'assister à ses derniers moments.

Alors se déroule devant nous la scène calme et impressionnante de l'administration des derniers sacrements au cloître. Dans le petit oratoire de Saint-Aubin où on l'a transporté, Odon est étendu sur la cendre : il a voulu qu'on revête ses membres endoloris du cilice, instrument des mortifications passées, livrée du pénitent devant son juge. D'une voix entrecoupée par l'émotion, l'archevêque fait ses adieux et dit les pieuses exhortations à celui qui va le précéder et à qui il porte une secrète envie. Puis il fait sur les membres du mourant les onctions saintes et lui donne le Viatique sacré, ce Jésus-hostie qu'Odon a si bien aimé, chanté et servi sur la terre et qui maintenant va l'accompagner dans le trajet du ciel.

Dès lors, Odon a terminé son action humaine. Ses yeux sont fermés aux visions d'ici-bas ; son âme écoute des sons nouveaux qui ne sont plus de la terre. Le matin de l'octave de saint Martin, pendant que les moines chantent au chœur les louanges du saint, dans la cellule, où un cierge répand sa lumière discrète et vacillante et où quelques frères à genoux prient, un léger soupir se laisse percevoir ; — et puis le silence se fait. — Sur la couche reste, dans son immobile et calme rigidité, un corps qui a fini de souffrir et là-haut, une âme monte vers le ciel. Deux êtres resplendissants, qui la connaissent et qu'elle connaît, s'avancent à sa rencontre ; saint Martin et saint Benoît se font les introducteurs de celui qui a passé sa vie sous leur doux patronage et qui se présente avec les efflorescences de sa sainteté personnelle, les travaux accomplis, les souffrances endurées, la vie consumée pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Alors on entend sortir des lèvres du juge suprême ces paroles de justice et d'amour, dont l'Eglise, dans sa liturgie sacrée, répercute l'écho sur la terre :

Courage, bon serviteur, parce que tu as été fidèle en de petites choses, je vais te constituer sur de grandes choses. Entre dans la joie de ton Seigneur.

CHAPITRE XIX

LA SURVIVANCE

Pendant que l'âme bienheureuse disparaît dans les mystérieuses splendeurs de l'au delà, elle laisse sur la terre, où elle a passé en faisant le bien et en traçant son lumineux sillon, ses dépouilles mortelles, sa mémoire et ses œuvres. Toutes ces choses sont bien méprisables et bien éphémères pour la plupart des hommes ; elles vont disparaître dans les décompositions de la tombe, et se perdre dans ce fleuve de l'humanité qui passe indifférent et où viennent sombrer tour à tour toutes les puissances humaines. Pour les saints, Dieu ne permet pas qu'il en soit ainsi : pendant que là-haut il admet leurs âmes à la participation de ses béatitudes et de ses gloires divines, il étend sur leurs dépouilles mortelles, sur leur mémoire et sur leurs œuvres terrestres ses bénédictions fécondantes et les transforme en les enveloppant de reflets célestes, avant-coureurs des suprêmes résurrections : les dépouilles mortelles deviennent les reliques ; la mémoire du juste se perpétue au milieu de la bénédiction de tous et l'Eglise, inscrivant sur ses canons sacrés le nom de l'élu, substitue à ce souvenir qui bientôt s'efface un culte qui ne doit plus périr : quant à l'œuvre humaine,

ordinairement bien humble semence jetée par le serviteur dans le sol de l'Eglise, Dieu se charge des inattendus développements de l'avenir.

Aux conceptions humaines, il eût semblé convenable que le corps d'Odon allât prendre sa place auprès du sépulcre de son vénérable prédécesseur dans ce monastère de Cluny dont il est considéré comme le véritable fondateur. La Providence en décide autrement. Par une intervention insigne de sa toute-puissante miséricorde, Dieu a permis à son serviteur de satisfaire la dévotion prédominante de sa vie et de venir terminer son pèlerinage terrestre près du tombeau de saint Martin. C'est là qu'il est mort : c'est là qu'il demeurera. Les moines de Saint-Julien n'entendent pas renoncer au trésor que Dieu vient de leur confier et le céder aux sollicitations de leurs frères de Cluny. Odon est aussi leur père vénéré, lui qui a relevé leur vieux monastère de ses ruines morales et matérielles. Leur résistance filiale est appuyée par l'archevêque Théotolon et par toute la population de la Touraine qui ne veulent pas laisser partir les reliques d'un des plus illustres enfants du pays. Quelques jours après le décès d'Odon, accompagnée d'un immense cortège de moines, de clercs, et de grands seigneurs, au milieu des flots d'un peuple recueilli et ému, Théotolon préside aux obsèques solennelles de son saint ami et dépose ses vénérables dépouilles dans la crypte de Saint-Julien.

Les miracles ne tardent pas à illustrer la tombe du saint abbé; le peuple chrétien accourt de tous côtés et sollicite les bienfaits de celui qui fut si miséricordieux sur la terre et qui l'est bien plus au ciel. A l'ombre de la Basilique de Saint-Martin, aussi bien qu'à Cluny, la mémoire d'Odon est conservée avec

vénération ; son culte se propage dans les monastères et les églises des Gaules. Sa sainteté, universellement reconnue est proclamée par saint Bernard et officiellement attestée au concile de Rome par Grégoire VII.

Au mois d'octobre de l'année 1117, un cortège monastique arrive de Cluny à Tours : Il n'a pas la simplicité et la pauvreté des petites escortes de trois ou quatre moines qui accompagnaient jadis saint Odon dans ses pérégrinations. Le nombre des religieux, des serviteurs, des écuyers, qui s'avancent sur leurs chevaux somptueusement équipés, dit l'importance du personnage qu'ils escortent : Ce personnage n'est autre que le successeur de saint Odon, Pons abbé de Cluny. Après le pontife suprême, il n'est pas de prélat qui exerce sa juridiction sur un plus vaste territoire, sur un plus nombreux troupeau, et qui tienne dans le monde une place plus considérable. C'est un double pèlerinage qu'il vient accomplir; car, si le tombeau de saint Martin est le but officiel de son déplacement, Pons veut aller s'agenouiller dans la crypte de Saint-Julien et demander à celui qui y repose, les lumières et les forces pour ne pas laisser péricliter son œuvre gigantesque assaillie alors par de violentes bourrasques et ne pas succomber lui-même sous l'écrasant fardeau. La brillante troupe prend son gîte dans le monastère de Saint-Julien. L'abbé Pons reste longtemps en prières, plongé dans ses anxieuses méditations, au fond de la crypte sombre. La veille de la Saint-Remy, devant les deux communautés réunies, il célèbre pontificalement la *messe de saint Odon* sur l'autel qui recouvre ses reliques. A l'issue de cette cérémonie, tous les moines se rendent au chapitre où est dressée et promulguée la charte de fraternité

spirituelle entre les deux familles religieuses de Cluny et de Saint-Julien, émanées l'une et l'autre du cœur de notre Saint.

Aux débuts du xve siècle, Guillaume abbé de Saint-Julien considère la richesse du trésor que possède son église et la pauvre simplicité de la châsse qui renferme les saintes reliques : il ne veut pas laisser subsister cette antithèse qui répugne à sa dévotion. Il donne l'ordre de fabriquer le reliquaire somptueux qu'il veut substituer à la châsse primitive. La mort le surprend avant l'accomplissement de cette œuvre, qui est reprise et menée à bonne fin par son successeur l'abbé Robert. A la requête de ce dernier, le 22e jour du mois de janvier de l'année 1407, Jean de Bernard archevêque de Tours, en présence « de la Très-Chrétienne dame Marie, illustrissime Reine de France, de noble dame Madeleine sa fille, des glorieux princes Messires Jean Duc de Bourbon et Jacques Comte de la Marche, d'un grand nombre de barons, de chevaliers, de nobles seigneurs, et d'une foule de moines et de clercs, » renferme les précieux ossements dans le magnifique reliquaire qui leur est destiné. Cette pompeuse cérémonie donne, au moins pour quelque temps, un nouvel élan à la dévotion du peuple fidèle envers notre saint que le voisinage trop immédiat de la châsse du grand saint Martin a forcément relégué un peu au second rang. Puis, le silence se fait autour des reliques de saint Odon, dont il ne reste pas trace dans les documents. Mabillon nous apprend que le monastère de Saint-Julien au xviie siècle ne possède plus qu'un ossement du corps saint, mais que la collégiale de l'Isle-Jourdain petite ville de Gascogne, au diocèse de

Toulouse, se glorifie d'avoir hérité des précieuses reliques. Que s'est-il donc passé? A quelle époque ce transfert anormal s'est-il produit? Par suite de quelles circonstances saint Odon qui a tant voyagé pendant sa vie, a-t-il opéré ce déplacement d'outre-tombe? L'histoire est muette à cet égard; et nous sommes donc réduits à des hypothèses pour expliquer ce fait que les attestations les plus autorisées ne permettent pas de révoquer en doute. C'est évidemment au XVIe siècle qu'il doit être rapporté; il est par suite une des conséquences des guerres religieuses qui à cette époque détruisirent, bouleversèrent et déplacèrent tant de choses. Selon toute probabilité, un catholique inconnu, un moine peut-être, en présence des catastrophes qui se produisent de toutes parts, des progrès des Huguenots qui s'avancent en saccageant monastères et églises et en brûlant sur les places publiques les statues et les reliques des Saints, soustrait les ossements de saint Odon et les transporte au loin, peut-être dans son pays d'origine, dans une place où il espère les déposer en sûreté. Quelques jours après, les Protestants sont maîtres de la ville de Tours, se livrent à leurs dévastations ordinaires; ils jettent dans les flammes du bûcher les reliques de saint Martin, ce trésor national de la France, et celles des autres saints qui lui faisaient depuis des siècles comme une garde d'honneur; pendant ce temps, les restes vénérés de saint Odon échappent aux désastres et vont chercher un refuge dans une humble ville du Midi. Admirables dispositions de la Providence qui se sert de ses saints pour le plus grand bien des âmes, qui propage leur culte, le laisse disparaître, puis le revivifie, qui disperse leurs reliques sur toute la

surface de la terre : c'est la semence de Dieu ; c'est l'humble graine arrachée par la tempête des événements humains, transportée au loin, dans des régions inconnues, pour tomber en terre, y germer et y donner ses fruits. Depuis la tourmente du XVIe siècle, les reliques de saint Odon reposent en paix dans leur modeste église de Gascogne ; notre saint continue à répandre sur les populations des alentours ses bienfaits et ses miracles et entretient la foi dans la contrée qui lui a jadis donné l'hospitalité.

Odon n'a pas seulement laissé sur la terre sa dépouille mortelle, objet de la vénération du peuple, instruments des miséricordes de Dieu : il a laissé une œuvre. A cette œuvre, nous l'avons vu, il a consacré toutes les facultés de son être. Cette œuvre, Dieu va la compléter, la poursuivre par d'autres mains, et lui faire produire sa moisson immense de fruits de salut. Cette œuvre, c'est Cluny. Pour sauver de la décomposition qui l'envahit cette société du Xe siècle avec sa barbarie féodale, sa simonie, la dépravation de ses mœurs, il faut lui présenter un idéal et lui fournir une force : un idéal que puissent contempler les bonnes volontés pour le réaliser ; une force capable de dompter la violence et de faire triompher la justice. Cet idéal et cette force, Cluny va les donner au monde. Ne réalisent-ils pas un idéal sublime, ces moines qui puisent dans leur amour de Dieu, dans leurs aspirations vers le ciel, la puissance de réagir contre les ambiances de la sensualité, de l'ambition, de la cupidité, de la violence contemporaines pour se faire les doux, les pauvres, les humbles, les patients de Jésus-Christ et qui portent, dans l'allégresse de leurs âmes, les austérités de leur vie ré-

formée ? N'est-ce pas un idéal impressionnant offert à la société toute entière que ces monastères s'élevant sur tous les points du territoire, et, au milieu des cris de haine et de guerre qui remplissent le monde, ces familles religieuses vivant d'obéissance et d'amour, où Jésus-Christ, roi et maître, enseigne et maintient la justice et la charité et sauvegarde la paix de tous et les droits de chacun ? Ce contraste est bien éloquent par lui-même et jette dans le monde des semences ignorées qui ne tarderont pas à produire les christianisations et les splendeurs de l'avenir. En dehors de cet idéal présenté comme type aux rénovations individuelles et sociales, Cluny fournit les forces nécessaires pour les rendre possibles et abattre les puissances du mal qui, dans toute cette période, ont déshonoré et opprimé l'Eglise de Dieu. Du sein de ce cloître illustre entre tous, qui fixe les regards de la catholicité, vont sortir des Pontifes qui, montés sur le trône de Saint-Pierre, dans leur humilité, dans leur détachement des choses humaines, se sentiront la force, qui est la force même de Dieu, de déclarer une guerre sans merci aux innombrables ennemis de l'Eglise. Au nom de leur sainteté personnelle, de l'austérité de cette vie monastique, qu'ils conserveront comme leur précieux trésor, sous la tiare, ils vont chasser de leurs sièges les Prélats simoniaques et débauchés qui les déshonorent, et les remplacer par des moines qui, pauvres et chastes, seront de vrais pasteurs des âmes. Après ces épurations indispensables, les Léon IX, les Victor II, les Grégoire VII vont se dresser, doux et intrépides, en face des puissances de la terre qui veulent s'assujettir l'Eglise : ils n'auront pas d'armées, ne recourront pas aux res-

sources de la diplomatie humaine, mais, les yeux fixés au ciel, c'est là qu'ils iront chercher leurs lumières et leurs forces; ils ne reculeront ni devant la menace, ni devant la violence. Comme l'ont fait jadis les Césars Romains après trois siècles de rage furieuse et de sanglantes persécutions, les Empereurs d'Allemagne seront obligés de s'incliner devant cette faiblesse invincible qui maintient les droits de Dieu et les libertés de la sainte Eglise contre toutes leurs oppressions et leurs injustes et acharnées prétentions au domaine spirituel. Canossa sera la conclusion surhumaine de cette lutte admirable et le couronnement de l'œuvre de salut inaugurée par saint Odon pour l'Eglise et pour la société.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1
Chapitre premier. — Le xᵉ siècle. 1

PREMIERE PARTIE

LE JEUNE BARON

Chapitre II. — Famille. Naissance. Premières années . 10
Chapitre III. — Pointe du côté de la terre. — Éducation féodale. 19

DEUXIÈME PARTIE

LE CHANOINE DE SAINT-MARTIN

Chapitre IV. — Vie spirituelle. 29
Chapitre V. — Formation intellectuelle. 39
Chapitre VI. — Saint Martin et saint Benoît remettent toutes choses au point. 46

TROISIÈME PARTIE

LE MOINE DE BAUME

Chapitre VII. — Le noviciat. 57
Chapitre VIII. — Cluny. 65
Chapitre IX. — Anachorète et cénobite 71
Chapitre X. — Dispositions prises par Bernon pour l'avenir 84

QUATRIÈME PARTIE

L'ABBÉ DE CLUNY

CHAPITRE XI. — Fondation matérielle. 93
CHAPITRE XII. — Fondation spirituelle. 103

CINQUIÈME PARTIE

LE RÉFORMATEUR DE L'ORDRE MONASTIQUE

CHAPITRE XIII. — Saint Odon à Rome. 122
CHAPITRE XIV. — Saint Odon en route 136

SIXIÈME PARTIE

LE LETTRÉ

CHAPITRE XV. — Le moraliste 151
CHAPITRE XVI. — L'historien 172
CHAPITRE XVII. — Le liturgiste. 185

SEPTIÈME PARTIE

LE BIENHEUREUX

CHAPITRE XVIII. — La délivrance. 192
CHAPITRE XIX. — La survivance. 204

54 058. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

MÊME LIBRAIRIE

Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

Volumes parus :

Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose, par Paul Allard. *Sixième édition.*

Histoire des Dogmes : I. La théologie anténicéenne, par J. Tixeront, doyen de la Faculté catholique de théologie de Lyon.

Anciennes Littératures chrétiennes : I. La Littérature grecque, par Mgr Pierre Batiffol, recteur de l'Institut catholique de Toulouse. *Troisième édition.*

Anciennes Littératures chrétiennes : II. La Littérature syriaque, par Rubens Duval, professeur au Collège de France. *Deuxième édition.*

L'Afrique chrétienne, par Dom H. Leclercq, Bénédictin de Farnborough. 2 volumes.

Le Christianisme dans l'Empire perse, sous la dynastie Sassanide (224-632), par l'abbé J. Labourt, docteur en théologie et docteur ès lettres.

Le grand schisme d'Occident, par le chanoine L. Salembier, professeur à la Faculté de théologie de Lille. *Troisième édition.*

L'Église romaine et les origines de la Renaissance, par Jean Guiraud, professeur à la Faculté des lettres de Besançon. Ouvrage couronné par l'Académie française. *Troisième édition.*

Chaque volume in-12. Prix : **3 fr. 50**

Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux, par M. l'abbé E. Vacandard, docteur en théologie, aumônier au lycée de Rouen. Ouvrage orné d'un portrait de saint Bernard, d'un plan de Clairvaux, d'après Dom Milley, et d'une carte des environs de Clairvaux, d'après Cassini. 2 vol. in-8. . . . . **15 fr.**

Ouvrage couronné par l'Académie française

— Le même ouvrage. *Troisième édition.* 2 vol. in-12. . . . . **7 fr.**

Histoire de saint François d'Assise, par M. l'abbé Léon Le Monnier, curé de Saint-Ferdinand des Ternes. *Quatrième édition.* 2 vol. in-8. . . . . **12 fr.**

Vie de saint Ouen, évêque de Rouen (641-684). **Étude d'histoire mérovingienne**, par M. l'abbé E. Vacandard, aumônier au lycée de Rouen. 1 vol. in-8, orné d'une similigravure. . . . . **6 fr.**

54058. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

3 2044 018 836 866

THE BORROWER WILL BE CHARGE
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK
NOT RETURNED TO THE LIBRARY O
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPE
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDU
NOTICES DOES NOT EXEMPT TH
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-241

AUG 10 1994
CANCELLED